

L' O R I G I N E
D E S D I E U X
D U P A G A N I S M E ;
E T
L E S E N S D E S F A B L E S D É C O U V E R T P A R
U N E E X P L I C A T I O N S U I V I E
D E S P O È S I E S D ' H É S I O D E .

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie,
Principal du Collège de Befançon, Associé
à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres &
Arts de la même Ville.

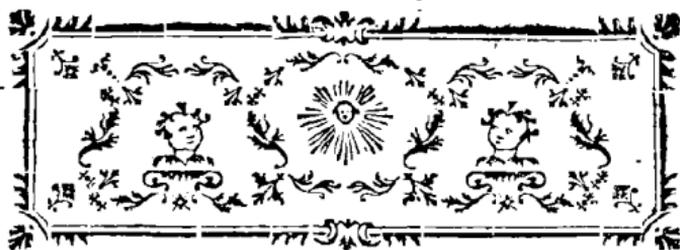
Numquid faciet sibi homo Deos ? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

T O M E I . P A R T I E I .



A P A R I S ,
Chez H U M B L O T , Libraire , rue S. Jacques , entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers , près S. Yves.

M. D C C . L X V I I
Avec Approbation & Privilège du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.

*M*ONSEIGNEUR, -

*LES plus grands Princes se sont
fait gloire de protéger les Lettres :
il en est peu qui se soient appliqués
à les cultiver ; leur nom tient dans*

a ij

l'Histoire une place d'autant plus distinguée, que cet exemple est plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME n'avoit à désirer aucun des avantages que peuvent donner la naissance, le rang, la fortune ; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a consacré les prémices au service de l'état & à l'appui du Trône. Un goût si noble, MONSEIGNEUR, est digne du sang auguste qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du règne sage, éclairé, pacifique sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuse la Nation dont les Princes aiment les Lettres & sont capables de donner des leçons de sagesse ! Dans un siècle où il est ordinaire de faire ostentation de philosophie, où il n'est pas moins

EPI T R E: v

commun d'en abuser, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME donne l'exemple d'un respect sincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'est à ce seul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui présenter cet Ouvrage : & c'est, MONSEIGNEUR, une des plus flatteuses récompenses que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches sur la Mythologie ne sont point absolument étrangères à l'étude de la Religion : examiner les voies par lesquelles tant de peuples sont tombés dans l'erreur ; envisager l'excès & les suites de leur égarement, est un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préservés du même malheur. Si VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daigne honorer de son suffrage ce foible essai sur

vj E P I T R E.

*une matiere toujours très-obscuré, j'ò
me croirai assuré de l'approbation
publique. Je la supplie du moins
d'agrèer ce témoignage du très-pro-
fond respect, avec lequel j'ai l'hon-
neur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME;

Le très-humble & très-obéi,
fant serviteur **BERGIER,**



AVANT-PROPOS.



Plan & Division de cet Ouvrage.

LE systême de Mythologie que l'on propose, n'est pas nouveau pour le fond, puisque l'on a tâché de l'appuyer principalement sur l'autorité des anciens; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a suivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui sont adoptés aujourd'hui par les Sçavans. Quoiqu'il ait été indiqué sommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit besoin d'être développé, soutenu de ses preuves, confronté avec les autres systêmes, suivi dans ses conséquences; c'est ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Discours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail; on ne pouvoit le faire plus commodément qu'en s'attachant au texte d'Hésiode qui est après Homere (a) le plus an-

(a) Le sentiment le plus commun est qu'Hésiode a vécu cent ans après Homere, comme l'assure Porphyre.

viii *AVANT-PROPOS.*

cien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une suite & un recueil complet. On s'est donc trouvé dans la nécessité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire, de montrer la source & le sens des fables grecques selon les principes discutés dans le Discours. Comme il n'y a point encore eu de traduction françoise d'Hésiode, il convenoit d'ajouter la description du *Bouclier d'Hercule* & le Poème intitulé : *Les Travaux & les Jours*. Ils renferment quelques fables qui ne sont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des observations qui ont paru nécessaires pour bien entendre les anciens Poètes.

L'ouvrage se trouve ainsi naturellement divisé en trois parties. La première est le Discours où l'on établit les preuves & les conséquences du système proposé. La seconde contient les trois Poèmes d'Hésiode traduits en françois : la troisième, les remarques nécessaires pour en prendre le vrai sens. Ces remarques renfermant une infinité de discussions de grammaire & d'étymologies, ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'instruire de la Mythologie que

par maniere d'amusement. On pourra dans la suite ajouter en leur faveur une table alphabétique raisonnée, où l'on expliquera simplement les fables, en renvoyant aux preuves contenues dans les remarques. Cette table servira d'un Dictionnaire poétique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition, mais où l'on aura tout ce que l'on peut communément désirer de sçavoir sur les Divinités principales & les plus fameux héros du Paganisme.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées singulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies; mais nous ne sommes plus dans le siècle des préjugés: il est désormais permis de chercher le vrai sans prévention; de peser les raisons, sans avoir égard à l'autorité. En conservant pour nos maîtres le respect qui leur est dû, nous pouvons sans scrupule nous écarter de leurs opinions. Supposer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reste rien à examiner après-eux, est le parti le plus commode, mais ce n'est ni le plus raisonnable ni le plus sûr. Il en coûte de les suivre pas à pas, dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier,

X AVANT-PROPOS.

de comparer les preuves & les témoignages : si après une marche si pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu , pourquoi hésiteroit-on de le dire ? Dans le sujet que l'on traite , l'erreur est sans conséquence , mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit se flatter d'y être enfin parvenu , il en résulteroit de nouvelles lumières pour distinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai , ce qu'on doit regarder comme douteux , & ce qui est évidemment faux & fabuleux.

Dans le grand ouvrage de M. l'Abbé Banièr , le systême du sens historique des fables est développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être ; ceux qui ont écrit depuis , n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire , quoique plus ancienne , n'a pas encore eu le même avantage ; jusqu'ici l'on n'en a point rassemblé les preuves , l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont plusieurs Ecrivains se sont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le Lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir , il sera en état de choisir avec connoissance de cause , & de se décider sans prévention.

L'accueil favorable que l'Académie

AVANT-PROPOS. xj

de Nancy a daigné faire à la première ébauche de cet ouvrage, a engagé l'Auteur à faire de nouveaux efforts pour le rendre moins imparfait : un suffrage d'un si grand poids doit rendre excusable la confiance qu'il a de le publier, & semble lui promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop redouter l'empire, l'approbation des Sçavans.

Déjà ce préjugé semble moins universellement établi. On voit par les derniers Mémoires de l'Académie des Inscriptions, que le sens historique des fables n'est plus l'opinion dominante de cette sçavante Compagnie. Outre M. de la Barre, dont on verra le système ci-après, M. Freret, tome 23; M. l'Abbé Foucher, tome 27; M. de Bougainville, tome 29, ont posé des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. Le sçavant Auteur du *Méchanisme du langage*, tome 1, n. 25, pag. 88, a suivi la même route : en marchant sur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons plus craindre de nous égarer.

Deux Ecrivains célèbres, que l'on ne peut soupçonner de s'être copiés, ont encore attaqué récemment le sentiment des Mythologues Historiens. L'un sou-

xij *AVANT-PROPOS.*

tient que » l'homme a commencé par
 » animer tous les êtres dont il sentoit
 » l'action ; que faute de connoître les
 » bornes de leur puissance, il l'a sup-
 » posée illimitée, & en a fait des Dieux ;
 » qu'ainsi l'univers s'est trouvé rempli
 » de Dieux sensibles : que les astres, les
 » vents, les montagnes, les fleuves,
 » les arbres, tous les ouvrages de la
 » nature ont été les premières Divini-
 » tés des mortels « (a). L'autre ensei-
 gne que » dès qu'il y a eu des hommes,
 » c'est-à-dire, des animaux foibles &
 » capables de raison, ils ont reconnu
 » aisément qu'il est quelque chose de
 » plus puissant qu'eux ; ils ont senti
 » une force dans la terre qui fournit
 » leurs alimens, une dans l'air qui sou-
 » vent les détruit, une dans le feu qui
 » consume, & dans l'eau qui submerge.
 » Quoi de plus naturel dans des hom-
 » mes ignorans que d'imaginer des
 » êtres qui présidoient à ces élémens « ?
 Telle est, selon lui, la source du Poly-
 théisme (b). Il pense encore que les
 plus anciennes fables sont évidemment
 allégoriques, comme celles de Vénus,
 de Minerve, de Prométhée (c).

(a) *Emile*, tome 2, pag. 316.

(b) *Diction. Philos.* art. *Idolâtrie*.

(c) *Ibid.* art. *Fables*.

AVANT-PROPOS. xiiij

A Dieu ne plaise que l'on suive la doctrine de ces deux Auteurs & les conséquences qu'ils prétendent tirer de leurs principes; mais enfin après tant d'exemples, on peut désormais sans témérité contredire l'opinion communément reçue sur l'origine du Polythéisme & de l'Idolâtrie; & peut-être qu'après que l'on aura pesé les raisons de part & d'autre, on aura peine à comprendre comment cette opinion a pu régner si long-temps,





T A B L E.



P A R T I E I.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

D ISCOURS <i>sur l'Origine des Fables & sur les différentes manieres de les expliquer.</i>	Page 1
CHAP. I. <i>Système des Mythologues historiens, & ses difficultés.</i>	13
CHAP. II. <i>Autre opinion sur l'origine des fables & ce qu'on y peut opposer.</i>	29
CHAP. III. <i>Exposition plus détaillée d'un nouveau système.</i>	38
CHAP. IV. <i>Première preuve du système que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.</i>	54
CHAP. V. <i>Seconde preuve du même système, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.</i>	68
CHAP. VI. <i>Troisième preuve ; la Mythologie des Romains, & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.</i>	84
CHAP. VII. <i>Quatrième preuve ; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.</i>	96

T A B L E. xv

- CHAP. VIII.** *Cinquième preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.* 119
- CHAP. IX.** *Sixième preuve; l'aveu des Mythologues historiens; la contradiction de leurs principes; la foiblesse de leurs raisons.* 134
- CHAP. X.** *Première conséquence du système que l'on vient de prouver; la plupart des fables sont des allégories; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes; quelles sont les allégories que l'on doit rejeter.* 159
- CHAP. XI.** *Seconde conséquence; les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.* 177
- CHAP. XII.** *Troisième conséquence; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Pag, sont nés de la même source que les fables.* 199



P A R T I E II.

- CHAP. XIII.** *Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux.* 3
- CHAP. XIV.** *Quatrième conséquence; les*

<i>fables grecques ne sont point venues d'Égypte ni de Phénicie.</i>	31
CHAP. XV. <i>Cinquième conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.</i>	56
CHAP. XVI. <i>Examen de deux autres systèmes, & réponse à quelques objections.</i>	67
CHAP. XVII. <i>Pourquoi l'on suit Hésiode ; idée de la Version françoise de ses Poésies & des Remarques qui l'accompagnent.</i>	86
POÉSIES D'HESIODE TRADUITES EN FRANÇOIS.	95
THÉOGONIE. PART. I. <i>Invocation des Muses.</i>	99
PART. II. <i>Régne de Cælus ; génération des Etres.</i>	104
PART. III. <i>Régne de Saturne & des Titans ; 2^e époque de la Religion Grecque.</i>	107
PART. IV. <i>Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisième époque de la Religion grecque.</i>	121
PART. V. <i>Hommes placés au nombre des Dieux ; quatrième époque de la Religion grecque.</i>	138
LE BOUCLIER D'HERCULE.	145
LES TRAVAUX ET LES JOURS.	169

Fin de la Table.

L'ORIGINE



L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME.



DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes manieres de les expliquer.

DEPUIS long-temps on travaille à éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'est-il aucun sujet sur lequel les Sçavans se soient plus exercés ; malgré tant de recherches, il n'en est point qui soit encore enveloppé de plus épaisses ténèbres. Comment un systême aussi monstrueux que celui de la religion grecque a-t-il pu se former ? Par quelle voie un peuple, si éclairé d'ailleurs, est-il tombé dans cette espèce de délire dont la philosophie même n'a pu le guérir ? Qu'étoit-ce que ces di-

Partie I.

A

vinités bizarres auxquelles il offroit son encens ? Etoit-ce des personnages réels ou des êtres imaginaires ? Ces questions sans doute ont de quoi piquer la curiosité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Grèce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont soumis à leur empire ; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps les Dieux de nos pères. Bannis des temples & des autels que la superstition leur avoit érigés, ils regnent encore sur nos théâtres ; la peinture, la poésie, la sculpture, nous les reproduisent sans cesse : ne sçaurons-nous jamais l'origine de ces personnages toujours si intéressans, à la destinée desquels semble attaché le sort des beaux arts ?

L'histoire des différentes opinions que l'on a suivies pour en découvrir la naissance, seroit très-longue & très-inutile ; les unes sont presqu'ensevelies dans l'oubli, les autres ont eu peu de partisans. Si par un heureux hasard on trouve enfin un système plus vrai ou plus probable, qu'importe de sçavoir en quoi tous les autres sont défectueux ?

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poème d'Hésiode, où le plan de l'ancienne Mythologie est développé, il a paru 1^o. que les Dieux des Grecs ne sont

DES DIEUX DU PAG. 3

point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des génies, des intelligences que l'on supposoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration stupide de ses phénomènes, ont persuadé aux anciens peuples que des esprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé est encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette physique puérile & grossière, Jupiter est le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine sur la mer & sur les eaux; Pluton, l'esprit qui réside dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'industrie qui a inventé les arts; Cérès, l'intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaisante qui fournit aux hommes les différentes espèces de boissons, &c. Aux yeux des peuples sauvages tout est animé dans l'univers, tout respire, tout est mû par des esprits occupés des besoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui sont favorables, ils le comblent de bienfaits; s'ils sont irrités, ils font pleuvoir sur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoissance, la crainte & la douleur

A ij

l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans, qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée. Telle est la première source du polythéisme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre présent l'objet de son culte, pour le mettre sous ses yeux, l'homme a voulu peindre les Dieux; il les a représentés d'abord par des figures informes, par des symboles arbitraires, ensuite par des statues; il s'est persuadé que ces esprits avides d'hommages, de respects, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les symboles qu'il leur consacroit. C'est l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des superstitions payennes. Ce fait sera prouvé dans la suite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres physiques auxquels on a supposé qu'ils présidoient; chaque peuple les a désignés dans son langage selon cette idée; ce procédé étoit naturel. Dans la suite des siècles, ces noms sont devenus surannés & inintelligibles au commun des hommes, lorsque les langues ont changé, & souvent on a perdu de vûe leur signification primitive. Les opérations des Dieux, c'est-à-dire, les phénomènes de la nature, exprimés de même, ont été pris

DES DIEUX DU PAG. §

pour des actions humaines, le style figuré des Poëtes, a augmenté le prestige; l'esprit frivole & léger des Grecs, a saisi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. De-là sont nées la généalogie, les alliances, la postérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célèbres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on soutient qu'il y en a très-peu dont l'existence soit suffisamment constatée. Chez tous les peuples cet usage est postérieur de plusieurs siècles à l'établissement de la religion publique & à la naissance des fables: il n'est point la source du polythéisme ni de l'idolâtrie, il en est seulement une conséquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du paganisme. Les fables que l'on a débitées sur ces héros, ont été composées selon la même méthode que celles des Dieux.

Tel est en abrégé le système que l'on a tâché d'établir dans ce Discours; on le compare aux autres systèmes principaux, on en rassemble les preuves, on en développe les conséquences. Malgré la force des autorités & des raisons sur lesquelles il paroît

A iij

fondé, on ne se détermine qu'avec répugnance à le publier. Il est toujours dangereux de contredire les opinions qui régnent parmi les Sçavans. Depuis longtemps ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Grèce comme des Rois, des conquérans, des hommes célèbres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas sur le lieu où l'on doit placer la scène de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'histoire ancienne altérée par les fic-tions des Poètes; ici on présente ces objets sous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie se trouve étrangement dégradée. Les Dieux sont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables sont de pures allégo-ries, aussi grossières que ceux qui en sont les auteurs. C'est l'histoire naturelle; non telle que des observateurs instruits ou des philosophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore sauvages l'ont en-visagée & déguisée sous des expressions dont leurs descendans ne comprenoient plus le sens, ou dont ils ont volontairement abusé. Pourra-t-on goûter cette mé-tamorphose? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologistes si zélés, même

parmi les Sçavans, pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour revendiquer leur état?

Ce n'est encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne font autre chose que les êtres naturels personifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables & les événemens civils ou politiques de la Grèce? Une physique grossière, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considère de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun; ne

montrer sous le pompeux verbiage des Poètes, que les objets les plus simples & des observations souvent puérides, quelle occupation pour un écrivain ! Quel spectacle à présenter au lecteur ! Mais enfin, si cette méthode est la plus vraie, doit-on l'abandonner à cause des difficultés & des obstacles qu'il faut surmonter ?

Il est aisé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables, par l'histoire; ils ont présenté des faits. Il leur étoit aisé d'en faire un récit agréable & intéressant, en supprimant le faux merveilleux dont les Poètes les avoient enveloppés. Par cette distinction commode de l'historique & du fabuleux, ils sont devenus maîtres de leur sujet. Dans le système des allégories, l'on se trouve également gêné par la matière & par la forme. Il faut rendre raison de tout, faire un assemblage lié & suivi de mille circonstances qui semblent enfantées par une imagination en délire; expliquer toutes les énigmes par une seule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expose à révolter le lecteur par la futilité des objets sur lesquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureusement ce système n'est pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoristes; on ne

m'accusera pas de l'avoir suivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail, il n'en est peut-être aucun qui prête davantage à la fatyre : or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre siècle plus que jamais, avoir pour soi les rieurs, c'est avoir essentiellement raison. Quelle ridiculité ! dira-t-on ; un système renouvelé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'absurdité, un système bâti sur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais ! Ceux qui l'envifageroient ainsi, me permettront de m'inscrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'est-à-dire, des anciens philosophes, c'est que les Dieux du paganisme étoient les génies que l'on supposoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes ; que leurs fables sont des allégories & non pas des histoires. A-t-on démontré que ce sentiment est faux ? J'entreprends de prouver qu'il est vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppose. L'on a montré sans doute l'absurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables ; mais a-t-on fait voir qu'il est impossible d'en trouver de plus raisonnables & de mieux proportionnées à

la grossièreté du génie des anciens Grecs ?
C'est le point qui reste encore à décider.

2°. Ce n'est point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie historique; c'est le défaut de preuves, les raisons qui établissent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu nécessairement conclure que leurs fables ne sont pas des histoires, mais des allégories, & l'on s'est trouvé engagé à en rechercher la source. On a cru l'appercevoir dans les obscurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en assigner aucune qui soit plus analogue à l'ignorance & à la grossièreté d'un peuple encore barbare. La nécessité de rechercher les divers sens des noms, est donc une conséquence & non pas une preuve de la thèse principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données seroient fausses, ce qui n'est guères possible, le sentiment des Mytologues historiens n'en seroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit se souvenir qu'ils ont souvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonstances de plusieurs fables, que dans aucun système on ne peut s'en passer.

DES DIEUX DU PAG. II

La Mythologie présente trois questions à éclaircir; on prie le lecteur d'y faire attention. Premièrement, de quelle nature sont les Dieux du paganisme? sont-ce des hommes ou des génies? On soutient ici que ce sont des génies & non pas des hommes; ce point paroît démontré, autant que la matiere en est susceptible. On en conclut que les fables ne sont point des histoires, mais des allégories; la conséquence paroît incontestable. Secondement, les héros qui dans la suite des siècles ont été adorés comme des Dieux, sont-ils tous des personnages réels, qui ayent véritablement existé? Cette question fournit la matiere à plusieurs doutes: on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en supposant même l'existence de tous ces héros, il eût très-vraisemblable que leurs fables sont de même espèce que celles des Dieux, & ont été composées selon la même méthode. Troisièmement, quelle est la source où les Grecs ont puisé ces fables? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes causes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une physique grossiere est le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matiere de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé

dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication suivie des fables selon cette méthode; & il est aisé de sentir que l'on doit ici se borner à des conjectures. C'est la simplicité, l'uniformité, la liaison, la vraisemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; - mais il est impossible que tous les esprits en pensent de même. Le plus ou moins de connoissances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulières que l'on peut avoir adoptées, doivent nécessairement influencer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plupart des lecteurs. C'est la partie de l'ouvrage la plus exposée à la censure; heureusement c'est aussi la plus indifférente. Quand elle seroit un tissu de rêveries, les deux autres, & sur-tout la première, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vûe, si l'on veut prononcer équitablement sur tout le système, & ne pas confondre le fond avec l'accessoire.

Après ces observations qui ont paru indispensables, il est nécessaire de rappeler les principales opinions qui ont régné parmi les Mythologues, d'exposer ensuite plus en détail celle que l'on a suivie, d'en établir les preuves, d'en développer les conséquences.



CHAPITRE PREMIER.

Système des Mythologues historiens & ses difficultés.

ON pense communément que les fables grecques ne sont autre chose que l'ancienne histoire, déguisée sous des expressions équivoques & chargée de circonstances merveilleuses imaginées à plaisir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, sous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de société, qui ont enseigné les arts les plus nécessaires. Ouranos ou Cælus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, sont trois Monarques qui se sont succédés. La troupe des Dieux qui leur ont été associés, sont les principaux personnages qui ont vécu sous leur règne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, est vrai pour le fond, mais défigurés par des circonstances fabuleuses. Les Égyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Grèce, ayant raconté quelques événemens

§. I.

arrivés chez eux, l'on entendit leurs narrations de travers, tant à cause de l'obscurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épisodes à l'ancienne histoire. Ce mélange bizarre de personnes qui ont vécu en différens temps, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai sens, a formé un assemblage ridicule que les poëtes ont habillé selon leur goût. En ajoutant des personnages allégoriques à ceux qui ont existé réellement, ils ont augmenté la confusion. Ainsi s'est arrangée successivement l'espèce de généalogie qu'Hésiode nous a donnée dans sa Théogonie, & qu'Homère avoit déjà suivie dans ses deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'accessoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'histoire de la Grèce, de celle de l'Égypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

§. 2. Ce système, dont nous examinerons les preuves dans la suite, a été soutenu par Bochart, continué par le Clerc dans son commentaire sur Hésiode & dans quelques volumes de sa Bibliothèque universelle,

DES DIEUX DU PAG. 15

adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans son explication historique des fables, développé dans plusieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, supposé vrai par la plûpart des Sçavans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout son jour; connoissance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & suivie de l'ancienne histoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuse des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immense de tous les Mythologues. Avec des talens si rares, on voit qu'ils ne sont pas contents de leurs découvertes, qu'il reste toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raison pourquoi on s'est avisé de le dire. Comment les Grecs font-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progression de fausses idées sont-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils suivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne ferons point appaisés sur ces questions, la Mythologie ne sera pas suffisamment expliquée.

§. 3.

Si le système que l'on vient d'exposer n'est pas vrai, il est du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux instruits que nous de l'histoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales : ils nommoient la première, les temps inconnus ; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la dispersion des nations, jusqu'au déluge d'Ogygès, c'est-à-dire, jusques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge universel 1800 ans avant Jesus-Christ. La seconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui durent environ 1000 ans, depuis Ogygès jusqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jesus-Christ, époque à laquelle commencent les temps historiques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'histoire des temps héroïques, sous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée ; ils se flattent même de porter la lumière dans le chaos des siècles inconnus essayons si, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en sûreté.

§. 4.
Première
difficulté.

On commence par supposer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux dans des siècles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Grèce

ce

ce, où les peuples de ces contrées étoient encore sauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone, remontent à peu près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Assyriens, c'est-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre siècles pour peupler toute l'étendue de l'Asie mineure, & amener insensiblement des colonies jusques dans la Grèce & la Thessalie? Comment s'est-il pû former un vaste empire avant cette époque?

Dom Pezron, pour sortir de cet embarras & foutenir le règne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de supposer que depuis le déluge jusqu'aux premières époques de l'histoire profane, il s'est écoulé un plus grand nombre de siècles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette discussion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait selon l'ordre des migrations du genre humain; les premiers empires ont dû commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, parce que c'est-là que les hommes se sont trouvés rassemblés après le déluge. Les états de l'Asie doivent

Partie I.

B

donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il est donc impossible que dès les commencemens de la domination des Assyriens, avant la monarchie des Egyptiens, avant la naissance des royaumes de l'Asie Mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini est encore plus incompréhensible que ses commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire si étendu & si célèbre n'ait laissé après lui ni succession ni vestiges certains? A-t-il duré peu ou long-temps? Quelles en étoient les bornes précises & le siège principal? A la mort du dernier Souverain, comment ses états ont-ils été démembrés? Que sont devenus Jupiter, Pluton, Neptune? Rien de connu sur leur destinée. Des Princes qui naissent à l'un des bouts du monde pour aller régner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples aussi sauvages que ceux de l'Amérique, qui disparoissent tout-à-coup sans laisser aucun monument certain de leur règne; cela est-il plus aisé à comprendre que les rêves de la Mythologie?

Dans quel pays du monde ces Princes

DES DIEUX DU PAG. 19

ont-ils vécu ? Les Grecs prétendent que c'est dans la Thessalie, les Egyptiens & les Phéniciens soutiennent que c'est chez eux : les uns les placent chez les peuples Atlantiques sur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les transportent dans le fond du Nord. Il est fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux n'ont existé nulle part.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; aussi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont succédé à leur pere : mais après eux plus de succession; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puissans n'ont point laissé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les sciences & les arts, tout à disparu avec eux : après plusieurs siècles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinssent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le règne de Jupiter seroit aussi réel qu'il est fabuleux, il seroit impossible que l'histoire en fût parvenue aux siècles suivans, sur-tout une histoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples sauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs,

B ij

même après le siècle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'histoire se tait, ou par la stérilité des événemens, ou par le défaut d'observateurs attentifs. Par-tout, le règne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a eu des Rois, c'est-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des historiens.

§. 5.
Deuxième
difficulté.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il sçait & souvent ce qu'il ne sçait pas, qui ne finit point sur les généalogies & sur les antiquités vraies ou fausses de sa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans sur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui se mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui ayent vécu dans la Grèce. Ceux qui ont écrit plusieurs siècles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vûs?

Hésiode qui a suivi Homere, parle encore sur le même ton; il s'explique même plus clairement; selon lui les Titans sont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le seigneur des eaux,

le tombeau ou les enfers, le soleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes font-ils devenus tout-à-coup des êtres physiques? Comment cette métamorphose a-t-elle pu se faire dans l'imagination des Grecs?

Dans le style de nos deux Poëtes, l'idée de la divinité emporte l'existence de tout temps; ils appellent souvent les Dieux, *la race divine des immortels qui existent éternellement* (a). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes? Ils se sont contredits, à la vérité, en attribuant une naissance aux Dieux; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes; jamais Hésiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (b). Puisque les anciens Grecs étoient déjà assez instruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être assez stupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine?

(a) Iliad. L. 1, v. 290, 494. L. 14, v. 244. Théogoni. v. 21, 33, 105.

(b) Explication historique des fables, tome 1. L. 52 c. 3, pag. 420.

§. 6.
Troisième
difficulté.

Hésiode sur-tout, auquel nous devons une attention particulière, distingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, selon lui, sont ceux de l'âge d'or (*a*). Tandis qu'ils vivoient sur la terre, Saturne régnoit dans le ciel; après leur mort ils sont devenus des démons, des génies du second ordre; c'est Jupiter, qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs Elysés, dans les îles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux: aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilège. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (*b*). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Méliés ou intelligences subalternes, qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déeses immor-

(*a*) Poëme des Travaux, *ψ*. 108 & suiv.

(*b*) Théog. *ψ*. 137.

telles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du règne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithète de lumineux $\text{Α}^{\prime}\text{ΣΕΡΩΕΝΤΟΣ}$, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (a). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Thessalie ou ailleurs?

Il y a lieu de penser que la religion grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même source que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres; mais les Phéniciens ni les Egyptiens, n'ont point adoré des hommes, nous le ferons voir dans la suite. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux intelligences que l'on supposoit y présider; il en est de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perses, les Assyriens, les Cariens, les Lidyens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes; il seroit aisé de le montrer. Par quelle fatalité

§ 7.
Quatrième
difficulté.

(a) Théog. v. 414.

les Grecs seuls ont-ils donné dans cette erreur ?

Quand on seroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pû s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en serions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la ressemblance qui se trouve souvent entre les fables de la Grèce & celles de l'Égypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne sont des Rois de Thessalie, comment ont-ils été adorés à Memphis ou à Tyr ? Si Vulcain a vécu dans la Grèce, comment a-t-on pu rêver sur les bords du Nil qu'il y avoit régné ? Si au contraire ces personnages sont Égyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers ?

§. 8.
Cin-
quième
difficul-
té.

N'est-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples aient été portés d'inclination à diviniser les fondateurs des empires, les Rois bienfaisans & vertueux, les Héros destructeurs de monstres, les inventeurs des arts ; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir suprême comme une récompense du bien qu'ils avoient fait aux hommes ? Rien de plus vraisemblable sans doute dans la spéculation ; malheureusement

heureusement les faits ne s'accordent point avec cette supposition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à se policer : l'idolâtrie au contraire, & les fables, sont nées dans les âges les plus grossiers ; leur naissance a précédé presque partout celle des premières monarchies. 2°. Les peuples qui passent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liste de leurs souverains. Les Egyptiens n'ont point enseigné qu'Osiris ait été le fondateur de leur monarchie ; selon eux le règne des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes ; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être descendus ; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le supposer. Les Grecs de même n'ont point envisagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états : ceux-ci sont tous postérieurs de beaucoup à l'empire des Titans ; & cet empire a disparu sans laisser de succession. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les respects de la postérité, ont été de parfaits scélérats, Cœlus, selon la fable,

étouffoit ses enfans, Saturne avâloit les siens & mutila son pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ses débauches. La plûpart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré sur la roue: le ciel des Poëtes étoit le séjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'histoire de tous ces personnages pour supposer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompense de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monstres; mais y a-t-il eu réellement des monstres à combattre dans la Grèce? Croirons-nous l'existence de l'hydre de Lerne, du sphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chasseurs; les Sauvages y sont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un sanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, si le même homme avoit inventé seul un des arts les plus nécessaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'est point ainsi que ces

arts précieux ont été formés; c'est par des progrès successifs & très-lents, par des essais d'abord très-grossiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu, & auxquels le hafard a souvent eu plus de part que l'industrie. Aucune des premières tentatives n'a dû paroître assez admirable pour faire décerner un culte à son auteur. En examinant l'histoire de ces Dieux que l'on a supposés présider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la première invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des sociétés, & lorsque la Grece étoit déjà policée. D'ailleurs les Européens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables régner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni souverains, ni héros, ni artistes; il n'est donc pas vraisemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

Les Grecs, sur-tout dans les premiers temps, ont mis une différence infinie entre

§. 5.
Sixième
difficulté.

les Dieux & les Héros ou demi-Dieux ; ils n'ont point attribué la même puissance, ni rendu les mêmes honneurs à ceux-ci qu'aux premiers ; jamais ils ne les ont confondus , & nous verrons qu'Hésiode a grand soin de les distinguer. Dans le système des Mythologues historiens , les uns & les autres sont de même nature ; entre Hercule & Jupiter , il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10.
Septième
me difficulté.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur des hommes déifiés , l'on est forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques ; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Jusqu'à présent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mélange bizarre d'êtres physiques & de mortels divinifiés est-il concevable ? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espèce & sont nés de la même source ?

§. 11.

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas possible de satisfaire dans le système des Mythologues historiens. Que sera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu

d'éclaircir les fables il les rend plus obscures? Au cas que l'on découvre un système plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés, qui nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples tant anciens que modernes, certainement les Sçavans ne doivent point trouver mauvais qu'on le préfere au leur.

CHAPITRE II.

Autre opinion sur l'origine des fables & ce qu'on y peut opposer.

IL y a sur la Mythologie une autre opinion qui paroît plus ancienne que la précédente, & qui a trouvé de même d'habiles partisans parmi les modernes, en particulier Messieurs de la Barre & Freret (a). En rendant justice aux sçavantes recherches de M. l'Abbé Banier leur confrere, ils n'ont pu goûter ses raisons ni sa manière d'expliquer les fables. Ils pensent que les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques qui n'ont jamais existé, que la Théogonie n'est autre

(a) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tome 16, 18 & 23.

chose que l'histoire des différentes Religions qui ont régné dans la Grèce; or il y en a eu successivement trois, dit M. de la Barre; celle du ciel & de la terre, celle dont Saturne fut le chef, celle où Jupiter eut le premier rang. Selon Hérodote (a), les Pélasges qui ont été les premiers habitans de la Grèce, honoroient confusément plusieurs Dieux qu'ils ne distinguoient point, & auxquels ils ne donnoient point de noms: c'est le règne du Ciel ou d'Ou-
ranos. Ensuite ils adorèrent les différentes parties de la nature ou les Intelligences qui y présidoient, à la tête desquelles ils placèrent Saturne, c'est-à-dire, la planète de ce nom; tel est le règne de Chronos. Enfin ils reçurent des diverses colonies d'étrangers, & sur-tout d'Egyptiens venus dans la Grèce, le culte de Jupiter & des autres Dieux, auxquels ils en ajoutèrent plusieurs, & dont ils changerent les noms, la généalogie, les fonctions, en les ajustant à leurs vieilles traditions; Hérodote l'insinue (b). La naissance ou la généalogie des Dieux est donc l'époque de leur culte; elle nous montre l'ordre des temps où les Grecs ont commencé à connoître cha-

(a) Hérodote, édition de Henry Etienne, l. 1, n. 63.
 (b) *Ibid.* n. 67.

que Divinité. Ainsi la chronologie est singulièrement observée dans un poëme qui est l'histoire de la Religion.

Comme l'ouvrage de M. de la Barre est demeuré imparfait, il est à présumer que s'il y avoit mis la dernière main, il auroit changé ou éclairci plusieurs choses que l'on a peine à comprendre. Son système qui paroît vrai pour le fond, donne lieu dans le détail à des objections aussi fortes que l'opinion précédente.

1°. L'on ne se persuadera jamais que la Religion ait commencé dans la Grèce par le polythéisme & l'idolâtrie; le fait contraire est solidement prouvé. M. Boivin l'aîné, a fait voir (a) que les Grecs dans les premiers temps ont connu un seul Dieu éternel duquel sont venus tous les autres. Il rapporte à ce sujet les témoignages de Platon, d'Anaxagore, de Stace, de Pronapides, précepteur d'Homere, & du fragment de Sanchoniathon. Il soutient que, malgré l'affectation qu'ont eüe les Poëtes de tout personnifier & de multiplier ainsi les êtres, on découvre cependant encore dans leurs ouvrages des vestiges de la tradition primitive, & l'on espère les montrer dans la Théogonie. Mais, comme

§. 2.
Première
re ob-
jection.

(a) Mém. de l'Acad. tome 3, page 1.

Hérodote voyoit le polythéisme établi chez tous les peuples, il a cru qu'il étoit aussi de tous les temps, il n'a pu concevoir que ses compatriotes eussent jamais reconnu un Dieu unique & suprême, seul créateur & seul maître de l'univers.

§. 3.
Secon-
de ob-
jection.

2°. Il n'est pas plus aisé de comprendre ce qu'enseigne Hérodote, que les anciens Grecs aient adoré plusieurs Dieux sans noms. Selon M. de la Barre, les enfans du Ciel, les freres aînés de Saturne, Coéus, Créus, Phœbé, Hypérion, ne sont que des noms d'honneur qui ne signifient rien. On ne sçauroit les prendre pour des êtres naturels; ce n'est ni le soleil, ni la lune, ni les astres, ni aucune chose qui puisse tomber sous les sens. Voilà, dit-il, les Dieux sans nom des Pélasges. Mais nous verrons dans l'explication de la Théogonie que ces noms désignent très-clairement des êtres naturels, que dans le style ordinaire du Poëte, les enfans du Ciel sont différens noms du Ciel, que les descendans de la Terre sont divers noms, divers attributs ou diverses productions de la terre, que la postérité de la mer sont de même autant de noms ou d'épithètes de la mer, &c. Les Pélasges, selon Hérodote, ne distinguoient point les Dieux par différens noms ni par des attributs divers; la raison en est simple,

c'est qu'ils n'en connoissoient qu'un seul : ainsi le témoignage d'Hérodote devient une nouvelle preuve du fait soutenu par M. Boivin.

3°. Non-seulement on ne peut pas prou- §. 4.
Trois-
ième
obiec-
tion.
ver que les Grecs aient adoré sous Saturne les différentes parties de la nature, ni que l'idolâtrie ait commencé avant le règne de Jupiter, mais Hésiode nous fournit plusieurs témoignages du contraire. 1°. Selon lui, c'est à Méconé ou Sicyone, l'une des premières villes de la Grèce, qu'est arrivée la dispute entre les Dieux & les hommes, pour sçavoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (a). Avant la fondation des villes, il n'y avoit donc encore point de culte public, ni par conséquent d'idolâtrie chez les Grecs. 2°. Hésiode nous peint Cœlus & Saturne comme des Dieux jaloux, qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou les enfans de la terre, qui retenoient dans une obscurité profonde ou qui dévoreroient leurs propres enfans, par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conséquemment être seuls adorés. Il nous représente au contraire, Jupiter accordant des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé

(a) Voyez la Théogonie, v. 535.

à vaincre & à chasser les Titans, leur assignant à chacun leur département & le pouvoir sur certaines parties de la nature. Le polythéisme n'a donc été parfaitement établi que sous le règne de Jupiter. 3°. Hésiode dit expressément que sous Saturne, les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'est-à-dire, comme ils furent adorés dans la suite. Le passage est important : dans les travaux & les jours, v. 135, après avoir parlé de l'âge d'or, il raconte les désordres du siècle suivant. » Les hommes, dit-il, ne cessoient » de commettre des injustices, ils ne vou- » loient pas honorer les Dieux ni offrir des » sacrifices sur leurs autels, comme il est » juste & établi par l'usage. Jupiter, fils de » Saturne, irrité contr'eux, les fit bientôt » disparaître, parce qu'ils ne rendoient » point de culte aux Dieux bienheureux » qui habitent l'Olympe «. Ce témoignage ne paroît point équivoque. Ovide suppose de même que, pour punir l'impiété des premiers hommes, Jupiter envoya le déluge de Deucalion (a). Si donc Hésiode appelle plusieurs fois les Titans *les anciens Dieux*, c'est qu'il parle selon les idées de son siècle, & non selon la manière de penser des premiers temps de la Grèce.

(a) Métam. l. 1, Fab. 4 & suiv.

4°. Il est fort douteux, pour ne rien dire de plus, si Chronos est la planète de Saturne. Les anciens Grecs n'étoient sûrement pas astronomes; & cet astre n'est pas assez sensible pour avoir d'abord frappé leurs regards. On verra dans la Théogonie que le règne de Saturne a précédé la naissance des arts & des sciences dans la Grèce, & on sçait d'ailleurs que le nom des Divinités n'a été donné que fort tard aux sept planetes. Le nom de Saturne n'a donc désigné autre chose qu'une planète.

§. 5.
Quatrième
objection.

5°. L'opinion d'Hérodote que les noms des Dieux de la Grèce étoient originaires d'Egypte, n'a d'autre fondement que l'autorité des Prêtres Egyptiens & des Prêtres de Dodone; or leur témoignage est fort suspect. Selon Messieurs de la Barre & Bannier, les Grecs, en adoptant ces Dieux, en changerent les noms, la généalogie; les attributs; comment donc a-t-on pu sçavoir si ces noms étoient Egyptiens dans leur origine? Nous verrons en détail qu'ils peuvent très-bien être dérivés du Grec. Si les peuples de la Thessalie & du Péloponese ont eu assez d'esprit pour ajuster la Mythologie Egyptienne à leurs anciennes traditions, pourquoi n'en auroient-ils pas eu assez pour se faire une Religion sans le secours des nations étrangères? Si les

§. 6.
Cinquième
objection.

noms des nouveaux Dieux désignent presque tous les mêmes objets que ceux des Dieux Titans, comme on se flatte de le montrer, que deviennent les conjectures d'Hérodote? Nous verrons ailleurs (a) de nouvelles raisons d'en douter. Dès qu'il a été assez peu instruit des antiquités Grecques, pour croire que la Théogonie n'étoit pas plus ancienne qu'Homere & Hésiode (b), son opinion ne peut pas être d'un grand poids sur l'origine des Dieux. Pour raisonner conséquemment, il auroit fallu prouver que ces deux Poëtes avoient puisé leur doctrine en Egypte, & qu'elle n'étoit pas connue avant eux.

§. 7.
Sixième
objec-
tion.

6°. Si la généalogie des Dieux n'est rien autre chose que l'époque de leur culte, Vénus est la plus ancienne Divinité de la Grèce; selon Hésiode, elle est née longtemps avant Jupiter & sous le règne même de Cœlus ou du moins de Saturne (c). Cependant M. de la Barre suppose que les Grecs ont reçu son culte des Phéniciens avec celui de Bacchus. Au contraire Neptune, selon Hérodote, est un Dieu venu assez tard de Lybie (d), & selon

(a) Chap. 12 ci-après.

(b) Hérodote, l. 2, n. 69.

(c) Théog. p. 138 & suiv.

(d) Hérodote, *ibid.* l. 2. 68.

Hésiode, il est contemporain de Jupiter & de Pluton. La naissance que ce Poëte attribue aux Dieux, ne désigne donc pas toujours le temps auquel ils ont commencé à être connus, ni le pays d'où ils sont originaires: elle peut cependant le désigner en certains cas, comme on le verra dans les notes sur la Théogonie.

7°. Ce système est sujet au même inconvénient que le précédent; il ne nous apprend point comment l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs & chez les autres nations. Que Jupiter soit venu d'Egypte ou d'ailleurs, qu'est-il dans sa première origine? Est-ce un homme ou un être imaginaire? Si les Egyptiens sont les premiers idolâtres, comment le sont-ils devenus? Comment ont-ils pu faire adopter aux autres peuples les idées monstrueuses & les fables extravagantes que les Poëtes ont publiées? M. de la Barre ni M. l'Abbé Banier n'éclaircissent point ce mystère. La question n'est pas d'indiquer le pays où l'idolâtrie a pris naissance, mais d'en montrer la première source & la vraie cause de ses progrès.

8°. L'on suppose toujours que les Phéniciens ou les Egyptiens ont fait changer de Religion aux Grecs. Si cela est, les peuples Sauvages de ces temps-là étoient plus

§. 8.
Septième
objection.

§. 9.
Huitième
objection.

dociles que ceux de nos jours, ou les premiers chefs de colonie étoient plus habiles qu'on ne l'est aujourd'hui. Avec toutes les raisons, tout le zèle, tous les efforts imaginables, on ne peut venir à bout de convertir les Américains ni les Negres: plus ces peuples sont grossiers & sauvages, moins on peut réussir à les rendre raisonnables & à les humaniser. Comment des négocians Phéniciens ou des Egyptiens fugitifs, ont-ils pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grecs? Nous examinerons plus en détail chap. 14, les raisons qui détruisent cette supposition.

CHAPITRE III.

Exposition plus détaillée d'un nouveau système.

- §. 1. **N**E pourroit-on pas donner au système que nous venons d'examiner un arrangement plus vraisemblable, & y ajouter les supplémens nécessaires? Les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques; cela paroît évident par la lecture attentive de la Théogonie. Les régnes de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, désignent trois états différens de la Religion

Grecque, & il en faut ajouter un quatrième qui est le culte des héros. Déjà l'on en avoit conçu cette opinion, avant que d'avoir vu le Mémoire de M. de la Barre; & l'on est charmé de s'être rencontré pour le fond avec cet habile Académicien, quoiqu'on ne s'accorde pas avec lui dans le détail. On croit comme lui que la Théogonie est moins l'histoire de la manière dont les Dieux sont nés les uns des autres, que de la façon dont ils sont éclos successivement dans l'imagination des Grecs. Par ce dénouement plusieurs passages d'Hésiode qui ne paroissent avoir aucun sens, deviennent clairs & intelligibles; son poëme qui avoit l'air d'une rapsodie sans liaison, devient un plan suivi, une narration dont on apperçoit enfin le dessein: en nous apprenant comment les Grecs sont devenus polythéistes & idolâtres, il nous montre comment les autres peuples, avant ou après eux, sont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque, qu'il semble avoir voulu nous indiquer.

La première & la plus ancienne est le §. xi.
 temps où l'on adoroit un seul Dieu, habitant dans le ciel sous le nom d'Ouranos ou de Cœlus, l'être céleste, l'être supérieur, celui qui demeure au-dessus de nous: temps

qui paroît avoir été assez court , mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes parties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême , seul en possession de l'empire , ne le partageoit avec aucun de ses enfans ni avec aucun des enfans de la terre : ce qui a fait dire à Hésiode qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere , parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins. Voilà le règne d'Ouranos ou de Cœlus , pendant lequel les Grecs conserverent la croyance d'un seul Dieu , qu'ils avoient reçue par tradition de leurs peres & de la famille de Noé.

§. 3. La seconde époque est le règne de Chronos ou de Saturne & des Titans. Avec le secours du temps & de l'expérience , les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux ; ils distinguèrent les différentes saisons , les jours , les semaines , les mois & les années. Cette succession fut appelée *Chronos* , ce qui tourne ; & par les Latins *Saturnus* , qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le temps avec le ciel , quand nous disons *le temps est serein* , *le temps est obscur* , confusion que le peuple fait encore quand il dit
qu'il

qu'il y a de l'orage dans le temps, c'est-à-dire, dans le ciel: ainsi chez les Grecs Οὐρανὸς & χρόνος, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce sont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (a). Au lieu que la Divinité avoit été nommée d'abord *Ouranos*, l'être céleste, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'est en ce sens que *Chronos* est fils d'*Ouranos*, que Saturne ou le Temps est fils du Ciel. C'est ainsi que Saturne a mutilé son pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter: parce que ces noms nouveaux firent successivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui régné dans la nature, & du mécanisme admirable de toutes ses parties, ne purent concevoir qu'un seul esprit fût assez puissant pour tout conduire; on crut que c'étoit assez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui associa donc des Intelligences particulieres pour avoir soin du reste, & on en mit par-tout; pas un seul élément, pas une seule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre,

(a) Voyez le v. 269 de la Théog. où μεταξὺ τοῦ signifie *sublimis* ou *cælestis*.

la mer, le soleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raison. Voilà les démons ou génies, les Nymphes bienfaites ou Mélies, qui prirent naissance sous Saturne (a). On les appella du nom général de *Tuans*, ou êtres supérieurs; cette étymologie sera prouvée (b). Ce n'est point encore là le commencement du polythéisme; nous avons vu (c) que ces Intelligences subalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte suprême: Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée n'en étoit plus aussi juste que sous le régime précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée.

§. 4. La troisième époque est le règne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent associés, & avec lesquels on suppose qu'il partagea l'empire. Alors on ne se contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour présider aux arts & aux sciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirerent bientôt toute l'attention: l'on en fit

(a) Théog. p. 187.

(b) *Ibid.* p. 207.

(c) Ch. 2. Troisième objection.

une espèce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'est-à-dire, le pere céleste, le maître souverain. On assigna à chacun des autres Dieux son département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une société & une subordination semblable à celle que l'on voyoit se former dans les divers cantons de la Grèce qui commençoit à se policer. Ainsi les anciens Titans *Saturne* & ses ministres disparurent, ou furent beaucoup moins honorés; la nouvelle cour de *Jupiter* éclipsa tout. On vit bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des mystères, des temples, des autels chargés de victimes; ainsi le cérémonial fut réglé. C'est en ce sens qu'*Hésiode* a dit que *Jupiter* avoit précipité *Saturne* & les Titans dans les ténèbres du *Tartare*, qu'il avoit donné des privilèges & distribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (a).

Enfin la quatrième époque dont *Hésiode* §. 5. fait mention, c'est lorsque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque

(a) *Théogon.* ψ. 717 & 885.

Divinité, que l'on appellé plusieurs Rois fils de Jupiter, pour désigner leur dignité; plusieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confusion qui y régné encore; c'est l'une des causes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les passions, les vices des hommes. Ainsi la Religion Grecque, très-simple & très-pure dans ses commencemens, dégénéra peu-à-peu en superstition & en libertinage.

5. 6. Les quatre régnes racontés dans la Théogonie, sont donc probablement quatre manieres différentes, dont on a envisagé & honoré la Divinité. Sous le régime de Cœlus, Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé précisément comme l'auteur & le seigneur de toutes choses; idée aussi saine que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naissance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuse & altérée dans plusieurs points, en supposant tous ces objets animés par une Intelligence selon l'opinion commune de toute la Grèce. Sous Saturne, l'être souverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des saisons, qui fait rouler les astres sur nos têtes, & régle ainsi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de

reprehensible dans cette idée; mais elle péche en ce qu'on ne comprenoit pas assez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui associoit des esprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux régnent sur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité presqu'équale. On le représente comme un monarque puissant, qui a sous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit & qui récompense, qui exige des honneurs extérieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéisme. Sous la quatrième époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'est plus qu'un mélange monstrueux d'erreurs & de crimes. Ainsi elle s'est altérée peu-à-peu, à mesure que l'on a borné les idées de la Divinité.

Il est à propos de remarquer que ces quatre époques sont exactement relatives §. 74 à l'état contemporain de la société chez les Grecs; on prie le lecteur d'y faire attention. La première a subsisté lorsque la Grèce n'étoit encore habitée que par quelques

familles de Pélasges ou de Colons, dispersés dans le vaste continent de la Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce proprement dite & des pays voisins, sans autre liaison qu'entre les peres & les enfans qui se séparent quand il leur plaît pour choisir d'autres demeures, & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chasse, de pêche, & des besoins les plus indispensables de la vie. Alors les Grecs encore sauvages, n'avoient qu'une notion confuse de la Divinité qu'ils croyoient résider dans le ciel. La seconde est arrivée lorsque ces familles ont commencé à se rapprocher pour former des sociétés, pour s'appliquer à l'agriculture; il a fallu alors une espèce de calendrier pour régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres: l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des saisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisième, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république, & que des colonies d'étrangers sont arrivées dans la Grèce. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus

en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intel ligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour pré sider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Grèce ont été dans leur origine autant de petites monar chies, comme tous les autres états du mon de, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatrième révolution est arrivée par degrés ; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont défié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros par faitement égaux aux Dieux.

On conçoit déjà par quels degrés l'er reur s'est ainsi emparée des esprits, mais il §. 24
est bon d'insister encore sur les progrès. C'est faute d'avoir suivi le fil des idées po pulaires, que les Mythologues n'ont pas fait assez sentir la vraie source des fables, qu'ils n'ont pas apperçu le dessein d'Hé siode, & qu'on a formé tant de systèmes divers sur l'origine & les progrès de l'ido lâtrie.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la

désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu*: & c'est dans le même sens qu'il est appelé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la première idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité incontestable & universellement connue, que tout ce qui se meut est mu par un esprit, que la matière ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime cette supériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur supposoit, a engagé

DES DIEUX DU PAG. 49

gagé les peuples à leur rendre un culte, & insensiblement ce culte s'est trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité suprême & unique. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a pensé qu'il devoit y avoir entr'elles de la subordination; l'on a imaginé entr'elles la même distinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des serviteurs, un Roi & des sujets. 6°. Sur ce modèle on s'est persuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puissant des individus de même nature, tout comme un Roi n'est qu'un homme supérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainsi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganisme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les passions & les défauts des hommes, & l'on y est aisément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature exprimées en style poétique, ont été prises pour des actions humaines: au lieu de dire simplement, le tonnerre gronde, la mer est agitée, une fontaine tombe dans une riviere; le crépuscule précède le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune

Partie I.

E

ébranle la terre de ses flots, une Nymphe épouse un fleuve, l'aurore est la mere du jour: voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'est pas surprenant qu'avec ces idées on se soit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après sa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas nécessaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands services au genre humain, puisqu'en général on adoroit des Dieux que l'on supposoit très-malfaisans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'est pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorsqu'ils ont été policés. 9°. Un instinct naturel persuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que sa demeure est au-dessus de nous, aussi-bien que sa nature & son pouvoir; cette opinion a régné chez les Grecs comme chez nous, & c'est une conséquence du nom par lequel on désigne la Divinité. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient nommé Dieu *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le souverain; tous ces noms

DES DIEUX DU PAG: 51
 signifient ce qui est au-dessus de nous. C'est, dit-on, la maniere de parler des Chinois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (a). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste*, *le ciel vous préserve de malheur*.

Ce fut donc un usage constant dans la Grèce, de dire que Dieu habitoit ἐν Ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεύς, Δίας, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Ὀλύμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. De-là le prétendu règne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poètes. 9. 95

Telle est la progression que l'erreur a dû naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement par-tout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne ?

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 1, p. 3, édit. in-4°.

§. 10.

Le Clerc prétend que l'erreur est venue par la route contraire. Dès qu'on se fut avisé, dit-il, de prendre un Roi de Thessalie pour le Dieu souverain, il fallut le placer dans le ciel avec tout son cortége, & l'on confondit ainsi le mont Olympe, lieu ordinaire de son séjour, avec l'Olympe ou le Ciel (a). On laisse juger au lecteur laquelle de ces deux manieres de raisonner est plus analogue à la marche de l'esprit humain. Par quel renversement de raison a-t-on pu se figurer tout à coup qu'un Roi de Thessalie étoit Dieu & le souverain des Dieux, qu'il n'y avoit jamais eu d'autres Dieux que ses ancêtres, hommes comme lui? Par quel enchaînement de fausses idées en est-on venu-là? Ceux qui suivent ce systême, ne le montreront jamais. Quand ils pourroient y réussir, leur explication n'en seroit pas moins défectueuse. En nous découvrant la source de l'idolâtrie Grecque, ils nous laisseroient encore ignorer comment elle s'est introduite chez les autres nations. Le systême que l'on propose, sert également pour la mythologie de tous les peuples; puisque tous ont eu à peu près les mêmes idées; nous le verrons dans la suite.

(a) Notes de le Clerc, sur la Théog. p. 71.

On peut contester sans doute sur le progrès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & sur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'est pas vraisemblable que des peuples si grossiers, aient procédé avec tant de méthode, & se soient égarés par une marche si régulière : mais les ignorans non plus que les autres, ne pensent point par hasard ; il y a entre les erreurs, aussi-bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Jusqu'à ce que les Mythologues historiens nous aient tracé un plan plus satisfaisant, nous sommes fondés à nous en tenir à celui-ci ; il est lié & suivi, donc il est vraisemblable. On peut soutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur première idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des génies répandus dans chacune de ses parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un seul Dieu ; ainsi le prétendent quelques Philosophes modernes. Dans cette supposition, qui sera examinée chap. 16 ci-après, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a fondé l'histoire de sa Théogonie sur une fausse tradition ; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèse générale que nous soutenons. Il ne seroit pas moins constant que les Dieux de

la mythologie sont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient les Grecs, des démons, des génies, & non pas des hommes. Tel est le point essentiel dont nous allons donner les preuves, nous en examinerons ensuite les conséquences.



CHAPITRE IV.

Première preuve du système que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.

§. I. LE principal reproche que l'on peut faire aux Mythologues historiens, c'est de n'avoir pas assez fait d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine & des progrès de l'idolâtrie. Cette matière est traitée avec toute l'exactitude possible dans le Livre de la Sagesse. On y apprend 1^o. que les Payens n'ayant pas sçu reconnoître le Seigneur dans ses ouvrages, ont pris pour des Dieux, les élémens & les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, qu'ils ont envisagés fausement comme les seuls gouverneurs du monde. Chap. 13, v. 1 & 2. *Non potuer-*

runt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex : sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont représenté ces Divinités prétendues par des statues qu'ils ont appellées des Dieux, auxquelles ils ont adressé leurs vœux, leur encens, leurs sacrifices, comme si le bois & la pierre eussent été capables de les entendre & de leur donner du secours. *Ibid.* §. 10. & suiv. *Appellaverunt Deos, opera manuum hominum. . . . similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manus antiquæ; aut si quis artifex faber de sylvâ lignum secuerit. . . . & assimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet. . . . & votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adjutorium inutilem invocat.* 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des personnes qui leur étoient chères, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premières, & sont ainsi devenues des Dieux. Chap. 14 §. 15 & suiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem; &*

illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat nunc tanquam Deum colere cœpit. évidentem imaginem Regis quem honorare volebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des sacrifices de sang humain, des mystères nocturnes, l'impudicité, l'adultère, le mensonge, le parjure; quainfi l'idolâtrie est devenue la source & le comble de tous les maux. *Ibid. §. 22 & suiv. Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, & initium & finis.*

§. 2.

L'Auteur sacré distingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital, c'est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéisme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues;

qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Theffalie, pour les anciens patriarches, ou pour des symboles de l'écriture Egyptienne.

Les Sçavans, prévenus pour le sens historique des fables, ont beaucoup insisté sur le troisième passage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la première idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à suivre le texte du Sage & en remarquer la progression. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux symboles faits pour les représenter : ce n'est qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux espèces d'idoles clairement distinguées ; les unes ont été les Dieux naturels représentés sous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes ; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reste à sçavoir lesquelles ont été les premières ; il est naturel sans doute que l'on ait représenté les hommes sous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux sous la figure des hommes, qu'ainsi les idoles humaines aient précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des

statues, on les adoroit déjà sous des symboles d'animaux & de pierres taillées grossièrement : *similitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13 v. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14 v. 13. On les a introduites dans la suite des temps, par un usage criminel qui s'est fortifié peu à peu : *Deindè interueniente tempore, conualescente iniquâ consuetudine*, v. 16. C'est donc mal prendre le sens de l'Écriture, que de nous donner les idoles humaines comme la source première de l'idolâtrie, puisque le culte des êtres naturels & de leurs symboles grossiers, avoit déjà précédé. Mais, dira-t-on, le Sage enseigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, est la recherche des idoles*, ch. 14, v. 12. Cela est vrai de l'idolâtrie humaine, poussée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déjà au siècle du Sage; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcusable, par le culte des êtres naturels & de leurs symboles, ch. 13, v. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichisme, subsiste encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adresse de tailler une statue : & c'est incontestablement la première

idolâtrie. En lisant attentivement ces deux chapitres de la Sagesse, on se convaincra que l'auteur sacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a distingué nettement deux espèces de Dieux : les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, sont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers sont les héros divinifiés. On les représenta les uns & les autres, & ces représentations furent également adorées ; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs symboles.

Il est à propos de remarquer encore que §. 49
l'auteur sacré nous indique en passant, la source du culte rendu aux animaux par les Egyptiens ; c'étoient autant de symboles des Dieux naturels ; car il y auroit eu de la folie à choisir des animaux pour représenter des hommes. Cette seule observation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, sur lequel on a tant disputé, & dont nous parlerons ci-après. *

Le Sage confirme la même doctrine, §. 54
ch. 15 & 17. L'homme, dit-il, est un être supérieur aux Dieux qu'il adore : il est vivant quoique sujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior est ipse hi*

quos colit, quia ipse quidem vixit cum sit mortalis, illi autem nunquam. Paroles qui ne feroient pas exactement vraies, si les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

- §. 6. Le Psalmiste nous apprend la même chose, *Pf. 95, 2.* Il ne dit point que les Dieux des nations sont des hommes, mais que ce sont des démons ou génies, c'est-à-dire, de prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers: *Omnes Dii gentium Dæmonia.* Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Israélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont sacrifié leurs enfans aux Démons: *Pf. 105, 37. Immolaverunt filios suos & filias suas Dæmoniis.* Cette expression si souvent répétée dans l'Écriture, n'a jamais signifié les ames des morts; & il est aussi impossible de la concilier avec les diverses opinions des Sçavans, que la doctrine du livre de la Sagesse. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

- §. 7. Enfin Moyse nous fait assez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il se sert pour préserver les Israélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode 20, v. 4, & Deut. 5. 6,* de faire des idoles ni aucune représentation de ce qui est dans le

DES DIEUX DU PAG. 61
ciel, sur la terre, ou dans les eaux pour
l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chana-
néens avoient adoré des hommes, est-il
à présumer que Moyse n'eût rien dit de
cette espèce de culte ?

Il leur répète la même défense, *Deut.*
4. 15 : » Lorsque le Seigneur, leur dit-il,
» vous a parlé sur la montagne d'Horeb ,
» au milieu des flammes, il ne s'est montré
» sous aucune figure, de peur que séduits
» par cette apparence, vous ne vous fissiez
» quelque statue ou quelqu'image de mâ-
» le ou de femelle, d'animaux, d'oiseaux,
» de reptiles ou de poissons: de peur en-
» core qu'élevant vos yeux vers le ciel, &
» frappés de la beauté du soleil, de la lune
» & des astres, vous ne fussiez assez insen-
» sés pour adorer des créatures que Dieu a
» formées pour l'utilité de tous les peuples
» de la terre ». Il ne défend en aucun en-
droit d'adorer des hommes vivans ou
morts, ni de rendre un culte à leur image :
preuve certaine que du temps de Moyse
cette espèce d'idolâtrie n'étoit point en-
core en usage parmi les Egyptiens ni les
Chananéens.

- Puisque l'Auteur du livre de la Sagesse §. 8,
est le premier des écrivains sacrés qui en
parle, nous devons conclure que le culte
des hommes & de leurs images, s'est in-

roduit pendant les 450 ans qui se sont écoulés depuis Moÿse jusqu'à Salomon. Selon le système des Mythologues historiens, les colonies d'Egypte & de Phénicie l'ont communiqué aux Grecs dès le temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 900 ans avant le règne de Salomon. Il est évident que cette supposition est démentie par l'histoire sainte.

f. 9.

Un Auteur célèbre de nos jours qui s'est fait un plan de contredire en tout les écrivains sacrés, a prétendu que l'on accusoit mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Romains, les Egyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, » ni les derniers » temps du paganisme, ni les plus reculés » n'offrent pas un seul fait qui puisse faire » conclure que l'on adorât une idole..... » Les anciens ne croyoient pas qu'une statue fût une Divinité; le culte ne pouvoit » pas être rapporté à cette statue, à cette » idole..... Consultez, dit-il, tous les » Auteurs qui parlent des statues de leurs » Dieux, vous n'en trouverez aucun qui » parle d'idolâtrie, ils disent expressément » le contraire..... Il y a mille témoignages que les sages abhorroient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le polytheisme α. (a)

(a) Diction. Philos. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.

Cette assertion téméraire n'est pas difficile à réfuter ; l'on va voir des témoignages irréprochables du contraire. Personne n'ignore la supercherie dont les Prêtres Chaldéens s'étoient servis pour persuader au Roi de Babylone que la statue de Bel étoit une Divinité vivante, qui buvoit & mangeoit les provisions que l'on avoit soin de lui offrir tous les jours. L'histoire en est rapportée dans le livre de Daniel (a) ; mais puisque l'on ne veut ajouter foi qu'aux écrivains profanes, nous nous en tiendrons à leur témoignage.

Diogène-Laërce nous apprend (b) que le philosophe Stilpon fut chassé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité.

Nous lisons dans Tite-Live (c), que Herdonius s'étant emparé du capitolé avec une troupe d'esclaves & d'exilés, le Consul Publius-Valerius, représenta au peuple que Jupiter, Junon, & les autres Dieux & Déeses étoient assiégés.

Cicéron, dans ses harangues contre Verres (d), dit que les Siciliens n'ont plus de Dieux dans leurs villes auxquels ils puis-

(a) Chap. 14.

(b) Liv. 2.

(c) Liv. 3, chap. 17.

(d) Act. 4.

font avoir recours, parce que Verrès a enlevé leurs simulachres de leurs temples.

Paufanias parlant de la statue de Diane Taurique (a), auprès de laquelle les Spartiates fouettoient leurs enfans jusqu'au sang, dit qu'il est comme naturel à cette statue d'aimer le sang humain, tant l'habitude qu'elle a contractée chez les Barbares s'est enracinée en elle.

Porphyre enseigne (b) que les Dieux habitent dans leurs statues & qu'ils y sont contenus comme dans un lieu saint.

Jamblique avoit fait un ouvrage par lequel il montrait que les idoles étoient divines & remplies d'une substance divine (c).

Vous vous trompez, dit un Payen dans Arnobé (d), nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les simulachres soient des Dieux, mais nous honorons les Dieux mêmes dans ces simulachres; parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter.

De-là, tant de miracles racontés par les Payens, de statues qui avoient parlé ou fait des signes & rendu des oracles; de-là

(a) L. 3. c. 16.

(b) *Apud Euseb. præp. Evang.* l. 5, c. 15.

(c) *Apud Phot. Bibliot. Cod.* 216.

(d) L. 6. n. 27, p. 198.

l'usage d'enchaîner les statues des Dieux ; pour enchaîner la Divinité même qui les habitoit , de rendre aux idoles dans les temples les mêmes services que l'on auroit rendus à la personne des Dieux , &c.

Il est donc certain par l'aveu des Payens, §. 102. & des Philosophes mêmes, qu'ils regardoient les statues de leurs Dieux comme animées en vertu de leur consécration ; que leur culte avoit pour objet ces statues : comme séjour de la Divinité ; que l'Écriture Sainte ne leur impose point , quand elle les accuse d'adorer & de diviniser le bois, la pierre, le métal. Cette opinion, aussi ancienne que le Paganisme, subsistoit encore, même après la publication de l'Évangile, lorsque les Philosophes confondus par les Auteurs chrétiens avoient déjà fait tous leurs efforts pour dépouiller l'idolâtrie du ridicule & des absurdités qui l'accompagnoient. Il est donc faux qu'en général les sages de la Gentilité eussent en horreur l'idolâtrie proprement dite ; nous verrons dans le chapitre suivant, qu'il est encore plus faux qu'ils aient condamné le polythéisme ; plusieurs au contraire l'ont soutenu de toutes leurs forces. Conséquemment les Auteurs chrétiens on eu raison d'appeller indifféremment polythéisme, paganisme, idolâtrie, la religion.

Partie I.

F

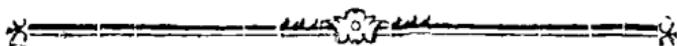
des Grecs & des Romains. Ce point ne peut plus être contesté, & il étoit nécessaire de l'établir, pour justifier ces mêmes expressions dont on se sert dans cet ouvrage.

§. 21. Par-là, on conçoit encore l'injustice du parallèle que le même Auteur affecte de faire entre le culte que les Payens rendoient à leurs idoles, & celui que nous rendons aux images de Dieu, de Jesus-Christ & des Saints. 1°. Les idoles du Paganisme ne représentoient pour la plûpart que des objets imaginaires; ces prétendus démons ou génies, maîtres de la nature, n'existoient que dans le cerveau des Payens: c'étoit un aveuglement inexcusable de leur rendre un culte pompeux, tandis que l'on n'en rendoit aucun au Créateur de l'univers. 2°. Les unes représentoient des objets scandaleux & abominables, tels que Bacchus, Vénus, Cupidon, Priape, le Dieu Pet, &c. les autres des objets monstrueux, tels qu'Anubis, Atergatis, les Tritons, les Furies, &c. 3°. C'étoit une opinion folle de croire qu'en vertu d'une consécration prétendue, les démons ou génies venoient habiter dans les statues, comme l'assuroient gravement les Philosophes. Peut-on nous faire sérieusement aucun de ces reproches? Lorsque nous ren-

donc un culte religieux aux images de Dieu, de Jesus-Christ, des Saints; honorons-nous par-là des personnages faux, inventés par une imagination abusée? Ce culte déroge-t-il à l'adoration d'un seul Dieu? y mêlons-nous l'indécence ou le crime? supposons-nous les images animées par une vertu divine?

Le lecteur doit pardonner à l'importance de la matiere, une digression qui n'est point étrangere à la question que nous examinons. L'opinion des Payens sur la présence des Dieux dans leurs simulachres, est une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéose. On ne croyoit point que les ames des morts habitassent dans les statues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elysés, dans l'isle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des sacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on conversoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occasion de toucher ce point dans la suite.





CHAPITRE V.

Seconde preuve du même système, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.

DANS un siècle où il est si commun de trouver des esprits prévenus contre l'autorité de l'histoire sainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais si nous parvenons à montrer que les Philosophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs sacrés sur l'origine de l'idolâtrie & sur son véritable objet, il y a lieu d'espérer que cette conformité pourra faire impression.

§. 1. Or, en premier lieu, les Philosophes ont enseigné constamment que les Dieux anciens & principaux du Paganisme, n'étoient autre chose que les différentes parties de la nature animées. C'est le sentiment que l'Epicurien Velleïus, attribué à Chrysipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (a); c'est ce que soutient Balbus, Philosophe de la même secte, dans le livre second; son discours peut servir de commentaire à ce que nous avons cité

(a) *De nat. Deor.* l. 1, 2, n. 39.

DES DIEUX DU PAG. 69
des livres saints, & à la doctrine d'Hé-
siode. Une courte analyse en convaincra
le lecteur.

Balbus enseigne, n. 20 & suiv. que le §. 23
monde étant animé & doué d'intelligence,
est Dieu; n. 30, qu'il y a de la raison & du
sentiment dans toutes les parties de la na-
ture; n. 39 & 42, que les astres sont animés
& raisonnables, conséquemment autant de
Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom
de *Dieux* aux bienfaits de la nature &
à tout ce qui paroît excellent; n. 63 &
suiv. que des raisons physiques ont fait
imaginer la plûpart des Dieux, Saturne,
Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Proser-
pine, Janus, Vesta, les Dieux Pénates,
Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces
Dieux nés de la physique, transformés en
hommes dans la suite, ont donné lieu aux
fables & aux superstitions; n. 17 & 154,
que le monde a été créé pour être la de-
meure des hommes & des Dieux; n. 61
& 62, que l'on a aussi déifié les passions
qui agitent violemment la nature & les
hommes qui ont fait du bien à leurs sem-
blables, comme Hercule, &c.

Velleïus attribue encore la même opi- §. 24
nion à Platon (a). » Pour ce qui regarde

(b) *De nat. Deor.* n. 30.

» Platon, dit-il, il faudroit un long dis-
 » cours pour exposer ses variations sur
 » cette matiere. Dans le Timée, il dit que
 » le pere de ce monde ne sçauroit être
 » nommé, & dans ses livres des Loix,
 » qu'il ne faut pas être curieux de sçavoir
 » proprement ce que c'est que Dieu.
 » Quand il prétend que Dieu est incorpo-
 » rel, c'est nous parler d'un être incom-
 » préhensible & qui ne pourroit avoir ni
 » sentiment, ni sagesse, ni plaisir, attributs
 » essentiels aux Dieux. Il dit aussi, & dans
 » le Timée & dans les Loix, que le mon-
 » de, le ciel, les astres, la terre, les ames,
 » les Divinités que nous enseigne la Reli-
 » gion de nos peres, il dit que tout cela est
 » Dieu; opinions qui, prises en particu-
 » lier, sont évidemment fausses, & prises
 » toutes ensemble, se contredisent prodigieusement α.

La prétendue contradiction que Velleius objecte à Platon, est imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philosophe admettoit, comme l'on voit, un premier être spirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même temps des Intelligences subalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame &

qui faisoient l'objet de la religion populaire : *quos Majorum institutis accepimus*. Il avoit tort sans doute de les nommer des Dieux, mais il ne se contredisoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'est-à-dire, matérialiste aveugle, pour objecter qu'un pur esprit seroit incapable de sentiment, de sagesse & de plaisir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'ils en ayent changé?

Ce même système est aussi celui qui paroissoit le plus vraisemblable à Cicéron (a), comme il le témoigne à la fin du 3^e. livre; & son suffrage est ici d'un grand poids; il avoit lû les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la question avec soin. Malgré les subtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtent, il semble persuadé comme Balbus, que parmi les Dieux les uns étoient des êtres purement physiques, les autres des passions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits.

(a) Varron pensoit de même. Voyez son Texte, ch. 25, §. 15.

§. 5. Enfin M. l'Abbé Banier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le sentiment commun de tous les Philosophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chapitre 8; mais il suppose que c'étoit une innovation à l'ancienne théologie des Payens (a). Plutarque nous atteste le contraire; selon lui, Isis, Osiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes: ainsi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chryssippe, *qui ont suivi en cela, dit-il, les opinions des vieux & anciens Théologiens* (b). Diodore de Sicile nous apprend la même chose (c). Ce sont donc plutôt les Mythologues historiens qui ont innové en prenant tous ces personnages pour des hommes; & il est singulier que l'on prétende être mieux instruit, après deux mille ans, d'une chose que les anciens Philosophes paroissent avoir examinée de près.

§. 6. Leur opinion subsistoit encore à la naissance du Christianisme. Lorsque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jesus-Christ & sa résurrection; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux

(a) Tome 1, l. 1, chap. 2, pag. 23.

(b) *De Iside Osir.* n. 11 & 12.

(c) Voyez son témoignage, chap. 8, ci-après.

démons

démons ou génies : *novorum dæmoniorum videtur annuntiator esse* (a).

» Pourquoi, dit l'Épicurien Celse, n'a-
 » doreroit-on pas les Génies ? ne sont-ce
 » pas eux qui administrent toutes choses
 » selon la volonté du souverain Dieu ?
 » Tout ce qui se fait ou par Dieu, ou par
 » les Anges, ou par les Génies, ou par les
 » âmes des héros, ne se fait-il pas selon les
 » ordres du Dieu souverain ? chacun de
 » ces Génies n'a-t-il pas été préposé par
 » le souverain Dieu sur quelque espèce de
 » Créatures, & n'a-t-il pas reçu de lui le
 » pouvoir de les administrer ? Est-ce donc
 » que celui qui honore le Dieu souverain,
 » n'adore pas avec raison celui à qui le
 » souverain Dieu a fait part de son pou-
 » voir (b) ? ou il ne faut pas venir en
 » ce monde, ou si l'on y vient, il faut
 » rendre grâces aux Génies qui président
 » aux choses terrestres ; il faut, tant que
 » nous vivons, leur offrir des prémices
 » & des prières pour mériter leurs fa-
 » veurs (c). Car il seroit injuste de jouir
 » des choses dont ils ont la dispensation,
 » sans leur payer un tribut d'honneur (d) α.

(a) Act. 17, 18.

(b) Orig. contre Celse, I. 7, n. 68.

(c) Orig. contre Celse, L. 8, n. 33.

(d) Ibid. n. 55.

Selon Julien, le Dieu souverain a ordonné donné aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (a). » En disant, » continue-t-il, que le souverain Dieu que » nous adorons comme le souverain Seigneur de toutes choses, a commis un » Dieu inférieur à chaque Nation pour en » avoir soin, de même qu'un Roi commet » un Gouverneur à chaque province, nous » pensons mieux que Moyse, qui adore le » Dieu d'une petite portion de la terre » comme le Créateur de toutes choses (b). » Les Juifs, dit-il encore, sont religieux » en partie, puisque le Dieu qu'ils adorent, » est le Dieu très-puissant & très-bon, qui » gouverne le monde visible & que nous » adorons nous-mêmes sous d'autres noms, » comme je ne puis en douter. Ainsi je » ne sçaurois les blâmer de cet attachement à leurs Loix. Ils se trompent seulement en ce qu'ils lui rendent un culte » exclusif & ne veulent point adorer les » autres Dieux (c) α.

On voit par ces témoignages combien l'on peut se fier au Critique que nous avons déjà réfuté dans le chapitre précédent, & qui soutient que les sages du Paganisme

(a) Dans S. Cyrille, l. 2.

(b) *Ibid.* l. 4.

(c) Julien, Lettre 63, à Theodote I, Pontife.

abhorroient le Polythéisme. Sans doute il ne refusera pas de mettre Celse & Julien, au nombre des sages : il est vrai que leur sagesse ressembloit souvent à la folie.

S. Justin, Philosophe Platonicien, après §. 7.
sa conversion au Christianisme, n'avoit pas encore entièrement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant créé l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (a). C'étoit une erreur sans doute ; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumieres de la foi ; & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Intelligences, maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie ; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise.

Bien plus, si nous voulons en croire un §. 8.
surnommé Critique, le germe de cette opi-

(a) Premiere Apologie, pag. 170.

nion se trouve encore dans les divers systêmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses réflexions.

» Nous tournons en ridicule, dit-il (a),
 » le systême des anciens Payens, leurs
 » Naiades, leurs Oréades, leurs Namadriades, &c, & nous sommes très-bien fondés quand nous condamnons le culte que l'on rendoit à ces êtres; car nous sçavons par l'Écriture, que Dieu défend tout culte de religion qui ne s'adresse point à lui directement & uniquement (b). Mais quand on se représente la raison de l'homme abandonnée à elle-même & détituée du secours de la révélation, on comprend fort aisément, ce me semble, qu'elle a dû se figurer ce vaste univers comme pénétré par-tout d'une vertu très-active, & qui sçavoit ce qu'elle faisoit. Or, afin de donner raison de tant d'effets différens les uns des autres, & même contraires les uns aux autres, qui se voyent dans la nature, il a fallu imaginer ou un être unique qui diversifie son opération selon la diversité des corps, ou un grand nombre d'ames & d'Intelligences, pourvues chacune d'un certain

(a) Bayle, *Diâ. Crit. Caïnites*, Rem. D.

(b) Cette proposition a besoin de correctif.

» emploi, & préposées les unes aux sources
 » des rivieres, les autres aux montagnes,
 » les autres aux bois, &c. Il y a eu des gens
 » parmi les Payens, qui, dans le culte de
 » Cérés & de Bacchus, n'ont prétendu ho-
 » norer que l'Être suprême, en tant qu'il
 » produit les grains & le vin. D'autres ont
 » prétendu vénérer l'Intelligence particu-
 » liere, qui, dans la distinction des charges
 » du grand univers, avoit eu le départe-
 » ment des terres ensemencées & des vi-
 » gnobles. Ce fondement une fois posé,
 » on ne sçait plus où s'arrêter : le nombre
 » des Dieux se multiplie sans fin & sans
 » cesse : on sacrifie à la peur, à la fièvre,
 » aux bons vents & à la tempête : il s'éleve
 » une hiérarchie dont les degrés sont in-
 » nombrables ; les combinaisons d'intérêts
 » se diversifient à l'infini parmi ces Intelli-
 » gences qu'on ne voit pas, & que l'on
 » admet pourtant comme des causes très-
 » actives..... La foi des Intelligences
 » préposées à divers emplois dans l'uni-
 » vers, est d'une aussi grande étendue que
 » la croyance d'un Dieu ; car je ne pense
 » pas que jamais peuple ait eu une reli-
 » gion, sans reconnoître des Intelligences
 » moyennes. Les Philosophes les plus sub-
 » tils, celui que l'on nomme le Génie de la
 » nature, les Carthésiens les plus pénétrants

» en ont reconnu. Les sectateurs d'Ariftote
 » en mettent par-tout encore aujourd'hui
 » fans s'en bien appercevoir : car ils met-
 » tent dans tous les corps une forme fub-
 » ftantielle, qui a pour fon apanage un
 » certain nombre de qualités avec quoi
 » elle accomplit fes defirs; elle repouffe
 » l'ennemi & fe conferve le mieux qu'elle
 » peut dans fon état naturel. N'est-ce point
 » admettre dans les plantes une Intelli-
 » gence préposée à faire végéter une par-
 » tie de l'univers, en agiffant pour cette
 » fin fous les ordres de l'être fuprême? . . .
 » Celui d'entre les Carthéfiens qui a le plus
 » fait valoir les volontés fimples & généra-
 » les de Dieu, (Mallebranche) infinue
 » très-clairement en divers endroits de fes
 » livres, qu'il y a un très-grand nombre de
 » caufes occasionnelles que nous ne con-
 » noiffons pas. Or ces caufes occasionnel-
 » les ne font autre chofe que les volontés
 » & les defirs de certaines Intelligences. Il
 » en faut admettre par-tout où les loix de
 » la communication du mouvement ne
 » font pas capables de produire certains
 » effets. Cela va loin: on ne peut com-
 » prendre qu'elles fuffifent à la construc-
 » tion d'un navire; perfonne ne fait diffi-
 » culté d'avouer que jamais le mouvement
 » ne produiroit une horloge fans la direc-

» tion d'une Intelligence particuliere. Par
 » conséquent, ces loix-là sont incapables
 » de produire la moindre plante, le moi-
 » dre fruit; car il y a plus d'artifice dans la
 » construction d'un arbre & d'une gre-
 » nade, que dans celle d'un navire. Il faut
 » donc recourir à la direction particuliere
 » d'une Intelligence pour la formation des
 » végétaux, & à plus forte raison pour
 » celle des animaux..... Encore un coup
 » cela va loin & nous conduit à un Génie
 » qui préside à la fabrique des machines
 » animées. Mais les minéraux, mais les
 » météores font-ils bien aisés à faire? n'y
 » a-t-il point beaucoup d'artifice dans leur
 » construction? plus qu'on ne pense. Les
 » Scholastiques, au lieu de Génie ou d'In-
 » telligence, se servent des mots de *forme*
 » *substantielle*, *vertu plastique*, &c. mais
 » les noms n'y font rien α.

Encore une fois, l'on ne garantit point 5. 9.
 la vérité de toutes ces réflexions: mais
 elles prouvent du moins qu'il y a dans
 l'humanité un penchant universel à croire
 des Intelligences préposées aux différentes
 parties de la nature; & cette inclination
 doit être encore plus forte & plus marquée
 dans le peuple, que chez les Sçavans & les
 Philosophes. Il est donc très-vraisemblable

qu'elle a été chez toutes les Nations, la source du Polythéisme.

§. 10.
Senti-
mens
des Poë-
tes.

En second lieu, les Poètes plus attentifs que les Philosophes à se conformer aux idées populaires, ne nous représentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms *Θέος* & *Δαίμων* sont parfaitement synonymes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils aient regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu sur la terre. Il est évident par la maniere dont ils font parler leurs personnages, qu'ils ont cru le monde peuplé de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit présumer qu'ils ont suivi en cela l'opinion la plus universellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peste qui ravageoit la ville de Thebes, est attribuée à un Génie; le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. » Mettez en fuite cette divinité barbare, ce » Mars exterminateur, qui, plus redoutable que le Dieu des combats, nous fait » impitoyablement périr..... Grand Jupiter, écrasez ce Génie de vos fou-

DES DIEUX DU PAG. 87

5 dres (a) α. Eschyle, dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, suppose Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (b).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreste incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie : » ah ! si » c'étoit un mauvais Démon qui m'eût » trompé sous la forme d'un Dieu α (c). Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la maison de Thecée (d). Electre, dans la tragédie de son nom chez Sophocles, invoque les Dieux de sa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainsi au sujet d'un rêve : » vous Génies » que l'on appelle sçavans, votre science » n'est pas moins vaine que les songes. » Je le vois, l'erreur est le partage des » Dieux aussi-bien que des foibles hommes α (e).

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apostrophe singulière à Jupiter : » puissant moteur de l'univers, vous dont » la terre même est le trône ; être impénétrable à nos lumières, qui que vous

(a) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.

(b) Tome 3, pag. 251.

(c) Tome 2, pag. 49.

(d) *Ibid.* pag. 236.

(e) Tome 3, pag. 40.

» foyez, soit une nature nécessaire, soit
 » l'esprit des mortels, je vous adore. C'est
 » vous dont l'équité par des routes secret-
 » tes conduit les choses humaines à ses
 » fins « (a). Si Jupiter avoit été regardé
 comme un homme, y auroit-il rien de si
 ridicule que ce langage ?

De-là, l'usage familier à tous les héros
 tragiques de raconter leurs infortunes au
 ciel, au soleil, en leur adressant la parole,
 d'invoquer cet astre & les autres parties
 de la nature, comme la terre & la nuit,
 de les prendre à témoins dans les sermens,
 de jurer par le soleil, par l'air, &c. Ces
 coutumes se seroient-elles introduites, si
 l'on n'avoit pas cru ces différens êtres ani-
 més ?

Homere, le maître & le modèle de tous
 les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces
 manieres de parler. Dans l'Iliade, le som-
 meil exige un serment de Junon, il la fait
 jurer non-seulement par le styx, mais en-
 core par la terre & par la mer, *afin*, dit-il,
que nous ayons pour témoins tous les Dieux
infernaux qui sont avec Saturne ; ce sont
 ceux que le Poëte appelle ensuite les Ti-
 tans (b). Il n'est donc pas surprenant que
 Jesus-Christ ait défendu ces sortes de ser-

(a) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 521.

(b) Iliad. l. 14. v. 270 & 279.

DES DIEUX DU PAG. 83
mens dans son Evangile (a). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux sont nés de l'océan & de Téthys (b).

Dans l'Odyssée, Homere parlant du soleil, dit qu'il voit & entend toutes choses (c). Il lui rend ses hommages dans une hymne particuliere, il fait la même chose à la lune; & dans une autre adressée à la terre, il appelle celle-ci, la mere des Dieux, l'épouse du ciel lumineux (d). Se persuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer, l'océan, le sommeil, comme des hommes parvenus à la Divinité?

Un simple coup d'œil jetté sur Hésiode, §. 124
suffit pour nous convaincre qu'il n'a pas pensé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Cosmogonie, c'est-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle espèce étoient les Divinités du Paganisme? Cette observation que plusieurs Sçavans

(a) Matth. 5, 34.

(b) Iliad. l. 14, v. 302.

(c) Odyss. l. 12, v. 323.

(d) Hymnes d'Homere à la suite de l'Odyssée.

ont déjà faite, auroit dû détromper les Mythologues historiens (a).



CHAPITRE VI.

Troisième preuve ; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

§. 1. **L**ES Romains avoient reçu des Grecs ; leurs principaux Dieux & le fond de leur religion ; mais à ces Divinités empruntées ils en ajoutèrent un grand nombre d'autres : la manière dont ces nouveaux personnages furent imaginés , semble nous indiquer la source d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même esprit , & leur culte d'ailleurs si ressemblant , s'adressoit aux mêmes objets. Ce que l'Histoire nous apprend de l'origine de quelques-uns , suffit pour nous faire juger des autres.

§. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns , que marchant seul la nuit dans la rue neuve , il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magistrats , que les Gau-

(a) Mém. de l'Acad. tome 27. Mém. sur Zoroastre , art. 3 , pag. 390.

lois approchoient ; comme Cédicius étoit un homme fans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée, & par cette raison inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue, en ne faisant point attention à la voix nocturne, fit ordonner qu'on élèveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius, dans la rue neuve, au même endroit où Cédicius disoit l'avoir entendu. » Ce Dieu, dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'étoit connu de personne, » parloit & se faisoit entendre ; ce qui l'a » fait appeller Aïus-Locutius. Mais depuis » qu'il est devenu célèbre, qu'on lui a érigé » un autel & un temple, il a pris le parti de » se taire & de devenir muet « (a). Que l'histoire soit vraie ou fausse, les conséquences sont égales ; on jugea qu'une voix si singulière & qui avoit prédit l'avenir, venoit d'un Génie ou d'un Dieu attentif à la conservation de Rome, & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnaissance (b).

Annibal, campé sous les murs de Rome,

(a) *De Divin.* l. 2.

(b) Plutarque *vie de Camille*

étoit prêt d'en faire le siège ; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entreprise, il s'en retourne sur ses pas, Rome est sauvée. Un événement si extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au salut de la ville ? on lui bâtit une chapelle sous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (a).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prieres de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'assistance d'une Divinité tutélaire ; on consacre un temple à la fortune des Dames : *Fortunæ muliebri* (b).

Tullus Hostilius, est abandonné par les alliés au commencement d'un combat ; craignant que les troupes ne fussent découragées par cette trahison imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour les empêcher d'exercer leur pouvoir sur son armée (c).

f. 3. Ainsi dans tous les événemens singuliers, Rome créa de nouvelles Divinités ; l'admiration & la reconnoissance, l'intérêt & la crainte, passions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

(a) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.

(b) Festus, au mot *Rediculus*.

(c) Tite-Live, l. 2.

On en supposa pour diriger tous les événemens considérables, toutes les fonctions de la vie, pour présider à tous les travaux, à tous les sentimens de l'humanité, pour être présens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un seul Dieu pût suffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fussent capables de prendre tant de soins différens; on leur donna des substituts pour les décharger du détail.

1°. Outre la Fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus-Eventus*, l'occasion, la nécessité, les Dieux préservateurs *Dii averrunci*, la Déesse *Pellonia*, la Renommée, la Victoire. §. 42

2°. Dans la Grèce, Junon, Latone, Hécaté, étoient chargées de présider à la naissance des enfans; l'imagination vive & peureuse des Dames Romaines, ne fut point satisfaite d'un si petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen & Jugatinus*, pour avoir soin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller sur la grossesse; *Natio*, *Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour soulager les femmes en travail; *Genius & Genita Ma-* §. 52

na, pour conserver l'enfant & diriger sa destinée; *Levana*, pour engager son pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder son berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourricie; *Nundina*, pour inspirer le nom qu'on devoit lui donner le neuvième jour; *Edufa* & *Pota*, pour le faire manger & boire; *Ossilago*, *Ossipanga*, pour former & fortifier ses membres; *Statilinus*, pour l'affermir sur ses pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Fascinus* & *Paventia*, pour le préserver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant sa jeunesse; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces personnages sont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies spécialement affectionnés à leur sexe, sous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conserver leur beauté; *Viriplaca*, pour se raccommo-der avec leurs maris.

Les Romains, non moins superstitieux que leurs épouses, avoient un Dieu *Domiducus*, sous les auspices duquel ils les conduisoient chez eux, *Domitia*, qui inspiroit l'économie aux meres de famille, & plu-
sieurs

seurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c (a). *Næmia*, *Libithina*, *Morta*, étoient les Déesse des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modèle de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

3°. La multitude des accidens auxquels §. 6.
sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excessivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Grèce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs & aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seia*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer;

(a) S. Aug. l. 6, de Civ. Dei, c. 9.

Patella, quand l'épi se formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Messia* ou *Metina*, lorsque la moisson approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faisoit moudre; *Tutelina*, pour le conserver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructesca* veilloient sur les fruits; *Mellona*, sur le miel & sur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, sur les chevaux; *Putana*, sur la taille des arbres; *Intercidona*, sur la coupe des bois. *Spinensis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'opposer aux usurpations des voisins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hostilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incurfions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déesfes des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité malfaisante; *Strena*, la Déesse des étrennes ou des profits imprévus; on sacrifioit aux saisons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens; *Dii datores bonorum*.

4^o. Cicéron a très-bien compris la raison qui avoit fait diviniser les passions & les sentimens de l'humanité; c'est qu'ils exercent sur l'homme un pouvoir auquel il est difficile de résister. » Ainsi, dit-il, on » a consacré les noms de l'amour sensuel & » de la volupté, quoique ce soient des passions vicieuses & contraires à la nature; » mais ces vices mêmes la maîtrisent, foudroyent, & comme leur empire est tel qu'on ne peut le régler sans un secours divin, on les a regardés eux-mêmes comme autant de Dieux « (a). *Mens*, l'esprit; *Sentia* ou *Sentinus*, le sentiment; *Consus*, le bon conseil; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté; *Cura*, le soin; *Salus*, la santé; *Stimula*, la vivacité; *Strenua*, l'activité: la prudence, la précaution, l'espérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la persuasion, la pudeur, la chasteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux passions opposées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au silence, au sommeil, aux songes, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la paresse, à la douleur, à la fièvre, à la peste, à la punition, à la médecine, sous le nom de *Meditrina*.

(a) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 61.

N'est-il pas à présumer que Vénus, Mars; Néméfis, les Muses, Esculape, &c. personnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même espèce, puisqu'ils avoient les mêmes fonctions?

§. 2. 5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre; *Palès*, celle des campagnes; *Vallona*, des vallées; *Portumnus*, des ports de mer; *Feronia*, des bois & des vergers; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maison; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes; *Fornax*, des fours & des fournaies. *Antia* étoit la Déesse d'Antium; *Ferentina*, de Ferentum; *Roma*, de Rome, *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Vesta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le soin des élémens & des divers objets qui se meuvent dans l'univers?

§. 3. A la vérité, la coutume s'établit à Rome de déifier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoses, loin de prouver l'opinion des Mythologues historiens,

DES DIEUX DU PAG. 93

semblent au contraire la détruire. 1^o. Cet usage est postérieur à la première naissance du Polythéisme chez les Romains ; il ne s'introduisit qu'après la chute de la République. La prétendue consécration de Romulus, immédiatement après sa mort, est une fable des siècles suivans. Plutarque, dans la vie de Numa, soutient » que ce » Législateur défendit à son peuple de re- » présenter Dieu sous la forme d'un hom- » me ou d'un animal, & de le peindre sous » aucune figure ; que pendant les 170 ans » qui suivirent la fondation de Rome, on » ne vit aucun simulacre dans les temples, » qu'alors on étoit persuadé que l'esprit » seul peut avoir l'idée de Dieu ». L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état aussi pauvre & aussi borné qu'étoit alors celui de Rome ; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient pensé à placer entre les Dieux leur premier Roi ; le sage Numa, son successeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (a) ? Il n'est pas vraisemblable que l'on eût attendu jusqu'à Jules-Cé-

(a) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'est-à-dire, protecteur de la Ville, leurs descendans se figurent que ce *Quirinus* étoit Romulus leur fondateur, même préjugé que chez les Grecs.

far, pour renouveler cette cérémonie, & que l'on se fût contenté d'ériger des statues à tant de grands hommes qui avoient vécu sous la République.

§. 10. 2°. Ces Empereurs déifiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Grèce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On supposoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les privilèges de la Divinité. L'inscription *Dis Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elysée, témoigne assez que l'on mettoit une distinction essentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci aient voulu associer à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenser leurs vertus, cela se conçoit; mais si l'on avoit commencé par déifier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires seroient-ils entrés avec eux dans le Ciel?

Il est donc certain que les hommes déifiés dans la suite des siècles, sont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée sur la première, par une progression d'idées très-naturelle, mais

qu'ils ne font point les premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leur encens.

On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, §. 112
une mythologie particuliere, des fables fondées sur la description de leur pays & sur les équivoques de leur langue? La même cause n'a-t-elle pas dû produire le même effet chez les deux peuples?

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu besoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Grèce, parce que leur imagination n'étoit pas aussi féconde; où si l'on veut, aussi folle que celle des Grecs; & ces deux raisons paroissent suffisantes. Mais il est faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulieres. Outre celles qu'Ovide avoit prises dans l'histoire Grecque, source inépuisable, il en a plusieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premieres, de l'abus des noms propres & de la situation des lieux; nous aurons occasion d'en citer quelques-unes dans la suite. La source de l'erreur des uns & des autres est donc absolument la même dans son objet & dans ses circonstances.

Contentons-nous d'en rappeler deux exemples. Dans les hymnes Romaines des

Saliens, une expression qui, dans le langage primitif, signifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (a). Les jeux séculaires se célébroient à Rome, à la révolution du siècle, pour demander aux Dieux la santé & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de supposer qu'un certain *Valerius Volufius* étoit l'instituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(a) *Varro, de Linguâ Lat. l. 5, n. 6.*

CHAPITRE VII.

Quatrième preuve; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

- §. I. LA règle la plus sûre pour juger des idées des anciens peuples, est sans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonstances. Par-tout les hommes se ressemblent, ils sont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour

pour eux une source d'erreurs depuis le commencement du monde, continuera de les abuser jusqu'à la fin des siècles, à moins qu'une lumière surnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs se sont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il est à présumer que l'idolâtrie qui subsiste encore aujourd'hui chez les Nations barbares, est de même espèce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles sont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'histoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, suffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne sont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

Pour commencer par l'Europe, il est à §. 2.
 propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Islandois (a). Ces peuples admettoient un Dieu suprême, auteur de toutes choses qu'ils nommoient le pere universel, & l'immortalité de l'ame. Ils

(a) Introd. à l'Hist. de Dannemarck, tome 2, p. 60, 73, 105, 113, 154 & 155.

enseignoient que le Dieu suprême, éternel, invisible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'est-à-dire, fées ou parques, les Génies qui président à la naissance des enfans & à leur destinée. Ils en supposoient de différentes espèces; l'on trouve chez eux la théorie complète de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romains: idée féconde avec laquelle on peut se passer de la physique & rendre raison de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais sous des noms différens. Enfin l'on remarque que les superstitions, la magie, les terreurs paniques sont toujours subsistantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvège défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

§. 3. Aujourd'hui encore les Lapons & autres barbares du nord se croient éternellement infestés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur repos, ils ne sont occupés qu'à les apaiser par leurs prières & leurs sacrifices, & à se les rendre favorables. De-là, leur confiance excessive aux for-

DES DIEUX DU PAG. 99
ciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des espèces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorsqu'ils en ont tué quelqu'un (a).

En Asie, le principal objet du culte des Chinois est l'être suprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui président, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c. Les sectaires de Fô ont divisé les esprits en différentes classes. Ils ont chargé les uns du soin des champs & des terres cultivées; les autres de présider aux villages, de veiller à la santé des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont consigné les pays déserts & montagneux, sous le titre d'*Esprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, sont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les sectateurs de Fô sont persuadés que ces esprits opèrent souvent des prodiges & se présentent en songe sous la forme humaine. L'ignorance grossière

(a) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hist. gén. des Voyages, tome 58, pag. 371 & 380.

de la physique dont les auteurs Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion est presque généralement établie, sur-tout dans l'esprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie est une de leurs statues, ou plutôt, selon la remarque du P. Duhalde, c'est le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelque autre animal. Lorsque la fièvre fait rêver un malade, c'est visiblement le Démon qui le tourmente, &c (a).

- §. 5. Les Tartares Chinois reconnoissent une Divinité qu'ils nomment le *grand Dieu du Ciel*; mais ils admettent un autre Dieu auquel ils attribuent l'empire sur les choses terrestres, sur leur famille, leur blé, leurs troupeaux; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfans & d'autres biens: avant leur repas, ils répandent un peu de bouillon hors de leur porte, à l'honneur des Esprits; ils croient aussi la Métempfycose (b).

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97. Description de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in 4^o.

(b) Tome 27, pag. 121.

DÉS DIEUX DU PAG. 107

Les sectateurs Tonquinois de Confucius reconnoissent un Dieu souverain qui dirige & conserve toutes les choses terrestres, mais ils honorent aussi les Esprits, jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration. Ils croient l'air rempli d'Esprits malins, sans cesse occupés à nuire aux vivans (a). §. 67

Les Siamois croient un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre Nations du monde; ils versent de l'eau en implorant le secours de l'Ange gardienne de la terre; car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les astres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puissances qui les gouverne. C'est aux Anges ou Génies que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croient avoir obligation des grâces qu'ils reçoivent (b). §. 72

La Religion dominante de l'Indoustan est le Mahométisme; elle est celle des personnes du premier ordre: le second ordre §. 73

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 33, pag. 322.

(b) *Ibid.* tome 34, pag. 330.

est composé de différentes espèces de Payens ou Baniens, dont les Prêtres se nomment *Bramines*, qui tiennent la Métempfycofe, & ont horreur de tuer aucune espèce d'animal. Une de leurs sectes la plus nombreuse, croit l'univers créé par une premiere cause qui gouverne & conserve tout avec un pouvoir immuable & sans bornes; mais elle lui donne trois substitués.

Les Parfis, autre secte venue de Perse, n'ont rien de si sacré que le feu, qui est pour eux le symbole de la Divinité. Ils reconnoissent un Dieu conservateur de l'univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance; ils lui donnent sept Ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération. Au-dessous de ces sept Ministres, ils en comptent vingt-six autres dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes & pour le gouvernement de l'univers. Quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités (a).

4. 9. En Afrique, la Religion des Nègres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particuliere. Ces peuples

(b) Hist. des Voyages, tome 38, pag. 162, 204, 233.

croient un seul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui existe, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, si ce n'est la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prières, ils les réservent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puissance maligne, toutes leurs infortunes : ils croient les apparitions des Esprits qui prennent plaisir à les venir effrayer, & une espèce de transmigration des ames. Le nom de *Feitisso* ou *Fétiche* est Portugais dans son origine, & signifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui sert au culte de la Divinité des Nègres, prend le même nom, de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leur idole des instrumens de son culte ; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de personnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce sont les Prêtres qui les forment à leur fantaisie, & qui y attachent autant de vertus particulières qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maison un Fétiche auquel ils croient les yeux sans cesse ouverts sur leur conduite, pour récompenser leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches do-

mestiques, il y en a de publics qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces Fétiches tutélaires prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adressent leurs prieres aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois sous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, sont la résidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de respect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivières & les étangs, ont aussi part à la superstition des Negres. Ils en regardent un comme le messager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moisson. Ils sont persuadés que leur Fétiche voit & parle, & lorsqu'ils commettent quelque action que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse : ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils se parjurent. Ils redoutent excessivement le tonnerre, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorsqu'il fait de l'orage. Dans les occasions où leurs affaires les obligent de

consulter leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche & voyons ce que notre Dieu pense là-dessus.* C'est un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres conversent familièrement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetifferos*, & la vénération excessive que les Negres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Negres & à presque toutes les Nations du monde, c'est de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire à quelque cause surnaturelle (a).

Les Hottentos du Cap de Bonne-Espérance reconnoissent un Dieu créateur de tout ce qui existe. Ils disent que c'est un *excellent Homme* qui ne fait de mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils aient aucun culte institué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des sacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet astre de son retour, ils lui de-

§. 10.

(a) Hist. des Voyages, tome 13, pag. 439 jusqu'à 493.

mandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent aussi comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfs-volans qui est particulier à cette région. Ils rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs Saints, c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoissent aussi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, source de tout le mal qui arrive dans le monde. Plusieurs raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croient que les forciers peuvent faire revenir ces Esprits (a).

§. 11. En Amérique, on sçait que l'Idolâtrie des Péruviens consistoit à adorer le soleil & la lune (b).

§. 12. Les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité; ils lui rendent même une sorte d'hommage en levant souvent les mains vers le soleil & la lune, avec des marques d'admiration qu'ils ex-

(a) Hist. des Voyages, tome 18, pag. 81 & suiv.

(b) *Ibid.* Tome 52, pag. 10 & 17.

priment par des interjections fort vives. Ils croient l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenses pour la vertu. De mauvais Esprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dans cette vie, sont les bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine (a).

Ceux de la Virginie croient un Dieu § 13.
plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences se répandent sur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils pensent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne se mêle pas de les distribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre, la famine, la peste, que pendant

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 54, pag. 272.

que Dieu jouit de son bonheur dans le ciel, ce méchant Esprit est sans cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visite souvent, qu'il est dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élèvent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une espèce de culte; non comme à la Divinité suprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblème de sa durée & de son immortalité. Ils rendent aussi des honneurs aux rivières & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu (a). En un mot, ils élèvent des autels à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses (b).

- §. 14. La Religion des Mexicains est mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe,

(a) L'on prête ici des idées bien spirituelles & bien subtiles à des peuples sauvages; il est à craindre que l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ses propres pensées.

(b) Hist. des Voyages, tome 55, p. 361 & 373.

étoit pour les Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les défabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils croyoient Dieu oisif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les hommes commencèrent à les connoître à mesure qu'ils devinrent misérables & que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature & qui se monstroient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'Être, suivant des notions si confuses aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles ils adoroient le soleil, la lune, l'étoile

110 L'ORIGINE
du jour, la mer, & la terre (a).

Lorsque les Espagnols proposerent aux Mexicains d'embrasser le Christianisme, ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très-grand & peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les siens, que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre & de même pour les autres nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soin (b).

Il ne nous reste à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples septentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent souvent avec lui; ils admettent une infinité d'Esprits subalternes ou de Génies bons & mauvais, qui sont les objets de leur culte. On ne s'adresse aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on suppose que les autres sont commis à la garde des hommes & que chacun a le sien. C'est à leur puissance bienfaisante que l'on a recours dans les périls & dans les entreprises, ou pour ob-

(a) Hist. des Voyages, tome 48, pag. 46.

(b) *Ibid.* Tome 46, pag. 394.

DES DIEUX DU PAG. III

tenir quelque faveur extraordinaire. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son *Esprit* pour les Sauvages, mais ils en distinguent de plusieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : *c'est un Esprit*. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire; ce sont des Esprits, c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette dans les rivières & dans les lacs, du tabac & des oiseaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux; pour le soleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Esprits malfaisans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des ames, ils répondent que ce sont les ombres ou les images animées des corps, & c'est par une suite de ce principe qu'ils croient tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont aussi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croient pas moins immortelles que les leurs propres: ils leur attri-

buent une sorte de raison, & non-seulement chaque espèce d'animaux, mais chaque animal a son Génie comme eux. Ils admettent enfin une espèce de Métempychose, des Champs-Elysés, des fables semblables à celles d'Homère & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (a).

Le P. Lafiteau, frappé de cette ressemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grèce & qui se répandirent dans l'Asie, le même qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (b).

§. 16. Il est donc prouvé que la croyance des Génies, moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, est un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il est le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette conclusion remarquable, « que, malgré le raffinement des Na-

(a) Hist. des Voyages, tome 57, p. 74 jusqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 145, 179 & 401.

(b) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 113.

» tions les plus policées, on a pensé à peu
 » près de même dans les lieux du monde
 » où la véritable Religion n'a pas été con-
 » nue (a) α.

Sur ce principe qui est puisé dans la nature, nous sommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples aient jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que les Grecs n'aient eu guères d'autres Dieux que des hommes déifiés, comme M. l'Abbé Banier l'a soutenu (b), qu'ils aient rendu si communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore poussé l'aveuglement jusqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enseigné quelque usage utile & qui leur ont prouvé que nous sommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus superstitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur substituer des hommes, & à recevoir des nouvelles Divinités de l'Égypte ou de la Phénicie?

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 2, c. 7.

(b) Ibid. l. 5, c. 2, pag. 412.

§. 18. Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans des climats barbares, les idées grossières qui ont été la source du Polythéisme & de l'idolâtrie. Elles subsistent encore parmi nous, & se reproduisent tous les jours sous mille formes différentes. Dans le sein même du Christianisme, au milieu des connoissances lumineuses que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure persuadé que le monde est plein de Génies qu'il nomme *Esprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cause. De-là tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaisons enflammées qui paroissent sur les marais, sont produits par un *Esprit follet*, qui se plaît à égarer & à faire périr les voyageurs; & cette croyance est très-ancienne, si nous en croyons Damascius (a). Le cochemar est encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialès*; jamais ils ne concevront que les somnambules puissent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés,

(a) Dans Photius, n. 242, pag. 1063.

panfer les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maison du haut en bas; conféquemment ils croyent que ce font les ames des morts qui reviennent de l'autre monde, ou des Efprits qui fe plaifent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple instruit par fa Religion que Dieu est l'auteur de tous les biens, que fa providence les distribue comme il lui plaît, ne laisse pas d'attribuer à des Génies malfaifans, les maux qui lui arrivent. Ce font des Sorciers ou des Démons qui produifent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoient des maladies cruelles & incurables: c'est par leur entremife que de prétendus Magiciens jettent des sortilèges sur le bétail, empoifonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Efprit foible tourmenté par des vapeurs, se croit possédé du Démon. L'on ne prétend point infinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les possessions, mais qu'il y a eu très-souvent de l'illusion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, sur-tout avant la venue de Jesus-Christ, est clairement prouvé par l'Évangile, & on ne peut le révoquer en doute fans impiété. Il y a même des faits modernes si bien constatés

que l'on ne peut les nier sans donner dans le pyrrhonisme historique. Dans une matière aussi obscure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle sont deux excès également blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en suppose cent qui sont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enseigne; donc toute maladie singulière & que l'art ne peut guérir, est une opération du Démon; on peut jeter des sortilèges sur les hommes & sur les animaux, cela est prouvé juridiquement & par des faits incontestables; donc toute maladie du bétail est l'effet d'un sortilège: voilà comme le peuple grossier raisonne, & toutes les instructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'assez simples pour se persuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Esprits occupés à garder les trésors qui y ont été enfouis, que souvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chasseurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, si l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'est pas surprenant que les Sçavans n'y aient pas fait attention; élevés dans le monde

poli, peuvent-ils penser à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans grossiers des campagnes?

Ces erreurs ont été dans tous les temps §. 29. l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des Intelligences, maîtresses de la nature, ont été la maladie de tous les siècles, sur-tout des siècles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Évangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte: *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (a). Si la foi d'un Dieu unique, Souverain maître de l'univers venoit

(a) Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus*, l'effroi des chevaux, fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune-Cavalier, & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plut aux Athéniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. *Aκρατος* signifioit proprement tête ou élévation; mais en le confondant avec *Ακρατος Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus. Voyez *Pausan.* l. 6 §. 40 & l. 1 §. 2.

à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans; à quoi tiendrait-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Êtres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se feroit autrefois pour les rendre propices? Voilà donc un monument toujours subsistant de l'origine du Polythéisme, & de la manière dont il s'est introduit chez les Nations les plus sages.

§. 20.

Mais il y a encore loin de cette première erreur jusqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne sont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs semblables. Lorsque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs sujets cette basse flatterie, elle n'a duré qu'aussi long-temps qu'ils ont été en état de se faire craindre. L'apothéose des Empereurs Romains étoit plutôt dans son origine un hommage servile rendu au successeur, qu'une marque sincère de respect pour la mémoire du mort. On peut se former une grande idée des Esprits que l'on suppose maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Grèce

DES DIEUX DU PAG. 119
 ce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu plusieurs siècles, pour leur donner le temps de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loisir d'enchérir les uns sur les autres. Ce n'est que par une longue suite d'erreurs que les idées religieuses d'une Nation se sont perverties, jusqu'à croire que certains hommes avoient été semblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'esprit de vertige, qui a saisi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Grèce, c'est un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé sur des preuves démonstratives.



CHAPITRE VIII.

Cinquième preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'est pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raison du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer

comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit sur ce sujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait sentir la liaison de cet usage bizarre avec le principe général du Polythéisme, l'énigme demeure toujours aussi obscure. Quelque monstrueuses qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur sont point venues par hasard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainsi dire, extravagué par principes, que la même cause qui a donné naissance aux fables grecques, a dû enfanter les folies Egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

- §. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'est pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient sacrés, observe (a) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme symbole de quelque Divinité. Osiris étoit représenté par un bœuf; Isis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane, par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne ensuite quatre raisons de cette coutume;

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 6, c. 4, page 502.

1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les astres, il n'est pas surprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux célestes; 2°. selon la fable, les Dieux poursuivis par Thyphon avoient été obligés de se cacher sous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempychose ou l'opinion établie en Egypte, que les ames des hommes passeroient après la mort dans le corps des animaux avoit aussi contribué à ce culte; 4°. l'utilité qu'on tiroit des animaux, inspiroit un fond de respect pour eux. Diodore de Sicile dit à peu-près la même chose sur le témoignage des Egyptiens mêmes (a).

Si l'on veut examiner de près toutes ces raisons, l'on verra qu'aucune n'est satisfaisante & ne résout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens se sont-ils avisés de prendre les animaux pour symboles de leurs Dieux, d'y loger les ames des morts, d'en faire les signes célestes? Ces questions demeurent toujours inadécises, & l'on fait ici plusieurs suppositions sans fondement.

1°. L'auteur de l'histoire du Ciel a

(a) Hist. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terrasson, tome 1, pag. 182.

montré que les 12 signes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des astres, mais qu'ils sont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a désigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux : le taureau est au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps-là : au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai, il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naissance succède aux précédens. L'écrevisse nous apprend au mois de Juin que vers le solstice le soleil semble reculer ou ralentir sa course, ainsi du reste (a). Il est très-vraisemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, sont à peu près la même allusion à l'état de la nature, quoiqu'il seroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées simples, les seules dont les anciens peuples étoient susceptibles dans l'état de grossièreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raison de leurs usages.

2°. Il est évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens; la suite des mois ne nous représente point l'état de la nature en Egypte, ou les sai-

(a) Hist. du Ciel, tome 1, pag. 17 & suiv.

sons & les travaux sont fort différens des autres pays du monde. Il est prouvé d'ailleurs que les noms des signes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractérisoient pas de même (a). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque; puisque nous en voyons déjà des marques au temps de Moÿse dans l'adoration du veau d'or.

3°. La fable du déguisement des Dieux est une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers siècles, postérieure de beaucoup aux institutions religieuses des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas sa naissance, c'est la fable au contraire qui est née de l'allusion à ce culte ancien.

4°. La Métempfycofe est un dogme aussi surprenant que l'usage que nous examinons; l'un ne peut pas servir à expliquer l'autre, puisqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'est pas une raison suffisante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils sont utiles.

(a) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6^e pag. 124 & suiv.

§. 4.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déjà dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration stupide de ses phénomènes & les équivoques du langage ont été la source du Polithéisme, de l'idolâtrie & des superstitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes causes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature étoit animée par des Esprits: nous avons vu, chap. 6, que cette persuasion subsiste encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'est une Intelligence, disoient les Grecs, qui conduit le soleil, qui dirige son cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par sa chaleur bienfaisante donne la vie à toute la nature; c'en est une autre qui préside à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois si utile & si redoutable, qui excite à son gré les vents & les tempêtes. C'est une Nymphe qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve: c'est à une Divinité que nous sommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matière seule est incapable de se mouvoir & de produire des opéra-

tions si admirables. Il est donc juste de rendre un culte à ces Génies bienfaisans, qui ne sont occupés qu'à pourvoir à nos besoins. Telle est l'origine du Polythéisme.

Or, parmi les phénomènes de la nature, §. 5^e
 en est-il un plus surprenant que l'industrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en aient été frappés jusqu'à l'admiration? Avec tous les raisonnemens de la philosophie, sommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere seule puisse être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il jamais? On connoit déjà la prévention de presque toutes les Nations sur cet article: personne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec lesquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui pensent que l'aumône faite à un chien, est une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres qui sont persuadés que les singes sont une espèce d'hommes, & qu'ils s'abstiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les fasse travailler; le préjugé des Sauvages qui croient que les brutes ont une ame tout comme les hommes, le sentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à

nourrir & à conduire des animaux, ils conversent avec eux comme s'ils parloient à leurs semblables. On a vu des payfans effrayés, faire le signe de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, persuadés que le Diable inspireroit cet animal. Enfin, l'on se souvient que le ridicule des opinions philosophiques sur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amusement fort ingénieux, dont les Esprits simples auroient pû aisément être la dupe (a).

f. 6. Ce que l'on n'a proposé que par plaisanterie & comme un pur jeu d'esprit, les Egyptiens le croyoient fort sérieusement. Ils n'avoient pas appris de Descartes, que les bêtes sont de simples machines; conséquemment ils les croyoient animées par un Génie (b). Voici à peu près comme ils raisonnoient. C'est sans doute une Intelligence bienfaisante, qui fait revenir exactement la hupe avec le soufflé des vents étésiens, pour manger les vers & les insectes qui endommageroient nos moissons: c'en est une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne, pour détruire les serpens & les reptiles dont nos campagnes seroient infestées: c'est un Génie obligeant

(a) Amusement philos. sur le langage des bêtes, par le P. Bougeant.

(b) Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 361.

qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les casser, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier ; c'est un esprit supérieur, qui donne au chien une sagacité singulière & un attachement inviolable pour son maître. On ne sauroit assez remercier ces Dieux si officieux de tous les services qu'ils nous rendent.

Avec ces raisonnemens, est-il plus ridicule de voir un Egyptien prosterné religieusement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel esprit grec immoler un taureau à la Nymphé d'un fleuve, ou le pieux Horace sacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandusie ? Je soutiens que celui-ci est moins raisonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manège d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'est si risible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane ; comme si cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chasseur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort lévrier pour le poursuivre. De quel front ose-t-il railler les Egyptiens sur leur respect pour les oiseaux, pendant qu'à Rome aussi-bien qu'en Grèce, on leur supposoit

L iv

l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

§. 8. Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, tout comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers:

*His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque pro-
fundum:*

*Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne
ferarum,*

Quemque sibi tenues nascentem arcessere vital.

GEORG. l. 4, v. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine

dans les animaux, que les Romains d'encenser leurs Empereurs?

Ce seroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le symbole de l'autre; mais comme cette discussion dépend des principes qui seront établis dans le chapitre 10, on se trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20. §. 2.

De ce que l'on vient de dire, on peut déjà tirer plusieurs conséquences. En supposant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Esprits moteurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnoissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies §. 10.

prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métempsychose est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Égypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit sans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*; ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conséquemment on devoit présumer qu'il y avoit souvent de la dissension entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. De-là s'ensuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occasionnés par cet acte d'hostilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce sujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, si analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & per-

pétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches, qui est le même que celui des Egyptiens, & la Métempfycofe, fans qu'il foit befoin que ceux-ci les aient portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que si les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif aussi-bien que celui des animaux, ils pensoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens; tout comme les Grecs ont honoré Cérés pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été absolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu suprême, dont les Egyptiens paroissent avoir conservé l'idée, les uns sous le nom de *Phtha*, les autres sous le nom de *Cnep*; puisque nous voyons Platon allier ensemble la connoissance d'un Dieu souverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du second ordre (a). C'étoit à la vérité une pitoyable philosophie, mais elle est bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèse contraire, si §. 12.
l'on suppose que les Dieux de l'Egypte

(a) Voyez ci-dessus, chap. 5, §. 3.

étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'est pas surprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempfycofe, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur systême avec le texte de l'Écriture. Nous avons remarqué (a) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, ensuite leurs symboles; enfin les hommes & leurs images, Par cet ordre successif nous voyons que ce sont les Êtres physiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs statues. Que l'on ait métamorphosé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'est pas surprenant; mais que l'on eût peint des hommes sous la figure de bêtes, au lieu de les représenter dans leur état naturel, ce seroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne feront d'accord avec eux-mêmes.

(b) Chap. 4. §. 2.

M. l'Abbé Banier observe après Hérodote (a), que les Egyptiens ne connoissoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont pensé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faisoient du temps de Diodore de Sicile (b). Ce n'est donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Grèce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous opposer, nous serons toujours en droit de nous en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont sans doute examiné la Religion de ce pays avec des yeux philosophes. Ils ont jugé qu'Isis, Osiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démones que des hommes; que leurs fables étoient à peu près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Grèce, & ils ont suivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (c). L'explication des fables par l'histoire est donc contraire à la plus saine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans le chapitre suivant.

(a) Explication hist. des fables, tome 3, pag. 1.

(b) Voyez son texte, chap. suiv. §. 12.

(c) Plutarque, sur Isis & Osiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE IX.

Sixième preuve ; l'aveu des Mythologues historiens ; la contradiction de leurs principes ; La foiblesse de leurs raisons.

§. 1. **P**OURRA-T-ON douter encore de la vérité du système que nous avons exposé sur l'origine du Polythéisme & sur le véritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il se trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont soutenu un sentiment différent ? M. l'Abbé Banier, malgré la persuasion où il étoit, que la plupart des fables sont fondées sur l'histoire, que le grand nombre des Dieux du Paganisme ont été des hommes, n'a pas laissé d'enseigner & de prouver que le Polythéisme a commencé par le culte des astres & des différentes parties de la nature. Il est difficile sans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions ; nous montrerons bientôt qu'elles sont incompatibles : mais son aveu est important, l'on ne peut se dispenser de le rapporter & d'en suivre les conséquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-solidement (a)

(a) Explication hist. des fables, l. 3, c. 3, tome 1, pag. 170.

par le témoignage des Auteurs sacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le soleil & les astres; que ce culte a été non-seulement le plus ancien, mais encore le plus universel; qu'il se trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabisme*, a infecté presque le monde entier. » Du culte des astres, dit-il (a), on » passa à celui des choses matérielles, sur- » tout du ciel, des élémens, des fleuves & » des montagnes; enfin au culte des hom- » mes, que l'on plaça au rang des Dieux «.

Il montre ensuite par un détail exact (b), que l'on assigna une Divinité particulière à chacune des parties de la nature, que l'on divinisa toutes les passions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les besoins de l'humanité, qu'outre ces personnages allégoriques dont le nombre est immense, on adora les hommes célèbres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progression; c'est précisément la même que l'on a indiquée ci-devant: & il demeure pour constant que *les hommes*

(a) Explication hist. des fables, ch. 4, pag. 181.

(b) *Ibid.*, pag. 183.

deifiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie. Ce sont les propres termes de M. l'Abbé Banier (a).

§. 3. Cela supposé, 1°. dès que l'on avoue qu'il y a eu un nombre immense de Divinités naturelles & allégoriques, qu'elles ont été les premières, que tous ces Dieux étoient connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on soutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes deifiés* (b). N'est-ce pas-là une contradiction palpable?

2°. Lorsqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poëtes des choses qui ne peuvent s'entendre que d'une manière allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air; Cérès, pour le blé ou pour le pain; Bacchus, pour le vin; Neptune, pour l'eau ou les poissons; que quand ils disent que l'océan est le pere des fleuves, que les Sirenes sont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la physique. » Je l'avoue, répond-t-il (c), » mais ce n'est pas-là l'ancien état des fables. Bacchus y est regardé comme un

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, pag. 412.

(b) *Ibid.*

(c) L. 1, c. 2, pag. 23.

» Prince conquérant; Jupiter, comme un
 » Roi de Crète; Cérès, comme une Reine
 » de Sicile. Ce n'est que dans la suite qu'on
 » a attaché à ces fables anciennes, l'idée des
 » élémens & de toute la nature; ce qui
 » prouve seulement qu'il s'y est mêlé beau-
 » coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas;
 » & c'est sans doute ce qui les rend si diffi-
 » ciles à expliquer, les Poètes passant tout
 » d'un coup de l'histoire à la physique α.

Cette réponse paroît une nouvelle con- §. 4.
 tradiction. Selon M. l'Abbé Banier & se-
 lon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez
 tous les peuples par le culte des astres &
 des différentes parties de la nature: donc
 le plus ancien état des fables a été une
 allégorie ou une allusion continuelle à la
 physique & aux phénomènes les plus com-
 muns. Le culte des hommes ou des héros
 n'est venu que long-temps après; par con-
 séquent le prétendu sens historique des an-
 ciennes fables est une imagination des sié-
 cles postérieurs. Ainsi l'ont pensé Cicéron
 & Plutarque, comme nous l'avons vu dans
 les chapitres précédens.

D'ailleurs nous devons en juger par les
 monumens. Le plus ancien état des fables
 dont nous ayons connoissance, se trouve
 dans les Poètes, dans Homère & dans Hé-
 siode; nous ne voyons rien avant eux. Or

Partie I.

M

les fables, telles qu'ils nous les donnent; soit évidemment allégoriques; on le verra dans le commentaire sur Hésiode. C'est plusieurs siècles après eux qu'Euhémère & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les fables, l'histoire ancienne de l'Égypte ou de la Grèce.

§. 5. Admettons néanmoins la supposition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ses principes. Puisqu'il est arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le sens des fables, voyons comment il s'est fait chez les différens peuples.

Selon notre sçavant Mythologue, l'Égypte a été le berceau de l'idolâtrie. Osiris est le même que Misraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie sur les bords du Nil (a). Il fut adoré peu de temps après sa mort, avec Isis son épouse & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs âmes s'étoient réunies aux astres; on les prit dès-lors pour le soleil & la lune (b).

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 6, c. 1-2
pag. 484

(b) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, pag. 182.

Il y auroit lieu de contester d'abord sur §. 2, la prétendue identité d'Osiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; sur la fantaisie de loger les ames des morts dans les astres, qui n'est certainement pas si ancienne; sur la destinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure aussi brillante qu'à son pere & à sa mere; mais passons là-dessus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après sa mort; par conséquent son culte est aussi ancien que la Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Supposition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des astres a été la premiere idolâtrie (a). Elle est démentie par les livres saints, qui au temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun vestige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte sous une forme hu-

(a) Explication hist. des fables, c. 2, pag. 173.

maine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, *l. 2, n. 92.* Enfin elle est contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le soleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, & qui prétendoient que Menès ou Mistrâim étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (*a*).

- §. 7. Dans la Grèce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singulière (*b*).

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Égypte ou de Phénicie, ils renoncèrent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion? ou tom-

(a) Diodore, tome 1, l. 1, pag. 23, 25 & 133.

(b) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, §. 3.

bent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

Dans le système que l'on propose, rien de si simple que l'altération qui s'est faite dans le culte primitif; elle est arrivée de même par-tout & par les mêmes causes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a passé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets physiques exprimés en ancien langage ou en style poétique, ont été entendus grossièrement dans la suite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît sur les hauteurs, on a dit que Bacchus naissoit de Sémélé; parce que le temps est souvent pluvieux d'un côté & ferein de l'autre, on a raconté que Jupiter se battoit avec Junon: si le soleil cause une chaleur excessive, c'est Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. on est aisément parvenu à croire que ces divers personnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit sur de simples équivoques les actions, les inclinations, les passions humaines.

Si au contraire l'on part du principe opposé, si l'on soutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'hist-

toire & la fable dans une égale confusion ; la Mythologie n'est plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

- §. 2. Examinons cependant les raisons ou plutôt les autorités par lesquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *sans réplique*, la thèse fondamentale de son système: *que les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Il en faut de bien positives pour appuyer une hypothèse qui se soutient si mal. On les tire des Auteurs grecs, des Latins & des Orientaux (a).

A la tête des premiers est Hérodote.
 » Les Perses, dit-il, n'ont ni statues, ni
 » temples, ni autels, & taxent de folie
 » ceux qui en ont: la raison en est, comme
 » je pense, parce qu'ils ne croient pas
 » comme les Grecs, que les Dieux soient
 » nés des hommes (b) α.

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de sa bibliothèque, suppose par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganisme, ont été des hommes illustres; il rapporte leur naissance, leur mort, &c.

Les Historiens, les Mythologues, les

(a) Diodore tome 1, l. 5, c. 2, pag. 411.

(b) Hérodote, l. 1, n. 36.

Poëtes, à commencer par Homere & Hé-
fode, nous peignent les Dieux comme
des hommes; & il faut se souvenir qu'ils
n'ont fait que suivre les idées établies de
leur temps & rapporter la tradition com-
mune.

Les Philosophes mêmes, sur-tout les
Stoïciens & les Platoniciens ont distingué
deux espèces de Dieux; les Dieux naturels
& les Dieux animés: ils ont cru que l'on
avoit mis au nombre des derniers tous
ceux qui avoient inventé quelque chose
d'utile. Ce fut donc le sentiment unanime
de toute la Grèce, que les Dieux avoient
été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, §. 103
il faut distinguer trois opinions différentes
sur la nature des Dieux. La première est
celle du peuple & du commun des Grecs,
qui pensoient, comme l'atteste Hérodote,
que tous les Dieux, ou presque tous, avoient
été des hommes. La seconde, celle des
Philosophes & des Sçavans, qui distinguent
entre les Dieux anciens & les Dieux nou-
veaux: ceux-là, qui sont les principaux
& en plus grand nombre, étoient, selon
eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hom-
mes ou des héros divinifiés. La troisième,
est celle de quelques Écrivains modernes,
qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun

homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troisième opinion; mais elles ne prouvent pas la première, ni la thèse générale avancée par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. On va le montrer en détail.

§. II. 1°. Hérodote n'a point suivi le préjugé populaire qui régnoit de son temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Thessalie & sur le Mont Olympe; ainsi le racontaient les Poètes; Hérodote pensoit au contraire que ces personnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (a); & il n'a insinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens eussent été des hommes.

En second lieu, Hérodote a distingué Hércule héros, d'avec Hércule Dieu ancien surnommé l'Olympien (b); il a donc admis deux sortes de Dieux aussi-bien que les Philosophes. S'il avoit été dans le sentiment qu'on lui attribue, est-il concevable que dans toute son histoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

(a) Hérodote, l. 2, n. 68.

(b) *Ibid.*

2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet historien. Il est certain d'abord que Diodore a distingué, comme les Philosophes, deux espèces de Divinités (a). » Les anciens, dit-il, ont laissé » à la postérité une distinction des Dieux » en deux classes; les uns, selon eux, sont » éternels & immortels, comme le soleil, » la lune & les autres astres: ils y joignent » les vents & tous les êtres qui tiennent de » leur nature. Ils croient que ceux-là ont » été de tout temps & qu'ils doivent toujours durer. Les Dieux de la seconde » classe sont nés sur la terre & ne sont parvenus aux titres & aux honneurs de la » Divinité, que par les biens qu'ils ont » faits aux hommes: tels sont Hercule, » Bacchus, Aristée & autres semblables α. Ce passage est formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le soleil & la lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis, & les autres élémens qu'ils ont divinifiés; & ils leur ont donné des noms propres dès la première institution de leur langue. Ils ont aussi ad-

(a) Fragment de Diodore dans Eusebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terrasson, tome 2, pag. 337.

mis des Dieux terrestres, nés mortels, & ce sont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (a). Il dit la même chose des Éthiopiens (b).

Enfin, Diodore a expliqué dans un sens allégorique plusieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénomènes de la nature; celle de Minerve (c), celle de Prométhée (d), celle de Priape (e), celle du soleil & de Rhodé (f), celle de Cérés & de Jafius, & il insinue que les initiés aux mystères les entendoient toutes de même (g), à moins qu'il n'ait voulu se contredire grossièrement, a-t-il pû soutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet historien a rapporté les traditions des différens peuples, sur la naissance & sur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence sur les autres. Il rapporte indifféremment ce que disoient les Égyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens,

(a) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, pag. 23, 25, 28.

(b) Page 348.

(c) *Ibid.* pag. 27.

(d) Page 38.

(e) Tome 2, pag. 13.

(f) Page 285.

(g) Page 275.

les Phrygiens ; mais il ne prend aucun parti sur ces narrations souvent contradictoires. C'est donc très-mal-à-propos qu'on l'accuse d'avoir pensé ou écrit, que tous ou presque tous les Dieux ont été des hommes.

Supposons néanmoins pour un moment, §. 161
qu'Hérodote & Diodore ayent été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raisons. Ce n'est point ici un fait dont ils puissent déposer comme témoins oculaires ; les Dieux & les fables étoient nés plus de 1500 ans avant le premier de ces historiens, & près de 2000 ans avant le second ; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que sur le récit des Poëtes & des Mythologues : leur témoignage se réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'est cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il seroit question de sçavoir s'ils en ont mieux pris le sens que les Philosophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci se sont inscrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient sans doute examiné la matiere. La narration de deux historiens, contredite de leur temps même par les Philosophes, ne seroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni

Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philosophes.

3°. Nous sommes dispensés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Bannier nous oppose; nous avons vu qu'ils contredisent hautement son système. Quant au récit des Poëtes, c'est le point même qui fait l'objet de la contestation, il s'agit d'en donner le véritable sens; & l'on se flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues historiens.

§. 14.

Passons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui est dit dans le troisième livre de Cicéron de la Nature des Dieux (a), » que le ciel est » presque tout peuplé du genre humain, » que ceux que l'on nomme les grands » Dieux avoient été des hommes «. C'est le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'existence des Dieux, la tradition populaire, Cicéron en le faisant parler n'approuve point son opinion, puisqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le sentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Bannier, nous attestent seulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux; mais ils ne disent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, si ce sont les Dieux du premier ou

(a) N. 39 & 57.

du fécond ordre. Servius, loin d'enseigner que la plûpart des Dieux ont été des hommes, observe au contraire que les anciens ont déifié les élémens, (*Æneid. l. I, v. 44.*) que selon leur croyance il n'est aucun lieu qui n'ait eu son Génie particulier, (*Nullus locus sine genio, l. 5, v. 95.*) Que Jupiter est l'air; Junon, les nues; Cybéle, la terre; Neptune, la mer; Vulcain, le feu; Pluton, l'enfer; Janus, le Dieu du jour & de l'année; il explique par la physique la plûpart de leurs fables. Ce sont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lû dans Virgile, qu'elles sont la source des fleuves, *Nymphæ; genus omnibus undè est, (l. 8, v. 71.)* Si les nymphes sont des fontaines, que signifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros? Servius n'est donc rien moins que favorable au systême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en plusieurs parties, pour les honorer séparément selon leurs divers besoins (a). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fussent autant de personnages réels ou d'hommes qui eussent autrefois vécu.

(a) Hist. nat. l. 2, c. 7.

§. 15.

On prétend que Varron a été plus hardi (a); qu'au rapport de S. Augustin, il affuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même. Selon S. Augustin (b), Varron s'est efforcé de prouver que la plupart des Dieux étoient le ciel & la terre déguisés sous des noms différens; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (c).

» Les principaux Dieux, dit-il, ont été le
 » ciel & la terre; ils sont nommés par les
 » Egyptiens, Serapis & Isis; par les Phéni-
 » ciens, Taautés & Astarté; par les Latins;
 » Saturne & Ops. Ce sont-là les deux
 » grands Dieux, comme on l'apprend dans
 » les mystères de Samothrace..... *Satur-*
 » *nus* vient de *Satu*, parce que le ciel est le
 » principe de toutes choses..... Le ciel
 » & la terre ont été ensuite appellés *Jupi-*
 » *ter* & *Junon*; le premier est pris pour
 » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour
 » la pluie, pour le jour: c'est ce que signi-

(a) Banier, tome 1, pag. 414.

(b) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.(c) *De Lingua Latinâ*, l. 4, n. 10.

DES DIEUX DU PAG. 151.

» fie son ancien nom *Diespiter*. Le Dieu
 » de la bonne foi, *Dius fidius*, est le même
 » que Castor; il est appelé *Sandus* ou *San-*
 » *cus*, dans la langue des Sabins, & Her-
 » cule en Grec: Junon, Ops, Tellus, Cé-
 » rès, Proserpine, sont différens noms de
 » la terre; Proserpine vient de *Serpo*. La
 » lune a été nommée *Juno Lucina*, parce
 » que la lune dirige la naissance des enfans
 » & le temps de la grossesse; voilà pour-
 » quoi les femmes en travail invoquent
 » son secours, & lui consacroient autrefois
 » leurs fourcils «.

Il n'est pas question d'examiner si Var-
 ron a bien rencontré dans l'étymologie
 des noms des Dieux & dans l'identité des
 personnages; mais il est clair que cet Au-
 teur n'a point été dans le sentiment que M.
 l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'est
 point l'autorité de Varron, qui a fait pen-
 ser à S. Augustin, que tous les Dieux
 avoient été des hommes. Non-seulement
 il a pris pour des êtres physiques les an-
 ciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne,
 Ops, Rhea, Tellus, la lune; mais encore
 les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cé-
 rès, Proserpine, même les héros ou demi-
 Dieux, tels que Castor & Hercule. Son
 opinion est un des plus forts préjugés que

l'on puisse opposer aux Mythologues historiens ; il est à présumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le consulter, & qu'il l'a cité sur la foi de quelque Ecrivain peu exact.

- §. 16. Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la thèse générale que nous examinons, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des Auteurs sacrés dans le chap. 4. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, semble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. » Les anciens, dit-il, avoient deux » sortes de Dieux ; les uns étoient immor- » tels, comme le soleil, la lune, les astres » & les élémens : les autres, mortels, c'est-à-dire, les grands hommes, qui par leurs » belles actions ou par l'utilité qu'ils » avoient procurée au genre humain, » avoient mérité d'être mis au rang des » Dieux, & avoient, comme ceux qui » de leur nature étoient immortels, des » temples, des colonnes, un culte religieux, &c. « Il est difficile de concevoir

Comment les Mythologues, prévenus pour le sens historique des fables, peuvent s'autoriser de pareils passages.

Il est vrai que, selon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans son ouvrage l'histoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que *Taüt* ou *Taaut*, avoit de même écrit l'histoire des anciens Dieux, que des Auteurs postérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces histoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enseigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne font rien contre nous. Dans le second, elles ne prouvent rien; puisque le traducteur ne les a pas suivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuse *Histoire sacrée* d'Euhémère, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cælus, Saturne, Jupiter & leur postérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette histoire porte tous les caractères d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & son auteur comme un athée. C'est le sentiment de Plutarque (a), &

(a) Sur Isis & Osiris, n. 11.

on l'a fait voir par des solides raisons dans une dissertation particuliere, inférée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (a). Tous les Sçavans semblent s'accorder aujourd'hui à la rejeter, & n'en font plus aucun cas. Il seroit donc inutile d'entrer sur cet objet dans une plus longue discussion.

§. 13. Il reste cependant encore une difficulté là-dessus. Les Peres de l'Eglise & les plus anciens Apologistes de la Religion chrétienne, semblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'histoire d'Euhémere; ils s'en servent pour démontrer aux Payens l'absurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de son culte que des hommes mortels; ils ont rejeté les explications allégoriques des fables données par les Philosophes comme un subterfuge inventé après coup: ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentilité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il suffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologistes que l'histoire d'Euhémere fût vraie ou fausse: il leur suffisoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple & à la maniere dont on entendoit vulgairement les fables. Ils

(a) Sur Isis & Osiris, tome 8, pag. 107.

attaquoient, non la Religion particuliere de quelques Philosophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vûe des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être envisagés autrement que comme des hommes & des hommes très-vicieux? Peu importoit que les Sçavans en eussent une autre idée, leur sentiment étoit pour eux seuls. Dès qu'il se trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par sa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres historiens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie sur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des siècles passés; il suffisoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philosophes venoient trop tard, puisque l'erreur étoit universellement établie; elles étoient aussi trop subtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raison de n'y point faire attention.

De toutes les preuves rassemblées par

M. l'Abbé Banier, il résulte seulement qu'il y a eu dans le Paganisme deux espèces de Divinités très-différentes, les êtres naturels & les héros déifiés; mais il ne s'enfuit nullement que ceux-ci aient été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'enfuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'est introduit que fort tard, puisqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déjà connus & adorés. On verra qu'Hésiode a fait la même différence que les Historiens & les Philosophes entre ces deux espèces de personnages, que l'on ne peut les confondre sans faire violence à son texte & sans embrouiller toute la Mythologie.

§ 19. - Aussi M. l'Abbé Banier semble avoir rétracté sa proposition trop générale. Il se borne à prouver dans la suite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *si vous en exceptez*, dit-il, *les astres & les autres parties de l'univers qui furent déifiés*. (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités payennes, On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il soutient constamment avoir été des hommes, la plûpart des au-

(a), Sur Isis & Osiris, tome 1, l. 5, c. 3, pag. 424.

tres sont évidemment des êtres naturels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude est innombrable (a), il se trouve forcé de convenir que ce sont des personnages allégoriques. La plupart de ceux que l'on a placés dans les enfers ne sont pas plus réels. Malheureusement cet aveu renverse tout son système : car enfin les Poètes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naissance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'est qu'allégorie, pourquoi n'en feroit-il pas de même des autres fables ? Le mélange bizarre d'histoire & de fictions que l'on y suppose, est un chaos & une imagination sans fondement. N'est-il pas plus simple de penser que toute la Mythologie est de même espèce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés, occupent presque toute la Théogonie d'Hésiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poète à la fin de son ouvrage, il en est encore plusieurs dont l'existence est fort douteuse & qui paroissent des personnages entièrement fabuleux.

L'on fera surpris, sans doute, que des §. 202

(a) Sur Isis & Osiris, tome 2, l. 2, c. 1, pag. 280.

Mythologues aussi sçavans que ceux que nous sommes obligés de réfuter, ayent fondé leur systéme sur des preuves si foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, sûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'est encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Sçavans ont traité ceux qui suivent l'opinion contraire: ils se plaignent de ce que le figurisme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le sens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce siècle de raison, le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles. Malgré l'amertume de cette censure, on se flatte de montrer que ce figurisme aujourd'hui si décrié, est cependant la méthode à laquelle le sens commun & les contradictions des Mythologues historiens nous forcent de revenir: que pour le réconcilier avec la logique & la raison, il n'est question que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'est pas impossible. Telles sont les conséquences de notre systéme dont nous allons développer la suite; ce sera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.





CHAPITRE X.

Première conséquence du système que l'on vient de prouver ; la plupart des fables sont des allégories ; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes ; quelles sont les allégories que l'on doit rejeter.

DES que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, sont les différentes parties de la nature personnifiées ou les Génies dont l'univers leur paroïssoit animée, on ne peut plus prendre à la lettre les histoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les suppose coupables. Les Philosophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un sens figuré les narrations des Poëtes. Cicéron nous le fait observer, lorsqu'il dit que les Dieux nés de la physique & transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Hésiode, Homère & les autres Poëtes, n'ont pas sçu mentir

§. I.

avec décence, qu'ils ont représenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-seulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon ; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithois : il assure que l'on ne doit point croire tout cela ; il défend de proposer à la jeunesse toutes ces narrations, soit qu'on les regarde comme des histoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne sont pas capables de faire cette distinction. *De Republ. l. 2 & 3.* Il est aisé de voir par-là de quel œil Platon les envisageoit lui-même.

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enseigne assez clairement que les fables des Dieux nous apprennent sous des expressions mystérieuses, ce que les anciens pensoient des choses naturelles ; *l. 10, pag. 456 (a).* Mais il est nécessaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés chez les Grecs, ont pensé sur ce sujet comme les Philosophes : que si l'on n'admet cette supposition, l'on ne

(a) De la Nat. des Dieux, l. 2, n. 70.

peut

peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux sur le théâtre d'Athènes, en présence du peuple le plus éclairé & en même temps le plus superstitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raisonner Iphigénie en Tauride, acte 2, sur la prétendue cruauté de Diane (a). » Cette
 » Déesse écarte de ses autels les profanes
 » dont les mains impures sont souillées
 » d'un meurtre..... & je croirai qu'elle
 » prend plaisir à voir couler le sang des
 » victimes humaines? Non, la Déesse n'a
 » point puisé dans le sein de Latone, une
 » si aveugle inhumanité. Il n'est pas même
 » croyable que le festin horrible de Tan-
 » tale ait pû plaire aux Dieux. Les sau-
 » vages habitans de ces climats, parce
 » qu'ils aiment le carnage, ont attribué à
 » la Divinité leur barbare inclination. J'en
 » justifie les Dieux & je ne puis penser
 » qu'aucun d'eux soit coupable d'un cri-
 » me α.

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainsi Apollon sur les amours, acte 1 (b). » A quel dessein séduire des
 » beautés mortelles & abandonner leurs
 » enfans au trépas? songez qu'étant Dieu,

(a) Théâtre des Grecs, tome 3, page 25.

(b) *Ibid.* tome 5, page 136.

» vous devez des exemples de vertu. S'il
 » est des méchans parmi nous, vous les
 » punissez: sied-t-il donc aux législateurs
 » de violer les Loix? si cela étoit, ce que
 » je n'ose croire, les mortels vous puni-
 » roient à leur tour, & vos temples seroient
 » bientôt déserts. Car enfin si vous suc-
 » combez à d'indignes passions, il ne faut
 » plus accuser les hommes, c'est à vous
 » qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont plus
 » que les imitateurs de vos vices, vous êtes
 » leurs maîtres «.

Dans les Troyennes, acte 4, lorsque
 Héléne rejette sur Vénus sa fuite avec Pa-
 ris, Hécube lui répond: (a) » cessez de
 » rendre les Divinités complices de vos
 » crimes, ou plutôt de les avilir pour vous
 » justifier. Vous ne trouverez nulle créan-
 » ce dans les esprits sensés. Quelle folie de
 » croire que Vénus ait quitté le ciel pour
 » accompagner Paris & pour favoriser
 » un ravisseur? hé, ne pouvoit-elle pas,
 » sans sortir du séjour céleste, enlever Hé-
 » lene avec toute sa Cour & son Palais?
 » c'est le fol amour de Paris, c'est votre
 » propre foiblesse qui vous a tenu lieu
 » de Vénus, tout devient divinité pour les
 » coupables mortels «.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorsque

(a) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 525.

Thésée veut consoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (a) : » Les
 » exemples des Dieux sont étrangers à
 » mon infortune. Non, je ne les crois
 » point capables des forfaits qu'on leur
 » impute. Jamais je ne compris qu'un
 » Dieu pût être le souverain d'une autre
 » Divinité. Un Dieu véritablement Dieu
 » n'a besoin de personne. Laissons-là les
 » fables ridicules que nous débitent les
 » Poètes «.

Des Ecrivains qui avoient de si saines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un sens allégorique ?

Personne n'ignore les railleries sanglantes qu'Aristophane a fait des Dieux dans son *Plutus* & ailleurs ? Il n'est pas étonnant que cette hardiesse ait embarrassé les sçavans. Comment concilier ces jeux profanes avec le respect des Payens pour leurs Dieux, cette censure amère des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux

(a) Théâtre des Grecs, tome 5, pag. 202.

Poëtes avec la sévérité qu'ils exerçoient envers les Philosophes ?

- §. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (a), qu'il y avoit chez les Grecs deux sortes de Religion, une Religion poëtique & une Religion réelle, la premiere pour le théâtre, la seconde pour la pratique, une mythologie pour la poësie, & une théologie pour l'usage, des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles. C'est reculer la difficulté, & non pas la résoudre. Comment ces deux espèces de Religion ont-elles pû s'établir & subsister ensemble ?

Dans le systême des Mythologues historiens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils sont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, comment a-t-on pu se résoudre à les adorer ? n'y avoit-il point d'hommes vertueux sur la terre, plus dignes que ces fameux scélérats de l'encens des mortels ? ou le respect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs ? s'ils ne le sont pas, comment cette mythologie poëtique & ridicule a-t-elle pû s'introduire contre la vérité de l'histoi-

(a) Théâtre des Grecs, tome 6, pag. 303.

re, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne respecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

Dans la supposition d'une mythologie allégorique, tout se conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies ; souverains de la nature, leurs opérations exprimées en style poétique ou en vieux langage, paroissent être des actions humaines ; il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait attribué sur de pures équivoques les vices & les passions des hommes. Il est possible que sur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps ; mais il ne l'est pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on sçavoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire sur toute la nature. §. 52

2°. Dès que l'on a supposé que ces Génies, quoique vicieux & méchans, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du sort des hommes ; leurs mauvaises inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte ; au contraire, ils n'en paroissent que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchans que de reconnoissance pour les bons : nous avons

vû que plusieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Esprits malfaisans dont ils croyent être infestés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, sans préjudice des honneurs intéressés que l'on étoit accoutumé de leur prodiguer. Les Poètes ont pu se donner carrière, accuser ou louer, condamner ou justifier les Dieux sur le théâtre, sans que l'encens cessât de fumer dans les temples, sans que la Religion publique & pratique en fut affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faisoit imaginer les fables, un reste de bon sens & de respect pour la Divinité les faisoit mépriser ensuite & tourner en ridicule, sans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philosophe étoit soupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui sapoit la Religion dans ses fondemens. Ainsi, tandis que les Athéniens rioient des plaisanteries outrées d'Aristophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (a), ils chassoient Stilpon pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit

(a) A dieu ne plaise que l'on prétende justifier les Athéniens de la mort de Socrate ou insinuer qu'ils agissoient conséquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuse qui saisit le plus léger prétexte pour satisfaire sa haine.

pas une Divinité, ils exiloient Aristote pour avoir enseigné que le soleil étoit toute autre chose qu'Apollon monté sur un quadrigé. C'est donc avec raison que le P. Brumoy a conchy de cette contradiction apparente, qu'il falloit nécessairement supposer que les Grecs entendoient la plupart des fables dans un sens allégorique; & nous verrons que celles d'Hésiode ne sçauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit se révolter au seul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les systêmes on est contraint d'y avoir recours. Les Sçavans les plus prévenus en faveur du sens historique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonstances est allégorique, & ils se servent de cette clef pour les expliquer. Il n'est donc question que du plus au moins, & de sçavoir si le fond de la mythologie n'est pas de même genre que les circonstances. Il est à présûmer que tout est de même goût, & l'on espère d'en convaincre le lecteur par les remarques sur les Poèmes d'Hésiode.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philosophes grecs se sont servis autrefois pour cacher le ridicule des fables; à copier Héraclide de Pont, Zénon, Cléanthès, Chryssippe, Plu-

tarque, Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres ? Ce seroit un travail bien mal employé. Les Sçavans ont rejeté avec raison toutes ces explications subtiles, & déjà l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (a). C'étoit des allusions trop ingénieuses & trop étudiées, au-dessus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'est-ce pas une imagination ridicule de prétendre que sous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds secrets de la physique, de l'histoire naturelle ou des arts ? comme si ces Poëtes avoient été de grands Philosophes, d'habiles Naturalistes, ou des Artistes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme historiens des fables, c'étoit supposer déjà connus des secrets qui n'ont été découverts que plusieurs siècles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le système des allégories, quoique le mieux établi dans le fond ; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'est plus donné la peine de l'examiner.

§. 5. Loin de tomber ici dans cette erreur ; l'on part du principe opposé. Au lieu d'at-

(a) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

tribuer les fables à la science sublime des Poëtes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples: on ne les regarde point comme des myſteres ingénieufement déguifés, mais comme des vérités ſimples & triviales entendues groſſièrement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuſe d'avoir prêté trop d'eſprit aux Grecs des premiers temps; on me blâmeroit plutôt de les avoir ſuppoſés trop ſtupides. Heureuſement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes eſt une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à déguifer les torts des anciens allégoriſtes, nous n'héſiterons pas d'en faire l'énumération, & d'encherir encore, ſ'il ſe peut, ſur les reproches des Mythologues hiftoriens.

1°. L'on n'a pas diſtingué aſſez ſoigneuſement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux phyſiques ou identifiés, avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Néméſis, la Peur, la Concorde, &c. les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus groſſiers; ce ſont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs. Les ſeconds furent créés par

Partie I.

P,

les Poètes & font moins anciens. 2°. Faut de cette distinction, les Mythologues ne se font pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens personnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumière du ciel ou le soleil, tantôt pour la planète de ce nom; Neptune est quelquefois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils se font encore moins accordés sur les allégories ou sur le sens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la source qui y a donné lieu. Ils ne se font pas mis à la place des peuples grossiers chez lesquels elles ont pris naissance; n'étant dirigés par aucune règle, chacun y a trouvé ce qui lui a plu. Rien n'étoit donc plus aisé que de rendre leur système ridicule : c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. Mais si l'on examine sans prévention la Mythologie historique, y trouvera-t-on moins d'inconséquences & d'idées arbitraires? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les personnages selon le besoin & à discrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre : on distingue celui de Crète, celui d'Argos, celui de

Phénicie, celui d'Égypte, celui des pays atlantiques; il en est de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des siècles barbares, où les peuples n'avoient ni la pensée, ni la hardiesse, ni les moyens de sortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, Pluton en Espagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près aussi puissans que les chefs des Hurons ou des Esquimaux. Quand ceux-ci auront fondé un puissant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajouter foi à celui de Saturne ou de Jupiter. 3°. Entre différentes traditions historiques également autorisées, ou plutôt également fabuleuses; on choisit celle qui s'accorde le mieux au système que l'on a cru devoir suivre, sans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on est tôt ou tard forcé d'y revenir; on s'en sert pour expliquer les circonstances des fables auxquelles on ne peut pas donner un sens historique, & l'on fait ainsi des deux systèmes un mélange arbitraire. 5°. En rejetant le figurisme comme un système commode où l'on trouve tout ce qu'on veut, l'on a recours

à un expédient qui ne l'est pas moins, aux langues orientales dont on se sert sans règle & sans mesure, & l'on y trouve aussi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries, l'on triomphe sur les inconséquences du système allégorique. S'il faut absolument dévorer des absurdités, comptons de quel côté il y en a le plus. Fussent-elles égales de part & d'autre, il faudroit en revenir aux preuves directes pour se déterminer, & sur cet article les allégoristes ne redouteront jamais le parallèle.

§. 11. Faisons mieux, retranchons du figurisme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule; que pourra-t-on encore lui opposer? Après en avoir prouvé la nécessité, on le réduit ici à des bornes fort étroites; à la physique; telle qu'un peuple grossier, ignorant, barbare, est capable de la concevoir & de l'exprimer, & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux sont l'histoire naturelle de l'univers, les fables des héros sont l'histoire naturelle de la Grèce, on le verra plus en détail dans le chapitre suivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de physique dont il n'est pas capable, ni de changer la description que nous font de la Grèce les Géographes & les Historiens. Si donc on montre que toutes les fables se bornent à ces deux

objets, nous accusera-t-on encore de donner des explications arbitraires ?

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Clerc, pour prouver le sens historique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains grecs des derniers siècles. » Les Philosophes, dit-il, » ne pouvant digérer ce que les anciens » avoient écrit d'indécet & d'absurde sur » le chapitre des Dieux, ont eu recours à » des allégories, ont employé un style » plus convenable à la Majesté Divine, & » ont ainsi donné lieu aux Ecrivains postérieurs de corrompre l'ancienne histoire. » Mais si on veut y réfléchir attentivement, continue-t-il, on verra que ç'a été » la croyance commune & très-ancienne » de la Grèce, d'attribuer aux Dieux les » passions, les vices, les miseres de l'humanité. Si les anciens avoient pensé autrement, quelle raison auroit-on pu avoir » d'imaginer tout cela, & auroit-on osé le » dire à ceux qui auroient eu des opinions » plus saines sur la Divinité? Au contraire » les Philosophes ont été engagés par un » motif de Religion & de bon sens à corriger ces vieilles erreurs, & tout le monde » a dû applaudir à cette réforme. Or les » anciens n'ont attribué les vices de l'hu-

9. 124

» manité aux Dieux, que parce que ceux-
» ci ont été des hommes (a) «.

5. 13. On ne peut disconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Grèce, mais on soutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raisonnable : que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomènes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poëtes ; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révéler comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidèle, frere incestueux, maître injuste, fantasque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu sous la domination d'un tel monstre, il a dû être détesté

(a) Notes de le Clerc sur la Théogonie, p. 922.

de ses fujets , & l'on a dû regarder sa mort comme la plus heureufe délivrance. Des fujets opprimés penferent-ils jamais à confacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes , ou les Grecs avoient déjà l'idée d'une Divinité , ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient , comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée , non-feulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits , mais à des Rois méchans & vicieux ? S'ils ne l'avoient pas , outre la fauffeté de cette fupposition , qui eft-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre , dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus fauvages ?

Voilà la difficulté à laquelle le fyftême des Mythologues hiftoriens ne fatisfait point , mais qui n'a pas lieu dans l'hypothéfe contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénomènes de la nature , leur ignorance & les équivoques du langage ont aifément donné lieu aux fables les plus abfurdes & aux fuperftitions les plus groffieres. Cette révolution n'eft pas arrivée tout-à-coup , mais infenfiblement , & par des caufes dont nous voyons encore tous les jours les effets. Le mal s'eft répandu de même chez toutes les nations ,

P iv

& a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

- §. 15. Que les Philosophes n'ayent pu y remédier, cela n'est pas surprenant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la source. Plus ils ont mis d'esprit & de subtilité dans leurs explications des fables; moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejetant l'opinion vulgaire, ils ne sçavoient quelle croyance y substituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même système. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obscure la question de l'existence & de la nature des Dieux. Après avoir pesé les raisons de toutes les sectes, il panche pour le sentiment des Stoïciens qui défioient toute la nature, mais sans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puissant que les Philosophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité, les nations les plus barbares.



 CHAPITRE XI.

Seconde conséquence ; les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.

IL est donc inutile désormais de chercher dans l'Histoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Grèce, l'origine des fables que l'on en a publiées & des monstres dont les Poètes nous font la peinture ; tout cela n'est fondé que sur une physique grossière & sur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répète, sont la cosmogonie ou l'histoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les siècles d'ignorance ; c'est le récit des phénomènes les plus communs, selon le style d'un peuple encore barbare, qui commence seulement à réfléchir sur les objets dont il est environné, & que les Poètes ont sçu ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros sont l'histoire naturelle particulière de la Grèce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-sens.

Les fleuves, les montagnes, les rochers; les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, sont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monstres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers Colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, sont pompeusement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans; enfin, les changemens arrivés dans le culte public sont dépeints sous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel est en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

§. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à plusieurs autres causes; mais si l'on y veut faire attention, la plupart ne sont que des causes éloignées, comme la vanité des peuples, la fausse éloquence des Poètes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut contester l'influence, & qui ne sçauroient avoir lieu que dans son système. Presque toutes les autres peuvent se réduire aux deux sources que l'on vient d'indiquer; avec cette clef on peut expliquer aisément toutes les fables. Avant que de le montrer en détail par les remarques sur Hésiode, il est nécessaire de poser les principes généraux sur lesquels ces

remarques font appuyées, & de montrer que plusieurs Scavans modernes ont pensé comme nous sur ce sujet.

On ne doit point envisager les fables §. 3.
comme des visions d'un esprit en délire, ou simplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égarer. C'est le peuple qui en est le premier auteur; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables est l'histoire défigurée par des circonstances ridicules, le peuple n'est pas capable de l'avoir fait à dessein; cela est donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les sources que l'on peut assigner des erreurs populaires, l'ignorance des causes naturelles & les équivoques du langage, ne sont-elles pas les plus communes & les plus fécondes? Quand donc le fond des fables seroit historique, il faudroit encore revenir à notre système pour en expliquer les circonstances.

La vanité, il est vrai, est entrée pour §. 4.
beaucoup dans la composition des fables Grecques, sur-tout des fables Héroïques. Les Grecs vouloient tous descendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour se perdre dans l'obscurité des temps anciens, il fallut multiplier les personna-

ges & étendre les généalogies. On sup-
 posa que les rivières, les montagnes, les
 rochers, les campagnes avoient pris leurs
 noms des Héros qui les avoient habités : la
 même prévention a régné long-temps par-
 mi nous. Ainsi la topographie de la Grèce,
 l'étymologie des noms de lieu furent les
 titres de la généalogie des Héros, & les
 monumens de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui dé-
 signoient les Êtres naturels, de l'autre les
 noms des lieux donnés à des Héros, four-
 nirent aux Poètes un fond inépuisable de
 fictions; en y ajoutant les Êtres moraux
 personnifiés, en se jouant continuellement
 sur les équivoques de ces termes anciens,
 ils bâtirent leur Mythologie, édifice mon-
 trueux dans son assemblage, & qui s'est
 accru dans la suite du temps, mais dont
 toutes les parties sont formées sur le même
 plan. Il est donc absolument nécessaire de
 remonter à la signification primitive de
 ces termes pour en démêler les équivo-
 ques, & retrouver les matériaux dont les
 Poètes ont abusé : plusieurs Sçavans que je
 prens volontiers pour maîtres l'ont senti
 avant moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation mé-
 chanique des langues, est persuadé que » les
 » anciens noms des Dieux mal entendus »

pris dans un sens équivoque, altérés dans
 » la prononciation, ou rapportés par les
 » Grecs (peuple menteur & ignorant en
 » histoire étrangere) à certains mots de
 » leur langue assez semblable pour le son,
 » leur ont donné lieu de débiter sur les
 » histoires anciennes, mille circonstances
 » fausses & ridicules, mille contes puéri-
 » les, métamorphoses & fables de toute
 » espèce; ce qui a donné naissance à la
 » *Mythologie*, c'est-à-dire, à la chose du
 » monde la plus absurde & la plus dénuée
 » de liaison, si on n'y porte le flambeau
 » de l'étymologie (a) ^κ. Mais il paroît
 qu'en suivant ce principe on peut aller
 plus loin.

Quand on dit que l'obscurité & les équi- §. 7.
 voques de l'ancien langage sont la source
 la plus féconde des fables, & des absur-
 dités de la *Mythologie*, l'on n'entend pas
 seulement parler des langues orientales;
 mais du Grec même: on soutient que les
 Grecs des siècles postérieurs ne compre-
 noient plus le vieux langage de leurs ayeux,
 lors même qu'ils l'entendoient, ils se sont
 attachés de propos délibéré au sens des
 noms qui pouvoit prêter davantage à l'i-
 magination & aux fables. La première de
 ces deux assertions est fondée sur le té-

(a) Tome 1, n. 252, pag. 89.

moignage de Platon. Dans le Cratyle, Socrate dit que les noms $\Delta α λ μ ο ν$ & $Η ῥ ο υ ς$ viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôté ou ajouté des lettres à plusieurs, & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut absolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Hésychius (a). C'est la méthode que nous avons constamment suivie. Comme ce point est de conséquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

§. 8.

1°. Lorsque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la construction régulière qu'elle reçut dans la suite; le vieux Grec étoit un langage barbare. L'on n'observoit point alors la méthode qui a été suivie depuis pour les déclinaisons des noms, pour les conjugaisons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'est un ouvrage des siècles postérieurs qui changea l'ancienne prononciation à plusieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la signification primitive des termes. M. de la Barre observe très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au temps de Platon étoit fort-dif-

(a) Mém. de l'Acad. tome 27, pag. 16.

férent de ce qu'il avoit été dans les commencemens; voilà pourquoi ce Philosophe a ordinairement mal réussi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obscurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne subsistoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφιτρίτη, la mer, est dérivé de Ἀμφίρρεω, *circumfluo*; mais quand on fait attention à Ἀμφίρρῦτες, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφίρρῦτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *strideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo*; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de plusieurs lacs ou rivières, peut venir de même de ρέω, *fluo*, puisque Héſychius explique τριτώ par Ρέυμα, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raison qui a contribué à l'obscurité de l'ancien Grec, c'est la liberté que se sont donnée les Poètes de changer les voyelles ou d'ajouter des syllables superflues pour remplir la mesure du vers; à tout moment ils mettent une longue pour une brève, c'est-à-dire, deux voyelles au lieu d'une: cette altération empêche de connoître la vraie signification des termes & les racines dont ils descendent.

Μεδία, par exemple, paroît d'abord dérivée de *Μέδω*, *impero* ; mais en écrivant *Μηδέα*, l'on comprend qu'il vient de *Μαδάω*, *madeo*. *Διώνη* paroît mis pour *Δείωνη* qui vient de *Δέω*. Homere a écrit *Δείος* pour *Δέος* la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

§. 10. 3°. Une troisième raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine ; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues : profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, rivière, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 11. 4°. Nous ne connoissons pas tous les dialectes du Grec ; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On sçait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens ; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule

seule Ionie (a). L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être surpris si chez les Grecs mêmes, un mot usité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre ? Il en étoit à peu près des dialectes du Grec, comme des divers patois usités dans les provinces de France (b); c'étoit, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus par-tout. De-là, les Scavans sont souvent obligés de faire des dissertations assez longues pour montrer le vrai sens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inscriptions nous en fournissent plusieurs exemples. De-là encore la variété prodigieuse dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & surnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un seul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être surpris si l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le sens, a donné occasion à plusieurs. 1°. Les noms syno-

(a) Livre 1, n. 38.

(b) Je sçais que l'on s'est élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaison; mais après y avoir sérieusement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a pu tort.

nimes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les personnages. 2°. Par la même raison, l'on a souvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis long-temps sous un autre nom. 3°. De-là est venue la contradiction de plusieurs généalogies & des différentes histoires que l'on publioit sur les Dieux. Nous aurons souvent occasion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires, nous n'avons qu'une connoissance très-bornée du grec; les meilleurs sont ceux qui nous apprennent la signification des termes selon le bel usage, & chez les Ecrivains polis: malheureusement ce n'est point celle qui peut servir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le style populaire & les termes surannés; c'est l'obscurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

§. 13. De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre siècles. Les noms propres de lieux, les sobriquets que l'on donnoit alors, & qui sont devenus des noms de famille, nous sont presque aussi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées sur le compte de certaines familles, sans autre fondement que l'allusion de leur

nom ? La même chose est arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'est pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiserons l'intelligence des termes rapportés par nos premiers Historiens ou par nos vieux Romanciers ; il faut des Glossaires comme celui de Ducange , encore celui-ci n'est-il pas assez complet : & il n'y a point eu de Ducange chez les Grecs.

Cela supposé, examinons quel a dû être §. 14
& quel a été en effet le langage de la Mythologie. Dans le style d'Hésiode , les enfans du ciel sont divers noms ou épithètes du ciel , les enfans de la mer sont les différens termes qui signifient les eaux ou quelques-uns des phénomènes de cet élément ; la postérité du ciel & de la terre sont les êtres auxquels on ne pouvoit pas assigner d'autres ancêtres , & que l'on supposoit aussi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer sont l'un du masculin , l'autre du féminin , le Poëte ne manque pas d'en faire deux personnages , l'un mâle , l'autre femelle (a) , de conclure entr'eux un mariage dans les formes , de

(a) Chez les peuples qui ne connoissent point la Grammaire , on ne peut désigner les genres que par les noms de mâle est de femelle : dans leur style , un ruisseau est un mâle , une fontaine est une femelle.

leur donner une famille & des descendans; De même , parce que le nom d'un animal imaginaire est du féminin , c'est un monstre qui a un visage de femme ; si c'est un mot de trois syllabes , le monstre prétendu a trois têtes ou trois corps , &c. En un mot , un très-grand nombre de fables ont été composées selon la méthode que suivent encore aujourd'hui les faiseurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux sont donc mâles ou femelles selon le genre de leurs noms , & comme il plaît à la grammaire : Océan , Nérée , Pontus , trois termes qui désignent la mer , sont masculins , par conséquent trois Dieux : Tethys , Doris , Amphitrite , qui expriment la même chose , sont féminins ; ce sont donc trois Déeses , qui , par droit de parenté , ont dû épouser les personnages précédens , & qui leur ont donné une nombreuse postérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer , on l'a appelé le *vieux Nérée* , & on lui assigne pour descendans une foule de noms plus modernes ou d'épithètes , dont on a composé la famille des nymphes marines. Mais comme les règles du langage ne sont rien moins qu'immuables , on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites , dont le sexe n'est pas certain ; ainsi l'on trouve un Dieu

Lunus au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution salutaire de rendre les invocations conditionnelles : *Sive tu Deus, sive Dea es.*

Il n'est peut-être aucun terme dans la Mythologie plus équivoque que celui de fils ou enfant; on le trouve employé par Hésiode dans huit ou dix significations différentes, & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne signifie souvent qu'une existence postérieure; ainsi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en est censé le pere : la nuit ayant été avant le jour, celui-ci est enfant de la nuit. 2°. Ils désignent quelquefois ce qui existe en même-temps, ce qui accompagne; les vents, par exemple, se levent ordinairement avec l'aurore, conséquemment celle-ci est appelée la mere des vents : parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le sommeil & les songes sont nés de la nuit. 3°. Il marque la cause & l'effet : Phaëton, la lumiere, ou ce qui brille, & Persés, la chaleur, ont le soleil pour pere; la paix est fille de Thémis ou de la Justice; Plutus, Dieu des richesses, est fils de Cerès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine est souvent appelée fille d'un fleuve, parce qu'elle est moins considérable; en bonne

physique elle en est plutôt la mere. De même, les rivières sont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci est le réservoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on est né, où l'on habite, d'où l'on est parti; les premiers habitans d'un pays sont toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes sont nés de la Mer, les colons voisins d'un fleuve lui doivent leur naissance; une ville bâtie au pied d'une montagne en est la fille, un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, est fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il désigne la ressemblance; ainsi les belles personnes sont filles de Vénus, & les Rois descendent de Jupiter. 7°. Enfant est quelquefois le même que disciple, sectateur, imitateur; les guerriers sont enfans de Mars, les Musiciens d'Apollon, les Médecins d'Esculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naissance d'une Divinité désigne souvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce sens, tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, sont appelés ses enfans. 9°. Selon les Mythologues historiens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtresse de quelque Dieu, ont passé pour fils du Dieu même; mais il seroit difficile d'ap-

porter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une succession de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; de-là, le Dieu suprême ayant été d'abord nommé Cœlus, ensuite Saturne, enfin Jupiter, Cœlus est pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Nous verrons dans le chapitre suivant; que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, sont fondés sur de semblables équivoques.

L'on aura sans doute beaucoup de répugnance à se persuader que les Grecs aient établi leur Mythologie, c'est-à-dire, le fond de leur Religion publique sur des descriptions grotesques de la nature ou du sol de leur patrie, sur des allusions puérides, sur des équivoques souvent ridicules, que leurs Poètes se soient occupés sérieusement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont sçu les revêtir, elles aient pu passer à la postérité. Mais il faut se placer pour un moment dans les siècles où cette espèce de phénomène est arrivé, & juger du goût qui pouvoit y régner par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, §. 16.

les jeux de mots, qui n'amusent plus aujourd'hui que les beaux esprits de village ; faisoient les délices de nos peres. On a débité fort sérieusement dans les siècles passés des fables uniquement fondées sur les équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques : telle est l'histoire de Mellusine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les allusions, a subsisté bien plus long-temps chez les Grecs que chez nous ; il régnoit encore dans le plus beau siècle d'Athènes : les Poëtes tragiques, Eschyle, Sophocles, Euripide en font pleins, & c'est le sujet le plus ordinaire des plaisanteries d'Aristophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-grossier, ne sçauroient être des prodiges de finesse : plus on y veut trouver d'esprit, plus on s'éloigne du véritable sens.

» Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déjà
 » cité plus d'une fois, que les anciens peuples
 » d'Orient aimoient les jeux de mots ;
 » on reconnoît ce même goût chez nos
 » Sauvages modernes : & dans le cours
 » de mes observations, je l'ai souvent re-
 » marqué chez les enfans qui se plaisent
 » à corrompre les mots qu'ils sçavent fort
 » bien, à dépraver les terminaisons, à
 » rapporter les mots à d'autres à peu près
 » semblables

semblables à l'oreille, & rien de bon
 au cœur de leur procédé (a) α.

On voit, par l'usage que les Poëtes ont §. 17,
 fait du préjugé qui régnoit pour lors,
 combien il prête à l'imagination. Entre
 leurs mains, toute la nature est animée,
 tout vit, tout respire, l'homme est envi-
 ronné de Divinités ou de Génies occupés
 de ses besoins : la multitude des person-
 nages fournit des tableaux variés à l'in-
 fini, & des scènes toujours nouvelles.
 Quoique la Religion ait changé nos idées,
 la poésie retombe toujours dans les an-
 ciennes par une pente presque invincible,
 à peine peut-elle se soutenir sans le secours
 des anciens Dieux. On avoit sçu intéresser
 la vanité des Grecs, en leur supposant des
 ancêtres fabuleux, en faisant de leur pays
 le théâtre des plus merveilleuses aventu-
 res; on auroit pu séduire à moins.

N'oublions pas que nos premiers Ecri- §. 18,
 vains ont été les Romanciers, comme les
 Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle ré-
 putation ne se seroit pas faite celui qui au-
 roit sçu mettre dans ses fictions, avec
 l'harmonie du style, les agrémens, l'in-
 térêt, le feu, la variété de peintures dont
 Homere a embelli ses poëmes? On en

(a) Traité de la formation mécanique des langues
 tome 1, n. 64, p. 210.

auroit fait un livre classique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyssée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit si célèbres; outre qu'elles étoient établies par les plus beaux vers du monde une opinion déjà ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siècle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poésies grecques ont été les premières; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus: au lieu que la réputation qu'ont acquise à juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celle de nos meilleurs Ecrivains.

§. 19. De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage aient été la source de nos fables; est-il probable qu'elles aient eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux espèces de fables. Les premières sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Islandois, ils sont nés de l'ignorance & de

la peur. Ce sont les rêveries des peuples barbares qui se répandirent dans toute l'Europe à la chute de l'Empire Romain. Ces hommes grossiers & féroces, Payens la plupart, croyoient l'univers peuplé de génies aériens, d'esprits follets, de lutins malfaisans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de sinistre dans le monde. Ces contes ressembloient pour le fond aux fables Grecques sur les Dieux; mais il n'y régne pas la même vivacité d'imagination, ils sont aussi froids que le climat où ils ont pris naissance. On y trouve seulement une peinture gigantesque de quelques phénomènes de la nature, & le tableau grossier des mœurs du temps. Dans les romans des siècles suivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle considérable, comme les devins dans Homère & dans les Tragiques.

L'autre espèce de fables sont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques; ils sont postérieurs aux contes des fées; on a commencé à les faire, lorsqu'une valeur aventurière & la galanterie eurent tourné la tête à nos pères. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros grecs, les uns ont véritablement existé, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attri-

R ij

bue ; les autres sont absolument fabuleux : mais on voit toujours dans leur histoire , les mœurs , les usages , les préjugés , les erreurs qui régnoient dans les siècles où elle a été composée.

Les unes ni les autres ne font point ordinairement une allusion marquée aux termes de notre langue , parce que les noms des personnages & les mœurs qui y sont décrites sont venus en grande partie des Nations étrangères ; parce que dans les siècles qui les ont vû naître , la barbarie n'avoit pas encore étouffé entièrement les anciennes connoissances ; enfin , parce qu'un reste de Christianisme qui subsistoit , malgré l'ignorance des peuples , les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il est donc naturel que nos fables & les leurs , quoique les mêmes pour le fond , n'aient pas été écrites du même style.

§. 20. Il est croyable , dira-t-on encore , que le bas peuple de la Grèce avoit oublié la vraie signification des noms sur lesquels on avoit forgé les fables ; mais les Philosophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux , qui ont entrepris d'expliquer la mythologie , n'en ont-ils pas d'abord apperçu la source ? Ils avoient sous les yeux les phénomènes de

la nature & le pays dont les fables étoient la description ; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, selon nous, donné lieu aux fictions poétiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Sçavans de la Grèce, beaucoup plus à portée que nous de démêler la vérité ?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute espèce de découvertes, n'est point difficile à résoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues historiens ; ils voyent de l'histoire & des évènements réels, où les anciens n'ont vû que des menfonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philosophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres comme des emblèmes ingénieux ; cela est évident par le texte de Platon, cité plus haut. Les premiers ne se sont pas donné la peine d'en rechercher le sens ni l'origine ; on ne s'avise point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de dessein prémédité. Les seconds les crurent plus sérieuses & plus importantes qu'elles ne sont : ils se flatterent d'y découvrir les mysteres les plus profonds de la physique & de la morale, idée séduisante qui donnoit à la philosophie un air d'anti-

quité respectable : voilà le piège auquel Zénon & ses sectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contents de sçavoir le langage d'Athènes, n'ont point songé à rechercher les termes usités dans les autres contrées de la Grèce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Sçavans parmi nous qui sçachent la signification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce sont des termes surannés. Si Hésychius & d'autres ne s'étoient donné la peine de rassembler les termes du grec barbare, sans la comparaison que nous en pouvons faire avec les autres langues, secours qui manquoit aux anciens, il nous seroit encore plus impossible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumières & l'érudition possible, ont donné dans le même écueil ; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuse. Imagine-t-on d'abord que les Poëtes ayent décrit en style si pompeux, des faits ou des phénomènes si peu intéressans ? D'ailleurs, pour en trouver le sens, il faut descendre à des minuties de grammaire, & les Sçavans réservent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par hasard des idées plus vraies que les leurs,

c'est que l'on a aussi des vûes plus bornées ; ici le succès est une mortification de plus pour l'amour propre.



CHAPITRE XII.

Troisième conséquence ; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables.

POUR nous donner une histoire complète de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu soin de rapporter en détail toutes les superstitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y observoit. Cette attention étoit nécessaire. Mais on peut leur faire à cette occasion le même reproche que nous leur avons déjà fait au sujet du culte des animaux pratiqué en Egypte ; ils n'en ont point fait sentir la liaison avec le principe général du Polythéisme : ils ne nous ont pas montré comment une première erreur a été le germe de toutes les autres. §. 16.

On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la persuasion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils le dévoiloient à leurs adorateurs par

R iv

les oracles, par le cours des astres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux, par les songes, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eut pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur système.

6. 35. Dans la supposition que les principaux Dieux du Paganisme aient été des hommes, comment les peuples ont-ils pu se persuader que ces êtres autrefois semblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoissance de l'avenir? l'expérience nous convainc assez qu'elle n'est point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégageant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilège qui ne peut convenir qu'à une nature supérieure à la nôtre: mille autels érigés aux morts ne sauroient les rendre plus habiles.

Nous voyons, il est vrai, dès les premiers temps de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuse pratique est défendue aux Israélites dans les livres de Moïse (a). Mais il est probable que cette opinion n'est venue qu'à la suite d'une autre plus ancienne,

(a) Deut. 18, 11.

dont elle étoit comme une conséquence.

Les Payens, en admettant plusieurs ordres de Génies, ont toujours été persuadés §. 4. que ces Dieux étoient par leur nature aussi supérieurs aux hommes en connoissance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient sans nuage la chaîne des destinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de savoir; qu'il n'étoit question que de faire attention aux signes dont ils se servoient pour nous instruire. C'étoit le raisonnement des Stoïciens (a).

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts se trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoissances, ou qu'étant admises à la société des Dieux ils leur communiquoient leurs lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour consulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs aussi-bien qu'entre les vérités; un système ne peut nous satisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

(a) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

§ 5.

Selon le récit des Poètes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on consultoit. Quand Ulysse dans l'Odyssée évoque l'ombre de Tirésias (a), quand Enée converse dans les enfers avec son pere Anchise (b), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils supposent même que ces morts ignorent ce qui se passe sur la terre. Tandis que les ombres sont errantes dans l'Elysée, & sont avides du sang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar; jamais ces deux espèces d'êtres n'ont été confondus.

Dans les siècles postérieurs, lorsque les Philosophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie ou le prétendu commerce avec les Dieux, la distinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philosophes avoient subtilisé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganisme, mais ils n'en avoient pas renversé le système; la différence entre les Dieux immortels & les ames sorties de ce monde, est aussi ancienne que l'idolâtrie.

§ 6.

Il paroît certain que si les Dieux de la

(a) Odyss. l. 11, v. 50.

(b) Enéide, l. 6, v. 695.

Grèce avoient été des hommes, les oracles n'y auroient pas été si communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il sortoit une exhalaison prophétique. A quel propos se feroit-on avisé de loger les ames des morts dans les cavernes? les tombeaux sans doute auroient été le seul sanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abusée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en supposer dans tous les antres, dont l'aspect inspiroit une secrette horreur. Le son de la voix redoublé par les échos des rochers souterrains, un léger nuage souvent suspendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le frisson dont on est saisi en y entrant, le bruit sourd qui se fait entendre au fond, pour peu que l'on y fasse de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y respire & qui peut quelquefois causer des vertiges, tout cela paroïssoit merveilleux & surnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (a). Il y a sans doute un Génie qui habite cette grotte profonde: telle est la premiere conclusion que tire un esprit foible & peureux. Ce Génie qui se tient là oisif, pourroit nous

(a) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la description qu'il fait d'une fameuse caverne de Cilicie.

instruire sur nos affaires, si nous venions le consulter ; nouvelle conséquence qui suit de la première. S'il se trouve là un fourbe assez habile pour profiter de l'occasion, voilà un Oracle établi (a).

Telle est vraisemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêter à ce que les anciens en ont raconté, il ne seroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, sur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impression sur ceux qui la respiroient. Les premiers qui osèrent en approcher furent sans doute effrayés de l'aspect affreux qu'elle présentoit & en parurent troublés ; c'en fut assez pour persuader qu'il en sortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faisoit observer à la Pythie, avant que de l'asseoir sur le trépied sacré, il y auroit eu bien du malheur si la tête ne lui avoit tourné, & si elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il est probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important ministère : le laurier qu'on leur faisoit mâcher étoit un secret admirable pour provoquer l'enthousiasme. Il n'est

(a) On ne prétend point adopter par-là le système de M. de Fontenelle.

pas plus surprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'est aujourd'hui de voir le peuple mal instruit la regarder comme un effet de la possession du Démon. Les ignorans se ressembloit par-tout.

Mais nous verrons sur le v. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, aussi bien que sa situation singulière ne contribuèrent pas peu à la faire regarder comme un lieu sacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les astres avoient été déifiés, c'est-à-dire, que l'on étoit persuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire observer une marche si régulière. On s'apperçut d'assez bonne heure que les diverses apparences de leur lumière indiquoient souvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec son élégance ordinaire, les divers pronostics que l'on peut tirer du soleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (a). Selon lui, lorsque ces astres rendent une lumière pâle, c'est un signe certain de pluie, s'ils paroissent rouges, on est menacé du vent, s'ils sont clairs & brillans, le beau temps est assuré. Voilà donc des êtres doués d'intel-

(a) Georgie, l. 1, v. 351.

ligence & de l'esprit prophétique. De-là l'opinion de l'influence des astres, la folie des horoscopes & de l'astrologie.

Le nom des Constellations entra pour beaucoup dans la vertu particulière qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, $\Upsilon^{\alpha\delta\epsilon\zeta}$, étoient ainsi nommées, parce qu'elles représentent un V ou Y sur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginèrent que ce nom venoit de $\Upsilon^{\nu\varsigma}$, $\nu\omicron\varsigma$, pourceau, les nommerent *Suculæ* ; & comme il paroïsoit encore dérivé de Υ^{ω} , *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Constellation pluvieuse, quoiqu'il ne pleuve pas davantage sous ce signe que sous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à $\pi\lambda\acute{\epsilon}\omega$, *Navigo*. De même les Astrologues ont débité dans la suite que les enfans qui naissoient sous le signe du taureau devoient être forts ! méchans & cruels sous celui du lion ; justes sous celui de la balance, &c. c'étoit une sottise renouvelée des Grecs.

§. 8. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiseaux connoissoient l'avenir & avoient le don de le prédire ? il est vraisemblable qu'une observation fort simple y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiseaux par leur chant ou par leurs di-

vers mouvemens, annonçoient souvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette observation (a). Lorsque la tempête approche, les Plongeurs quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent sur le sable, le Héron sort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage est amené par la bise, les Grues se retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau sur les lacs & les rivières, les Corbeaux se rassemblent & s'élèvent dans les nues, les oiseaux aquatiques se plongent la tête dans l'eau & la répandent sur leurs plumes, la Corneille croasse & se promène seule sur le sable. Au contraire, lorsque le temps est prêt à devenir serein, les Alcyons n'étendent plus leurs aîles au soleil sur le rivage, la Chouette se fait entendre au coucher du soleil, l'Aigle marine s'élève dans les airs & donne la chasse à l'Aigrette, les Corbeaux répètent leurs croassemens & paroissent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieusement que ces animaux n'ont pas pour cela l'esprit de divination, que la diverse température de l'air agit puissamment sur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit

(a) Georg. l. 1, v. 361.

pas les vûes si loin : il imagina que , puisqu' les oiseaux pouvoient prédire le beau temps & la pluie , le calme & les orages , ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie , que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philosophes sur l'usage ridicule de les consulter , la gravité romaine ne s'en départit jamais ; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi , ne laisse pas de l'approuver (a).

§. 9.

Dès que l'on avoit divinisé tous les êtres physiques ou moraux dont le pouvoir paroïssoit supérieur aux forces humaines ; nous ne devons pas être surpris que l'on eût fait un Dieu du sommeil. L'état où il nous réduit pendant plusieurs heures consécutives , les songes qui nous surviennent alors , cette espèce d'extase où il semble que l'ame seule agisse , sans aucune dépendance du corps , paroïssent aux Grecs des phénomènes incompréhensibles , qui ne pouvoient arriver sans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées , les rêves étoient une conversation avec les Dieux , un moyen dont ils se servoient souvent pour nous donner des lumieres extraordinaires. Telle est l'idée que s'en formoit

(a) De la Divination , liv. 1 , n. 75.

Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fausseté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les absurdités de la plûpart des songes, mais Cicéron raisonnoit en Philosophe & les anciens Grecs n'en sçavoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles sont, régnerent encore parmi les esprits foibles & peu capables de réflexion; c'est un monument toujours présent de la source où les Grecs avoient puisé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aisément §. 107 qu'ils devoient attribuer au pouvoir supérieur d'une Divinité tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples sont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en sont frappés: tout est pour eux merveille, signe, pronostic, annonce de quelque événement extraordinaire. Les Dieux sans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs desseins; ainsi la superstition se nourrit par les monstres mêmes qu'elle s'est formés.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En supposant au contraire des Génies d'une nature supérieure à la nôtre répandus par-tout, qui se

Partie I.

S

mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des superstitions Payennes se développe; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'esprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il est inutile de chercher de la suite & de la liaison dans les idées des Payens, que leur Religion n'est point un système formé par réflexions & par principes, que c'est un assemblage bizarre de suppositions qui se détruisent. Si cela est, les Sçavans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine: l'opinion des Mythologues historiens est aussi mal fondée que celle des allégoristes. On ne pense point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raison des discours d'un insensé. Le Paganisme est un tissu d'erreurs, mais elles ont une cause: ce sont des hommes ignorans & grossiers, mais néanmoins raisonnables, qui en sont les auteurs. Il est donc à propos de les suivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fausses lueurs qui leur ont fait illusion: & il paroît que dans le système du sens historique des fables, il est impossible d'y réussir.

§. 12. Le cérémonial du Paganisme a été puisé dans la même source que les fables mêmes; les équivoques du langage, des allu-

sions souvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plûpart de ces institutions religieuses qui ne sont devenues respectables que quand on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'est au vieux langage de la Grèce & à des rapports de convenance que les Dieux sont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, aussi-bien que de leur sexe & de leur famille. On a réglé sur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur consacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions sur lesquels ils avoient un droit particulier. Il est bon d'en apporter quelques exemples.

C'est le nom des Dieux qui a décidé de leurs emplois. *Hermés* en grec signifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée sur le chemin; il désigne le gain, le profit, le commerce, la conversation: conséquemment *Mercure* a été le Dieu des voyageurs, des messagers, des orateurs, des ambassadeurs, des négocians, des voleurs; il a présidé à tous les négoce bons ou mauvais. Comme le nom de *Diane* signifie chasseuse & accoucheuse, on a donné à cette prétendue Vierge, le soia de présider à la chasse & aux accouchemens.

Janus, chez les Romains, étoit le soleil :

S ij

Horace, *Sat.* 6, l. 2, v. 20, l'appelle *Matutinus Pater*. On le peignoit avec deux ou avec quatre visages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, selon l'expression d'Homère; mais, en rapportant son nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

- §. 14. L'allusion des noms a fait juger de la maniere dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré sur les plus hautes montagnes, parce qu'il est le plus élevé parmi les Dieux; de-là les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Casius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Mont-jeu, est un nom commun à plusieurs montagnes des Gaules; il signifie haute montagne: comme on l'a traduit en latin par *mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la suite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter sur toutes ces montagnes. Neptune avoit les siens sur plusieurs promontoires, parce que son nom signifie *ce qui domine sur la mer*, ou dans les lieux sous lesquels il y avoit des eaux souterraines. Voyez Pausan, l. 8, c. 10. Il en est de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom désigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y

avoit des Volcans. Le golphe appellé *Saronicus sinus*, à l'orient du Péloponnèse, étoit nommé anciennement *φαιήν*, *φαιήαινα*; c'est le même nom que *βαλήν*, ou *βαλεις*, lac de Thessalie: l'un & l'autre signifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faisoit allusion à *φαιήν*, Diane, il fallut lui bâtir un temple sur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent soin de choisir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient singulièrement Athène ou Minerve, ceux d'Olympe, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon; à cause de son surnom *Αργαία* ou *Αργαία*: l'isle de Cypre étoit consacrée à Vénus, nommée en grec *Κυπρία*. Ces allusions donnerent occasion d'imaginer dans la suite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit.

La plupart des animaux consacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, parce que c'est celui qui s'élève le plus haut par son vol; le paon appartenoit à Junon, il est le symbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il sert à la guerre; mais on l'attribuoit aussi à Neptune par une confusion.

grosfiere de *Hippos*, cheval; avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'est un animal des pays méridionnaux, & par une allusion abusive de *λεινα*, une lionne; avec *χλιανω*, échauffer. Le serpent & le coq étoient à Esculape Dieu de la médecine, parce que le premier est le symbole de la santé, & que le nom du second *Αλεκτωρ* peut signifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiseaux de Vénus, à cause de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux célestes, parce que le blanc est une couleur lumineuse, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir représente les ténèbres de l'enfer. On sacrifioit des chiens à Hécaté, qui est la lune, parce que cet animal, en aboyant, chasse, disoit-on, les spectres envoyés par Hécaté, c'est-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & souvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybéle qui est la terre, & à Cérés, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouissent la terre & endommagent les moissons. C'étoit la victime la plus commune dans les sacrifices, parce que c'est l'animal

dont la chair a le moins besoin d'apprêt pour être mangée, & qui est la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les festins des amans de Pénélope dans l'Odyssée, consistoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la base du régal dans les fêtes & les nêces du village. Aux Dieux Larès, on sacrifioit presque tous les animaux domestiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils brouettent la vigne. Ainsi des autres.

Rien n'est plus connu que la vertu singulière que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a souvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnasse, étoient troubles & bourbeuses, (*Obscænæ*). En prenant cette épithete dans un sens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé sur cette opinion une de ses métamorphoses (a), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (b). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit

(a) L. 4, fab. 11.

(b) Géogr. l. 14.

croire que son eau étoit salutaire pour les malades, & ils en alloient puiser dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphé, sœur de *Turnus*, à cause de la ressemblance du nom (a). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troyes, devenoient rouffes; il pense que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'est l'allusion de *Μέλας* noir, & *Ξανθός* roux, qui avoit donné lieu à cette fable (b). Il y en a bien d'autres de cette espèce dans Pline.

Bayle a observé que la superstition des Romains étoit excessive à l'égard des noms. » A Rome, quand on enlevoit des » soldats, on prenoit garde que le premier » qui s'enrôloit, eût un nom de bon augure. Dans les sacrifices solennels, ceux » qui conduisoient la victime, devoient » avoir un de ces noms-là. Quand on procédoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela *boni ominis ergo*, afin de porter bonheur. Cette superstition » étoit si grande, qu'au rapport de Festus,

(a) Servius, in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6.

(b) Hist. natur. l. 2, c. 103.

les dames Romaines offroient des sacrifices à la Déesse Egérie pendant leur grossesse, parce que ce nom d'Egerie avoit dans leur langue une grande relation aux accouchemens « (a).

L'auteur du *Traité de la formation méchanique des Langues*, dont nous empruntons volontiers les remarques, est persuadé de même, que la prononciation vicieuse d'un nom suffit pour introduire de fausses opinions. La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble, est appelée abusivement par le peuple, *Tour sans Venin*, de-là on a conclu que les animaux venimeux mouroient dès qu'ils en approchoient; ce qui est démenti par l'expérience. Rien de moins rare, continue le même auteur, que de voir le nom ou la signification d'un mot, donner naissance à une histoire qui reste répandue dans le vulgaire long-temps après que la signification du mot est perdue pour lui. L'opinion populaire que le jugement dernier & universel se tiendra en Palestine dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le nom *Josaphat* signifie jugement de Dieu (b).

Donnons-en un nouvel exemple tiré des anciens. Les Indiens avoient autrefois

(a) *Pensées sur la Comete*, §. 31.

(b) Tome 1, n. 188, pag. 141 & 267, pag. 458.

deux langues, c'est-à-dire, deux langages différens. En prenant de travers le terme de *langue*, un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'isle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double jusqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux personnes à-la-fois en deux langages différens, &c. (a) Equivoques des termes, fausses allusions, prononciation vicieuse des noms; telle est la source la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'est donc pas nécessaire de chercher de grands mystères dans les erreurs & les cérémonies du Paganisme; ce ne sont point des Philosophes qui en sont les auteurs, mais des hommes simples, des peuples grossiers; la clef la plus nécessaire pour en pénétrer le sens, est de faire attention aux idées communes & aux usages des peuples de la campagne: ils se ressemblent dans tous les siècles. Dans le sein même du Christianisme, si l'on n'avoit soin de les tenir en garde contre les superstitions anciennes, ils ne seroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage seroient un piège aussi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

(a) Diodore d: Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag 326.

Les mystères institués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleufis n'étoient d'abord qu'une représentation des usages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conséquent une leçon utile pour les mœurs ; quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la suite (a). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions nécessaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boisson dangereuse, toute la cérémonie devint une école de libertinage (b). Ceux des Dieux Cabires dans l'isle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins simple ni moins innocent, selon le témoignage de Cicéron. « Lorsqu'on vient à les expliquer, dit Velleïus, & à rendre raison de leur institution, l'on y trouve plus de lumière sur la physique que sur la nature des Dieux » (c). Ainsi tout concourt à nous ramener au spectacle de l'univers, comme à la seule cause qui ait donné

(a) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, pag. 171

(b) Hérodote, liv. 2, n. 68.

(c) De la Nat. des Dieux, l. 2, n. 119.

naissance aux Dieux du Paganisme.

§. 20.

L'on a dit ci-devant (a) que la Mythologie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, sur des allusions & des équivoques de langage, que c'étoit la seule raison qu'ils avoient eue de choisir certains animaux pour représenter telle ou telle Divinité; c'est ici le lieu d'en donner la preuve; mais il y a sur cela quelques observations à faire.

1°. Il est fort incertain si les Dieux étoient absolument les mêmes en Egypte & dans la Grèce, si Osiris est Bacchus, Anubis Mercure, Bubastis Diane, &c. Ce sont à la vérité des personnages qui ont quelque ressemblance; mais quand il a été question de prononcer sur leur identité; les auteurs ne se sont point accordés. Les uns prétendent qu'Osiris est le Soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Isis est la Terre, tantôt que c'est la Lune, Junon, Io, Cérès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis est quelquefois Mercure, d'autres fois Esculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confusion (b): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-superficiellement les Dieux d'Égypte, qu'il y a peu de fonds à faire sur

(a) De la Nat. des Dieux, chap. 8, §. 9.

(b) Hist. Univ. tom. 1, pag. 50.

leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que de-là est venue en grande partie l'obscurité de leur mythologie.

2°. Nous ne sommes pas mieux instruits du sens qu'ils attachoient aux divers symboles usités parmi eux. Il n'est pas certain qu'un bœuf ait toujours désigné Osiris; un chien Anubis, un enfant Horus, &c. ni que le même symbole ait eu le même sens par-tout.

3°. Nous connoissons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il est donc fort difficile de sçavoir ce que signifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; jusqu'à présent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit se défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, il paroît cependant incontestable qu'Osiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; aussi ce nom peut signifier en général maître ou seigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: *Ανωτος* en grec, haut ou élevé, selon Suidas: *Æsar*, en Etrusque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil,

comme *Σελπιος* chez les Grecs : enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une rivière *Siris* en Italie près de Tarente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (a). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris, & la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

§. 22. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (b), rapporte une prière des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appelé *la première Divinité*. Selon Diodore (c), Osiris & Isis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens : Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (d). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumière; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de*

(a) Liv. 10, c. 32.

(b) Hist. Univ. tom. 2, l. 4, c. 1, pag. 413.

(c) Tom. 1, l. 1, pag. 13.

(d) Liv. 3, n. 112.

toute nature humide, selon l'expression de Pindare, il n'en fallut pas davantage pour faire dire à quelques-uns qu'Osiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'est ainsi que sur la plus légère ressemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux, sans y regarder de plus près.

Mais de quelque manière que l'on envisage Osiris, le bœuf a pû en être le symbole par une pure équivoque. §. 224

1°. *Sar*, *Sir*, qui signifie en hébreu maître ou seigneur, désigne aussi un bœuf ou un taureau: de même en grec *Ταῦρος* désigne une montagne, un bœuf & un homme puissant: *Ταῦροι*, *magni* ou *magnates*. Il est donc à présumer qu'en Egyptien Osiris a eu le même sens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a signifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime aussi la corne des animaux; de-là les rayons dont la face de Moïse étoit environnée, ont été appelés des cornes. Par la même confusion l'on a pû désigner en Egyptien les rayons du soleil par les cornes d'un bœuf. Telle est l'origine de la coutume

des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Osiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être représenté de même. Dans la plupart des langues le même mot signifie un bœuf & un fleuve ou un canal. Ταυρος en grec, selon Suidas, est le canal de l'uretre, & c'est le nom d'une riviere dans Sophocles. Ταυρίος est l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pausanias (a). Les diverses branches d'une riviere ou ses embouchures sont appellées des cornes κέρατα. Aussi les Egyptiens, selon Diodore (b), parloient d'une métamorphose du Nil changé en Taureau; les Grecs racontaient la même chose du fleuve Achéloüs. De-là l'histoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de sacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Nestor portoit pour enseigne sur ses vaisseaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la source de toutes ces imaginations & de l'usage où étoient les Sculpteurs de représenter les fleuves sous la figure de Taureaux: voyez Elie, l. 2.

(a) Pausan. l. 2, c. 32.

(b) Diod. tom. 1, pag. 112.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs est appelé par les Poëtes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (a). Le Taureau a donc pu caractériser en Egypte Osiris pris pour Bacchus.

Les mêmes allusions ont fait prendre la Vache pour symbole d'Isis, & lui en ont fait donner la tête. Isis étoit l'épouse d'Osiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le signe du mari, la femelle devoit l'être de l'épouse, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Isis confondue avec la Lune, avoit pour enseigne le croissant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainsi représentée à Elis, selon Pausanias, l. 6 c. 24. Prise pour la Terre ou pour Cérès, elle avoit droit sur l'animal employé au labourage: enfin considérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plupart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne sont pas fondées sur des titres plus authentiques ni plus sérieux que ceux-ci.

Il faudroit sçavoir plus sûrement ce que

(a) Diodore, tome 1, l. 3, page 462, observe que les Peintres & les Sculpteurs représentoient l'ancien Bacchus avec des cornes.

c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas, l'équivoque étoit la même en égyptien qu'en grec, où *Κύων* signifie un chien & une lumière étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu des Voyageurs? alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (a). Quoiqu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allusion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'est donc encore une équivoque qui est la source de cette représentation.

Il en est de même de Bubastis, Diane, Déesse de la chasse; elle étoit représentée par un chat, parce que *Bubastis* exprimoit cet animal en égyptien, selon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chasse aux Aspics & à plusieurs autres animaux nuisibles. C'est la remarque de Diodore (b).

§. 24. On peut se dispenser de pousser plus loin ce détail. Ceci suffit pour prouver

(a) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en léchant une plaie, peuvent la guérir.

(b) Tome 1, l. 1, pag. 184.

que les idées ridicules des Egyptiens, aussi bien que celles des Grecs, n'étoient souvent fondées que sur des allusions puérides & sur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées selon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'est ce que nous examinerons dans le chapitre quatorzième.

Fin de la premiere Partie.

L' O R I G I N E

DES DIEUX

DU PAGANISME ;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR
UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POÉSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie,
Principal du Collège de Besançon, Associé
à l'Académie des Sciences, Belles Lettres &
Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos ? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME I. PARTIE II.

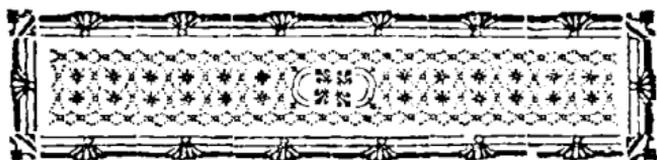


A P A R I S,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. D C C. L X V I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME.



CHAPITRE XIII.

*Que doit-on penser des Héros? leurs fables
sont-elles de même nature que celles des
Dieux?*

LA persuasion dans laquelle ont été les Mythologues historiens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire envisager les Dieux comme autant de personnages aussi réels : il est difficile de porter sur ces deux espèces d'êtres un jugement différent. Leur existence est prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poètes, par la tradition constante de toute la Grèce, par une multitude de monumens. L'on a fait sur les uns & sur les autres à peu-près les mêmes fables : si celles

Partie II,

A ij

qui ont pour objet les héros, sont des restes de l'ancienne histoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux seroient autre chose. C'est donc par engagement de système qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire si l'on soutient que les Dieux sont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'est-on pas forcé conséquemment de nier l'existence des héros? voilà donc l'Histoire grecque & toutes les anciennes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'attestation des Historiens & des Philosophes qui enseignent unanimement que l'on a décerné les honneurs suprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres divinifiés par les Payens. Il n'est pas nécessaire de relever toutes les conséquences que traîne à sa suite un système si hardi.

Que la critique cesse de s'alarmer; on ne prétend point nier absolument l'existence de tous les héros de la Grèce: cela n'est pas nécessaire pour que le système des allégories subsiste en son entier; nous le verrons bientôt. Mais on soutient que cette existence n'est pas aussi certaine qu'on

DES DIEUX DU PAG. 5

le croit communément, que quand elle le feroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne puissent être allégoriques. Comme cette assertion paroîtra sans doute fort extraordinaire, il faut apporter les raisons sur lesquelles elle est fondée.

Commençons d'abord par écarter l'argument que l'on veut tirer des paroles du Sage; il paroît qu'on l'applique mal à propos aux héros ou demi-Dieux de la Grèce. Il est beaucoup plus probable que l'auteur sacré parle des Nations Asiatiques, des Egyptiens, des Chananéens dont il étoit environné. C'est en Asie sur-tout que l'adulation pour les Souverains a été poussée jusqu'à leur rendre, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons, dans Daniel, les courtisans de Nabuchodonosor lui adresser leurs prières comme à un Dieu (a), ce Prince ordonner par un Edit à ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant la statue qu'il avoit fait élever (b). D'autres avoient pu faire la même chose avant lui & dès le temps de Salomon: c'est l'abus qu'il a désigné par ces paroles: *Tyrannorum imperio colebantur figmenta* (c). Mais on n'en peut pas

(a) Dan. 6, v. 7.

(b) *Ibid.* c. 3.

(c) Sap. 14, 16.

conclure que la même idolâtrie ait eu déjà lieu chez les Grecs, ni qu'elle y ait commencé si-tôt; encore moins peut-on prouver par-là que tous les héros de la Grèce ont réellement vécu, & qu'il n'en est aucun dont l'existence soit fabuleuse. Ce n'est donc pas contredire l'Écriture sainte que de proposer des doutes contre cette existence.

1°. Ce n'est pas un attentat nouveau de rejeter absolument toute l'histoire héroïque, de donner ainsi atteinte à l'existence des héros les plus célèbres; plusieurs anciens auteurs ont eu cette hardiesse. Nous avons déjà vû que Platon s'est également inscrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homère & les autres racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites aussi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (a).

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement si Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; selon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le second.

(a) *De Repub.* l. 2 & 3, pag.

DES DIEUX DU PAG. 7

avant qu'il fût connu des Grecs (a). Var-
ron étoit persuadé qu'Hercule & Castor
étoient le même personnage que *Deus*
fidius ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-
ci n'étoit pas un homme (b). Hésiode met
Bacchus au nombre des demi-Dieux; ce-
pendant Héraclide de Pont est persuadé
que son nom n'exprime rien autre chose
que le vin. Ceux qui expliquoient les fa-
bles des Dieux dans un sens figuré, enten-
doient de même ce que l'on publioit des
héros. Le même Héraclide tourne en allé-
gorie ce qu'Homère a dit des voyages
d'Ulysse dans l'Odysée, aussi-bien que les
combats des Dieux chantés dans l'Iliade;
s'il a cru l'existence d'Ulysse, il n'en a pas
ajouté pour cela plus de foi à ses avan-
tures.

3°. Dion Chrysostôme dans son dis-
cours XI^e, soutient que jamais les Grecs
n'ont pris Troyes, & il le prouve par plu-
sieurs raisons. Hérodote, l. 2, n. 83, ap-
pelle l'histoire de ce siège, un discours in-
sensé, *μάταιον λόγον*. Le sçavant Bianchini
regardoit l'Iliade comme une allégorie;
Thucydide, dans le préambule de son His-
toire, représente les premiers Grecs com-
me un peuple nomade & vagabond, qui

(a) Hérodote, l. 2, n 67 & 92.

(b) Voyez ses paroles, c. 9, §. 15.

n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de société, il ne tient aucun compte de ce que l'on disoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui se sont écoulés depuis Thucydide, sommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile historien ?

4°. Plusieurs Sçavans modernes, frappés de cet exemple, ne se font aucun scrupule de révoquer en doute l'existence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. » Dans » les siècles d'ignorance où l'on écrivoit » l'Histoire sans critique, on faisoit venir » les François de Francus, petit-fils d'Hector, les Bretons de Brutus, les Medes de Medus, fils de Médée; les Turcs de Turk, fils de Japhet. On avoit toujours » tout prêt quelque Prince imaginaire d'un » nom identique à celui de chaque peuple » dont on le disoit auteur. Malgré le silence des monumens historiques, son nom » forgé sur celui de la Nation suffisoit pour » admettre son existence. Je ne sçai si l'Histoire, sur-tout l'Histoire ancienne est » suffisamment dégagée de ces noms, de ces faits, de ces étymologies inventées à » plaisir. Le plus sur est de les regarder » comme fabuleux, à moins que le récit ne soit accompagné de particularités vrai-

DES DIEUX DU PAG.

» semblables & bien liées avec l'histoire du
» temps, & de chercher ailleurs l'origine
» du nom des villes & des nations «. Tel
est le sentiment du sçavant auteur qui a
traité de la formation mécanique des lan-
gues (a).

» Pour adopter, dit M. de Bougainville,
» cette transmutation de fables théologi-
» ques la plûpart, ou physiques, en faits
» réels, il faut se résoudre à placer ces
» aventures prétendues des premiers Grecs
» dans un temps dont non-seulement l'his-
» toire se seroit perdue, si elle avoit jamais
» existé, mais dont il ne pouvoit jamais
» exister aucune histoire; puisqu'il ne s'y
» passoit alors aucun événement général,
» puisqu'alors, suivant les plus anciennes
» traditions des Grecs eux-mêmes, les na-
» turels tombés dans la plus grossiere igno-
» rance, n'avoient pas encore pensé à se
» réunir pour former le plus chétif village
» ou la plus foible nation « (b).

Si l'on veut réfléchir un moment sur
l'ancien état de la Grèce, on sentira com-
bien ces observations sont solides. Les
peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs
pendant un grand nombre de siècles, n'ont
point de monumens historiques, ne pen-

(a) Tome 2, n. 211, pag. 250.

(b) Mém. de l'Acad. tome 29, pag. 27.

sent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidèles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? » on ne peut rien tirer des Sauvages en général touchant leur origine, dit un auteur qui avoit soigneusement étudié leurs mœurs; n'ayant point de lettres, ils n'ont point aussi de fastes ni d'annales sur lesquelles on puisse compter. Ils ont seulement une espèce de tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir « (a). Selon les Mythologues historiens, les fables sont venues en grande partie du défaut de lettres & de monumens; cela n'est pas douteux: comment donc, sans lettres & sans monumens, a-t-on pu conserver pendant cinq ou six cens ans les noms, la généalogie, le règne, la postérité, les aventures des Dieux & des héros? Il y a bien moins d'inconvéniens de supposer les premiers temps de la Grèce absolument inconnus, que d'en faire un système au hasard où rien, ne se trouve lié, où tout est fabuleux & fautif.

Quand il est question d'établir des faits historiques, il faut peser & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains Grecs ont été postérieurs de deux

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 93.

DES DIEUX DU PAG. 11

cents ans à la guerre de Troye où se sont trouvés les derniers héros. L'époque même de cette guerre n'est établie que sur le nombre des générations, & les Poëtes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré; personne n'étoit en état de les démentir: leurs contradictions & les embarras des Chronologistes nous en convainquent. Point d'écritures, point de monumens dans ces temps-là qui ayent pu conserver la multitude de généalogies dont Homère est l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les historiens plus récents de la réalité des personnages que le Poëte a créés ou arrangés comme il lui a plû? Ils ont recueilli, comme lui, les traditions des différens peuples, & ces traditions se contredifent.

Strabon nous apprend que les trois villes du Péloponnèse, nommées *Pylus*, prétendoient toutes trois être la patrie de Nestor & le siège de son règne: si les traditions postérieures à Homère étoient encore si incertaines, que doit-on penser de celles des siècles précédens (a)?

Lorsque les Grecs commencèrent à jeter les yeux sur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit construit depuis long-temps. Les fêtes, les mystères,

(a) Strab. Geogr. l. 8, dans la description de l'Elide.

les cérémonies, les traditions étoient établies depuis plusieurs siècles, & la Religion avoit tout consacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire? c'est comme si à la naissance des lettres dans les Gaules sous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers Colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le secours des poésies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La superstition grossière des Grecs avoit couvert d'une nuit épaisse tous les siècles précédens; par-tout on voyoit des monumens, mais récents & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des temps, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms: au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom; autant de noms anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumières en Egypte, en rapportèrent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature? on leur montra même

des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est fable, fiction pure dans l'histoire de la Grèce, sinon pour les personnages, du moins pour les évènements. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumieres, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philosophes auroient pû le faire, quand ils auroient découvert que la plupart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas osé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros encore plus étroitement qu'à leurs Dieux ; ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuse & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célèbres. Pas une seule ville qui ne crût avoir chez elle le berceau ou le tombeau de son fondateur, quelques-unes étoient persuadées que leur destinée en dépendoit : plusieurs avoient établi sur ces fausses traditions des privilèges & des honneurs dont elles

étoient jaloufes à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur luftre & leur prééminence; la plupart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des aflemblées folemnelles du Paganifme tenoient aux mêmes opinions; les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéreffés à les maintenir: telle eft la règle qui avoit dirigé les Poëtes dans la compofition des fables. Le P. Brumoy obferve que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques; & ils furent toujours fervis à fouhait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains; il en eft de même de plufieurs autres tragédies. Les Philofophes auroient-ils pu en sûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoit facrées? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur fentiment eft d'un grand poids; quand ils fe taifent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur fîlence ne prouve rien.

Eft-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman? je demande à mon tour, eft-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables? le fçavant Bouchart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie; mais, comme les

Romains avoient le foible de vouloir descendre des Troyens, que leurs Historiens avoient adopté ce préjugé, Virgile a sagement fait de ne point le contredire; il s'est concilié tous les suffrages en suivant dans l'Enéide une tradition autorisée à Rome. Homère sans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Grèce qu'il avoit parcourue les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on disoit des Dieux & des héros; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été possible, il les a embellis par des circonstances & par des personnages de son invention; la vraisemblance poétique y a mis le sceau de l'authenticité. Mais il n'est pas moins vrai que toutes ces traditions étoient aussi fabuleuses que celles des Romains & que celles de nos premiers historiens.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'histoire d'Athènes dans *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-sçavant, très-judicieux, très-estimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains postérieurs de plusieurs siècles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort

tard à écrire l'Histoire; ceux qui ont écrit les premiers ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions sont évidemment fabuleuses. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une allusion évidente à la physique ou à la géographie, & il n'en est pas de même de ceux dont l'existence est constatée par les monumens. Aussi souvent l'on est obligé de doubler les premiers pour leur ajuster les événemens; voilà pourquoi l'on suppose parmi les Rois d'Athènes deux Cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il se trouve toujours entre ces Rois douteux & les Rois certains, un vuide qu'il est impossible de remplir, & l'Histoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met sur le compte des premiers; ainsi les Rois d'Athènes, bien postérieurs à Cécrops, font les mêmes établissemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops est le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachronismes monstrueux: le conseil des amphictions se trouve chargé de veiller à la conservation du temple de Delphes, avant que la ville & le temple fussent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient

étoient encore très-modernes, & qui pour soutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivières en Rois qui les ont gouvernés ?

Voilà une partie des raisons que l'on pourroit alléguer si l'on vouloit absolument nier l'existence des héros de la Grèce. Les Mythologues historiens étoient intéressés à supprimer ces raisons ou à les affoiblir; on les rapporte sans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le système des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'existence des héros; en la supposant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Grèce étoit barbare & à peu près dans le même état où sont aujourd'hui les Sauvages Américains, la ressemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matière d'un ouvrage estimable (a). Il est impossible que dans ces siècles de ténèbres, on ait pu conserver par des titres & des monumens le souvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'histoire en a été forgée long-temps après leur mort sur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus; il est temps d'en donner des exemples.

(a) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafitau
Partie II.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique selon les uns, Egyptien selon les autres; & qui étoit tout-à-la-fois homme & serpent. Il avoit épousé Agraule, fille d'Actæus; il en eut un fils appelé Erysiçthon, & trois filles, Aglaure, Hersé & Pandrose. Il eut pour successeurs Cranaüs, sous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de sa fille Arthis; ensuite Amphiccion, qui fut suivi par Eriçthon. Il y eut contestation entre Neptune & Minerve, pour sçavoir lequel des deux produiroit le plus excellent ouvrage & donneroit son nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de son trident, & en fit sortir un cheval; selon Apollodore, il fit paroître une source d'eau dans le milieu de la citadelle: Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore plusieurs siècles après dans le temple de Pandrose, & remporta ainsi la victoire. Conséquemment elle donna son nom *Athénée*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les sciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou plusieurs Cécrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela est égal. On soutient que son histoire est une pure fable forgée après coup, en confondant la phy-

que, la topographie d'Athènes, & quelques faits peu intéressans, & en prenant les noms dans un faux sens. On prie le lecteur de se prêter pour un moment à cette ennuyeuse discussion.

Cécrops est la hauteur, ou la *croupe* de montagne sur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça ensuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cause de sa situation. C'est le même nom que *Κροπί* ou *Κροφι*, montagne d'Egypte dans Hérodote. *Κρέπετα*, selon Hésychius, signifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la ressemblance entre *Cécrops* & *Scrupus* des Latins, qui désigne une pierre ou un terrain raboteux. On a cru que *Cécrops* étoit Egyptien, en prenant *Αἴγυπτος*, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Egypte. *Κέκροψ* *Αἴγυπτιος*, en vieux grec signifiant hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies Egyptiennes Inachus, Danaüs, Ægialée, dont l'histoire a été bâtie sur le même fondement que celle de *Cécrops*.

Celui-ci épousa Agraule, fille d'Actæus: *Αἴγραυλον* est composé de *ἄγρος*, champ, campagne, & *ἄυλων*, vallée; Actæus vient de *ἄκτι*, rivage. Agraule, fille d'Actæus & femme de *Cécrops*, est donc une cam-

pagne ou terre basse, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur sur laquelle on commença de bâtir Athènes. Comme cette montagne étoit escarpée d'un côté par le bas, en prenant *Τράχων* lieu escarpé pour *Δράκων* un serpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un serpent. On racontoit encore la même chose d'Erichon, successeur de Cécrops, parce qu'*ἐπίχθων*, à la lettre *terrein élevé*, désignoit le même lieu de Cécrops; voilà comme il étoit devenu son semblable & son successeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Eryfichton, c'est-à-dire, tiré de la terre ou fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Herfé, la rosée. 4°. Pandrose, la pluie. On peut trouver la signification de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il est aisé de voir par cette postérité, quels personnages c'étoit que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le secours d'un bon air, de la rosée & de la pluie, il y croissoit du grain.

La fable de Neptune qui fait sortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, est bâtie sur l'équivoque du mot *ἵππος*, qui peut signi-

fier une fontaine & une monture. Comme Neptune est le Dieu des eaux, il est aussi le pere des fontaines & des rivieres; selon le style ordinaire des Poëtes, celles-ci sont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques sur Hésiode: en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit consacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choisie pour Divinité tutélaire.

L'histoire des successeurs de Cécrops n'est pas moins authentique ni moins grave que la sienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'est-à-dire, habitans d'une hauteur; on en a vu la raison: mais les Grecs postérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranais. Ἀκτικῆ, l'Attique, fait évidemment allusion au substantif Ἀκτις, rivage, comme Strabon l'a observée, parce qu'elle est environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphé Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, est composé de Ἀμφί, *Circum*, & de κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient κτίτης, *Habitator*; il désigne les Colons de

l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conseil des Amphictions, si fameux dans l'histoire de la Grèce; c'étoit dans son origine l'assemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes; mais les historiens qui veulent que tout soit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conseil aussi respectable dès sa naissance, qu'étoit le sénat Romain après la seconde guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occasion d'un usage assez singulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faisoient le procès à la hache qui avoit servi à tuer un homme; & comme *Αρης*, Mars, signifie aussi le fer & tout instrument tranchant, la hache ainsi poursuivie criminellement, est Mars jugé pour un homicide (a).

Il n'est pas une seule des villes sur laquelle on n'ait forgé des histoires semblables à celle d'Athènes, la lecture de Pausanias suffit pour en convaincre tout homme non prévenu; cet historien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des

(a) Pausan. l. 1, c. 28.

Grecs sur cet article. C'est la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la suite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en souffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontotent sur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphise, Asterion & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui dispuoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger, il mit tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la saison où les pluies sont abondantes. En effet, durant la sécheresse de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (a). C'est ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le surnom de *Dipsium*, la ville qui a soif; c'est ce qui avoit rendu si célèbre chez les Argiens le culte de Ju-

(a) Pausan. L. 2, c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pausanias, mais il convient que dans les temps de sécheresse les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

pitier & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples surpris de ce que leurs rivieres manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voisins, forgerent cette fable pour en rendre raison. On voit par-là combien la généalogie des descendans d'Inachus, si sçavamment débrouillée par les Mythologues historiens, mérite de considération.

Une description de l'ancienne Grèce, encore plus exacte que celle de Pausanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit possible d'en faire une, seroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une carte même de la Grèce moderne, où les moindres objets seroient marqués, pourroit y contribuer. Mais si l'histoire même des héros n'est souvent qu'un tableau grossier de la nature, que doit-on penser de celle des Dieux ?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le sens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou de Chefs de colonie qui n'ont existé probablement que dans le cerveau des Poëtes. Si on les a nommés *Iones*, c'est à cause d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui régna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'*Achæus* ;

chaüs, frere du précédent : *Dores*, de *Dorus*, fils de Neptune & d'*Alope* : *Hellenes*, de *Hellen*, fils de *Deucalion* : *Pelafgi*, de *Pelafgus*, fils d'*Arcas* : *Myrmidones*, dans *Homère*, de *Μύρμις*, fourmi, parce que *Jupiter*, pour peupler la Grèce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèse a tiré son nom de *Pélops*, fils de *Tantale*. C'est dommage fans doute que tous ces héros dont on a raconté de si merveilleufes aventures, reffemblent si fort à des personnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de fociété, si nous en croyons *Thucydide*, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les *Ecrivains sacrés*, la Grèce & les pays voifins font nommés les *Isles*, les pays maritimes, non-seulement à cause du grand nombre des *Isles* de l'*Archipel*, mais encore parce que la Grèce est bordée de mers presque de toutes parts; les noms précédens ne signifient pas autre chose.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, est appellé *Javan*, & ce nom désigne en hébreu, de la boue, du limon, par conséquent un pays aquatique : *Pausanias*, l. 6, c. 21, parle d'une riviere *Iaon*, dans l'*Elide*. En prononçant l'ω, comme les Grecs qui n'ont point d'*J*,

Partie II,

C

ni d'V consonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la signification, puisqu'*ἰων* est le nom de plusieurs lacs ou rivières, non-seulement de la Grèce, mais encore des autres pays du monde. Pausanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, est, dit-on, fils de Xuthus & de Creüse; *Ἰετός*, dans Hésychius, signifie humide; on conçoit ce que c'est que son épouse; Creüse est une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, est formé de *ach* qui est le nom générique d'eau dans toutes les langues. *Ἀχαιή*, fontaine de Messénie dans Pausanias, *Ἀχαιός*, rivière de Scythie; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*, *Acherusia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même source.

Dores est le même que Doris, l'un des noms de la mer dans Hésiode; voilà pourquoi on a supposé Dorus, fils de Neptune & d'Alope, celle-ci est une fontaine d'Eleusine, selon Hésychius; *Hellopiæ* dans Plin, sont des eaux chaudes de l'Isle d'Eubée.

Hellen, *Hellennes*, désignent encore les eaux & la mer. *Ἑλένη*, est un vase ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appelée les bains d'Hélène,

où jamais Héleue n'avoit mis les pieds (a). *Elané* est l'ancien nom d'un lac du Gévaudan; *Alen*, riviere d'Angleterre; *Alaine*, riviere du comté de Bourgogne; Pausanias cite une riviere *Alens*, en Ionie. On suppose Hellen, fils de Deucalion: Deucalion & Pyrrha sont deux petites isles ou deux rochers du golphe de Magnésie (b); il est probable que dans un naufrage quelques personnes se sauverent sur ces deux éminences; de-là on a fait deux fables: la premiere, que Deucalion & son épouse avoient repeuplé le monde après un déluge; la seconde, qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Δεῦκαλιον, signifie Pierre mouillée, & πύρραια, élévation ou éminence. Voyez Héfy chius.

Pelasgi, vient évidemment de Πέλαγος, la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèse, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélasges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèse, ensuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, signifie peuple nombreux: Μυρμιδῶν, qui exprime en grec une fourmiere, désigne aussi une

(a) Pausan. l. 2, c. 2.

(b) Strabon, l. 9, pag. 419.

grande quantité: nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs font nés des fourmis.

Le Péloponnèse étoit nommé par les anciens, *Apia & Pelasgia*; Ἀπιν γῆ, selon Héſychius, signifie pays reculé, parce que le Péloponnèse est comme séparé de la Grèce par l'Isthme de Corinthe: *Pelasgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dé-rivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale est un marais de Phrygie selon Pausanias. De-là est venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'est-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (a). Toutes ces généalogies se soutiennent & nous présentent toujours les mêmes objets.

La Grèce & ses différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur situation & non pas des premiers Colons qui les ont habitées; ce seroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demeuroient. » Les noms de lieux, » dit un judicieux Ecrivain, sont eux-mêmes, comme il est aisé de le remarquer

(a) Pausanias, l. 8, c. 7; & l. 2, c. 22.

DES DIEUX DU PAG. 29

En tous les pays & en toutes les langues, & dérivés de leur position physique, des productions du terroir, de quelque qualité naturelle ou accidentelle à l'endroit α (a). Nous aurons souvent occasion de remarquer la justesse de cette observation, & peut-être de la confirmer (b).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la peine que se sont donnée les Sçavans les plus habiles, pour fixer l'époque de la naissance, du règne, des exploits de tous ces héros fabuleux? A supposer qu'ils aient véritablement existé, c'est beaucoup que les Grecs postérieurs aient pu en conserver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment, dira-t-on; la tradition des villes grecques, les fables des Poètes, le culte fondé sur ces fables, ne prouvent point l'existence des héros; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruisent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la suite on ait composé leur histoire sur la topographie de la Grèce. Donc de même quand on réussiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit

(a) Traité de la formation méchan. des langues, tom. I pag. 299.

(b) Strabon a pensé de même, l. 9, pag. 391.

point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en sont l'objet ; elles suffisent seulement pour nous en faire douter ; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir déifié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs divins à des hommes ; on a montré la connexion de ces deux erreurs ; mais il est inconcevable que le Polythéisme ait commencé par la dernière. 3°. Les circonstances des fables nous obligent de faire la même distinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule, aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel ; mais si les Dieux sont des hommes, comment s'est-on avisé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers ? Il n'est pas nécessaire de répéter les

autres raisons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raisons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles sont évidemment une peinture grossière de la nature; cette conséquence tirée d'un fait déjà prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

CHAPITRE XIV.

Quatrième conséquence : les Fables grecques ne sont point venues d'Egypte ni de Phénicie.

LES partisans du sens historique des fables soutiennent qu'il est survenu un changement dans la Religion des Grecs, lorsqu'ils commencerent à se réunir en corps de société; nous le supposons de même : nous montrerons qu'Hésiode l'enseigne en termes assez clairs; & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, est, selon nous, la troisième époque de la Religion grecque. Reste à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on

C iv

y méla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Égypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend sur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont pensé? Jamais question ne fournit une plus ample matière de doutes & de disputes.

§. 2. Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui est la fondation des premières villes & des plus anciens états de la Grèce, est une circonstance favorable au sentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naissance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce sont, à ce que l'on dit, trois Égyptiens: Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'est l'opinion commune. Par conséquent le commencement de l'idolâtrie grecque se rencontre juste avec l'arrivée de ces étrangers.

§. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus est un des Chananéens chassés de la Palestine par Josué; or au temps des guerres de Josué, il y avoit déjà

plus de 500 ans que les premières villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de son Histoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens sont venus pour la première fois dans la Grèce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hostilités, puisqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que jusqu'à la guerre de Troye, les Grecs n'avoient eu aucune relation avec les Asiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels: est-il probable que dans ces temps-là même une colonie de Phéniciens soit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie?

Sicyone, dit-on, doit son origine à *Ægialée*; ce nom signifie hauteur près de la mer, c'est la situation de Sicyone, & il désignoit autrefois toute la contrée nommée dans la suite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus est la rivière qui baignoit les murs d'Argos. Thèbes fut édifiée par Cadmus, & la montagne sur laquelle la citadelle de Thèbes étoit assise, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (a). Cé-

(a) Voyez les remarques sur le §. 490. de la Théogonie.

rops signifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athènes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien suspects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pausanias nous a conservée, elles devoient leur naissance à des hommes du pays même, à des Pélasges, non à des étrangers; & cette tradition est beaucoup plus probable que la précédente. Qu'est-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens seroient venus faire dans un pays encore désert, chez des peuples sauvages qui n'avoient ni villes, ni sociétés, ni commerce?

Le sçavant auteur qui a recherché l'origine des Loix, des Arts & des Sciences, a prouvé par plusieurs témoignages (a) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils manquoient de matériaux pour construire des vaisseaux; que contents des productions de leur pays qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point sortir de leur pays. Ils persisterent dans cet usage jusqu'au règne de Sésostris, c'est-à-dire, plus de 400 ans après la fon-

(a) Voyez les remarques sur le ψ . 490. de la Théogonie, tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233; tome 4, l. 4, ch. 1.

ndation des premières villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pu croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens ?

La situation seule de ces villes dépose §. 54
contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arrosées par le Nil, auroient choisi des plaines sur le bord des rivières; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout: les premières villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées d'abord sur des montagnes & sur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorsque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

Aussi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces transmigrations d'Egyptiens dans la Grèce dont ces peuples se vantoient; » nous ne » les voyons soutenues, dit-il, d'aucune » preuve assez sensible, ni attestées par » aucun monument assez certain « (a).

Supposons néanmoins l'opinion com- §. 64
mune mieux établie. Est-ce assez pour prouver que ces colons étrangers sont les auteurs de la Religion grecque? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces

(a) Diod. tome 1, pag. 60.

colonies dans la Grèce, les Egyptiens & les Phéniciens étoient déjà idolâtres; & cela n'est pas aisé. Plusieurs chronologistes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. A la date même de ce voyage, l'Écriture ne nous montre encore aucun vestige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens; elle nous infinie au contraire, que les uns & les autres connoissoient & adoroient le vrai Dieu.

A la vérité, la plûpart des chronologistes modernes rapprochent de plusieurs siècles la fondation des villes grecques, & supposent Cécrops contemporain de Moÿse. Nous n'en sommes pas plus avancés. Selon Paufanias (a), Cécrops est le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu suprême; mais Jupiter n'étoit point le Dieu suprême des Egyptiens, c'étoit Osiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion grecque n'est donc point celle des Egyptiens; & il s'en faut beaucoup que le système que nous examinons, soit fondé sur des faits positifs.

- §. 7. Comme rien n'est si incertain ni si fabuleux que l'histoire des premiers temps de la Grèce, cherchons d'autres fondemens

(a) Diod. tome 3, l. 8, c. 2, page 210.

pour appuyer nos conjectures. Une question se présente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes? de personne, ils en sont les auteurs. Mais si les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont pu se former une fausse Religion sans aucun secours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Grèce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers, policés plutôt, ont été assez aveugles pour avoir des idées absurdes de la Divinité, ce n'est pas une merveille, que les seconds, placés dans les mêmes circonstances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a passé de la vérité à l'erreur par une progression facile, & en suivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'esprit des peuples grossiers. Il est donc à présumer que les Grecs ont suivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déjà écartés avant eux, & que l'on doit assigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les idées des sauvages de l'Amérique sont conformes à celles des Egyptiens; les ont-ils puisées en Egypte? si les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés selon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des

Pélasges, comme on espère de le montrer ; ceux-ci étant originaires de la Grèce, il n'y a pas lieu de croire que leurs successeurs soient des Dieux étrangers.

§. 8. Nous trouvons, il est vrai, en Egypte, en Phénicie, aussi-bien qu'en Grèce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des personnages qui leur ressemblent ; qu'en doit-on conclure ? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce sont des noms allégoriques, des emblèmes, pour désigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familières à tous les peuples.

§. 9. De ce qu'un culte paroît semblable, & cependant plus ancien dans l'Égypte ou dans la Phénicie que dans la Grèce, ce n'est pas une preuve suffisante pour juger qu'il a passé d'un peuple à l'autre ; c'est néanmoins le seul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont suivi. Pour en sentir le foible, il suffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait sur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moïse, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on sçait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Sçavans ont affecté d'en conclure que ce saint législateur n'avoit fait que copier les rites Égyptiens & appliquer au culte du vrai

Dieu, ce que l'on faisoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Histoire du ciel a réfuté solidement cette assertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en usage chez tous les peuples, avant même la naissance de l'idolâtrie, que c'étoit des restes de la Religion primitive sortis de la famille de Noé, des rites observés par nos premiers parens; que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention; que Moÿse au contraire les avoit rappelés à leur ancienne destination & à leur premier objet. Il est fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ses propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des usages semblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit sentir mieux qu'un autre le défaut de ce raisonnement. Les idées des Grecs, quoique fausses, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux sauvages; ce sont ou des erreurs populaires dont quelques-unes subsistent encore, ou des vérités triviales grossièrement exprimées & entendues; & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vûe cette première

vérité : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur, conservateur, & souverain maître de l'univers.

- §. 10. La prétendue conformité des personnages n'est souvent qu'apparente, & quand elle seroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoissons la croyance & les usages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout est grec entre les mains de ceux-ci. Lorsqu'ils nous parlent des Divinités étrangères, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte sous la figure d'un enfant ; Hérodote se persuade que c'est Apollon, parce que les Grecs représentoient celui-ci comme un jeune homme. Isis avoit un grand nombre de mammelles ; c'est donc la même que Cérès, dont le nom signifie nourrice ou nourriture. Osiris avoit quelques symboles semblables à ceux de Bacchus, c'est donc le même personnage. Telle est la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité est-elle d'un grand poids pour nous instruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ?

- §. 11. Il paroît qu'Osiris est le soleil ; *Σελήτιος* chez les Grecs, désigne ce même astre & la canicule. Isis est la terre ; c'est l'hébreu *Iffis*, le bas, le fondement. Servius, sur
le

Le 8^e livre de l'Enéide, nous apprend qu'il signifioit la même chose en Egyptien. Orus, leur fils, est la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut signifier ou le labourage ou les fruits de la terre; & il a du rapport avec Ὠρα en grec, la fleur de jeunesse & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre & des succès du labourage; ce n'est pas un grand mystère. De même, selon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, est fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'est pas surprenant qu'avec quelque variété dans les symboles, ils se soient rencontrés dans une chose aussi simple & aussi triviale.

Les Egyptiens représentoient souvent §. 12. leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de serpent, symbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient sur des serpens d'or. C'étoit, disoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichon: donc ils avoient tiré cet usage de l'Egypte. Tâchons de démêler le sens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été besoin de l'aller

Partie II.

D

chercher hors de la Grèce. Minerve ou l'industrie, pour faire vivre Erichon, c'est-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichon signifie tiré de la terre ou fruit de la terre,) inventa l'instrument pour le vanner & le séparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichon, à Aglaure, le vent; à Herfé, la rosée, & à Pandrose, la pluie. Cela se conçoit: c'est une histoire des semailles grossièrement entendues, d'où les Athéniens prirent occasion d'imaginer que, pour assurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (*a*) avec des figures de serpent. Ce n'est pas seulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui signifie la vie, désigne aussi un serpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le symbole de la santé, c'est encore parce qu'il est le plus vivace de tous les animaux; tellement qu'étant

(*a*) Il ne faut pas se persuader que les anciens misent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres: ils les plaçoient dans des espèces de corbeilles ou de paniers creux; d'où est venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en servoient aussi pour coucher leurs enfans. Cet usage fort simple dans son origine, fut regardé comme mystérieux, lorsque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vû de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne desséché: peut-être est-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

coupé en plusieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-temps. De-là le serpent d'Epidaure, l'histoire de son transport à Rome, &c. cette fable a donc pû naître en Grèce sans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en est de même de toutes les autres.

Pour raisonner conséquemment & par analogie; de même que les fables Egyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les usages de la société, de même la mythologie grecque est née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été nécessaire que ces deux peuples empruntassent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens se figurent dans les siècles postérieurs, que leurs Dieux, Osiris, Orus, &c. qui n'étoient que des personnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même aussi les Grecs après eux imaginerent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblèmes, avoient été des Princes qui avoient régné dans la Theffalie. Même prévention, même erreur, même vanité par-tout.

Une nouvelle preuve que les Divinités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne

font point les mêmes; c'est que les noms font fort différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ses propres Dieux, elle les eut fait connoître sans doute sous le même nom sous lequel elle les adoroit, ou sous des noms équivalens. Lorsque les Grecs dans les siècles postérieurs ont adopté quelque une des Divinités de l'Egypte, ils en ont scrupuleusement conservé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient érigés à Isis, à Sérapis, ces Dieux étoient représentés & honorés comme en Egypte; nous le voyons dans Pausanias. Il est donc à présumer que si les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on suppose tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & signifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Astarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Ascherah*, *lucus*, bois sacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'est la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, est dérivé selon le Clerc, d'*Aphradatah*, *separata à viro*, selon l'histoire du ciel, d'*Am-Pheroudoih*, *mater*

fructuum. Le latin *Vénus*, est une corruption de *Succoth-vénoth, tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un seul qui exprime le caractère que l'on donnoit à Vénus. Par quel hasard ont-ils désigné le même personnage?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens; le travail ou le labourage. Son nom grec $\phi\omicron\lambda\lambda\acute{o}\varsigma$ est le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le soleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon, os in eo mirum*. Selon d'autres, *Apollon* vient de Ἀπολλύμι , il signifie *disperdens* ou *destruens*. Il semble que tous ces noms aient été donnés en rêvant.

Isis, la terre, en Egypte est, dit-on encore, la même que Cérès ou Δημήτηρ . Celle-ci, selon le Clerc, est Dio, Reine de Sicile, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'histoire du ciel, Δημήτηρ est formé de *Dè Matar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets, confractio*, il signifie le bouleversement du monde par le déluge; ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les personnages, est moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obscu-

re : ce n'est pas sans raison que M. de la Barre l'a désapprouvée. Pour que l'on puisse juger qu'une Divinité est la même chez différens peuples, il faut que tous les noms expriment la même chose. Dès qu'on ne se tient pas à cette règle, on ne fait plus que deviner au hasard.

. 15. La ressemblance même des noms n'est pas toujours une preuve concluante, lorsque le sens n'est pas le même, & souvent elle a donné lieu à de grossières erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Isis*, qui signifie le bas, la terre, désigne aussi la profondeur & les eaux : *Isis* est une rivière de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conséquemment ce terme désignoit un vaisseau chez les anciens Germains. Il y a lieu de présumer qu'il signifioit la même chose chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance : *Isidis navigium Ægyptus colit* (a). Comme les Germains rendoient une espèce de culte à ce symbole de la navigation sous le nom d'*Isis*, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'*Isis* Egyptienne, & l'on a disserté sc̄avamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Égypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminsul*,

(a) Divin. Instit. l. 1, c. 2.

le Dieu ou le symbole qu'ils adoroient; en rapprochant ce terme du terme grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en est de même de la ressemblance des personnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perse, des pays du Nord, de l'Amérique, est la même que l'ancienne idolâtrie Egyptienne; M. l'Abbé Banier en est convenu (a), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Égypte? Selon les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, est la même qu'Isis chez les Egyptiens; la source de l'erreur est palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos; c'est le même nom que *ἰνος*, marais de Laconie, dans Pausanias (b), Inn, rivière d'Allemagne, Isne, rivière de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Ismene, parce qu'elle se déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivières; tout comme l'océan est appelé le pere des fleuves qui y conduisent leurs eaux. Comme elle avoit deux sources ou deux branches appellées en grec *κέρατα*, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil

(a) Divin. Instit. tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.

(b) L. 3, c. 23.

& de l'Acheloüs changés en taureaux. Or; l'Isis Egyptienne étoit souvent représentée avec une tête de vache; c'est donc la même chose qu'Io; le reste du parallèle est de même goût. Il se pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été aussi appelée Isis, puisque c'est un nom de riviere; la méprise dans ce cas étoit encore plus aisée.

§. 17. Le peu que nous sçavons des traditions & des rites de l'Egypte, est très-différent de ceux de la Grèce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéroglyphes ou figures symboliques, étoient des usages universels chez les Egyptiens, & faisoient une partie essentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun vestige chez les Grecs. Il eut été à propos que les partisans d'Hérodote nous donnassent quelque raison de cette différence.

§. 18. Embrasserons-nous le sentiment de Diodore de Sicile, qui accuse Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables en parlant des Egyptiens, pour attirer ainsi l'attention de ses lecteurs (a)? non assurément. Il est plus convenable de croire que cet historien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Grèce: il en de-

(a) Diod. tome 1, pag. 149.

manda la raison aux Prêtres, & ceux-ci ne manquèrent pas d'affurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naissance chez eux & y avoient été connues de tout temps; ils appuyerent cette assertion sur des généalogies & des dates qu'ils forgeroient à plaisir, Hérodote les crut sur leur parole.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est §. 194 qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont suivi, en assurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de l'Égypte, se sont retranché à eux-mêmes la seule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, disent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette supposition, que nous reste-t-il pour vérifier ce prétendu transport des Dieux Egyptiens dans la Grèce? si l'on disoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Égypte: la conséquence seroit du moins vraisemblable. Mais pour nous prouver l'identité des personnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun. Comment n'a-t-on pas vû qu'en admettant cette altération faite à

Partie II.

E

dessein, l'on retombe dans le ridicule que l'on reproche aux anciens Allégoristes ? on suppose que les fables grecques sont un ouvrage de réflexion, composé avec discernement ; au lieu que c'est une suite d'erreurs enfantées par l'ignorance & par la bizarrerie du langage. Dans le temps que les Grecs eurent besoin d'être instruits par des étrangers, ils n'en sçavoient pas assez pour composer par étude, ou pour défigurer exprès un système de Religion.

§. 20. Ceux qui ont soutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur système ? Nous n'avons d'autre monument pour nous instruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusèbe, & ce fragment n'est pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vû l'original, pour juger si c'est l'auteur ou le traducteur qui a cherché à se rapprocher de la Mythologie grecque ; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres saints nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens est fort obscur ; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, *de Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant,

DES DIEUX DU PAG. 51

C'est une foible raison pour croire §. 27; qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu : l'envie de tout rapporter à cette source, semblent souvent avoir fasciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appelés παλιχοί, *Palicci*, c'est-à-dire, deux creux d'eau : λίχ, signifie de l'eau dans les noms Ὑλικα, Ἐλικῶν, Ἀλικος, &c. qui sont des noms de lacs ou des rivières. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile; c'est le même nom que *Deulle*, rivière des Paysbas, & *Andéle*, rivière de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephi*; c'est le même sens. Comme l'eau en est minérale & sulphureuse, on crut que deux Génies en étoient les auteurs : on les nomma les *Freres Palices*, enfans d'Adranus, rivière voisine; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures, & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une description merveilleuse dans son histoire (a). » De ces deux lacs, » dit-il, s'élevent des étincelles qui paroissent sortir d'une grande profondeur : on » diroit que ce sont des chaudrons posés » sur un grand feu, & que l'eau qui en » déborde est elle-même enflammée. On

(a) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

L'ORIGINE

n'oseroit approcher de cet embrasement
 pour en découvrir la cause; & la terreur
 que cet objet imprime dans l'ame, y fait
 reconnoître quelque chose de surnaturel
 & de divin. L'origine de leur Divinité
 est fort simple, comme on voit; mais les
 Mythologues ont mieux aimé aller cher-
 cher ces deux personnages imaginaires en
 Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu
Palichin, vénérables, leur donner pour
 pere Adramelech, l'un des Rois ou des
 Dieux des Chananéens (a). C'est de l'éru-
 dition dépensée à pure perte & par engage-
 ment de systême.

§. 22. Soutiendrons-nous donc opiniâtement
 que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs
 Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens?
 Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce
 parti extrême dans une question si obscure,
 & cela n'est point nécessaire pour mainte-
 nir la vérité de notre systême. Que tous
 les Dieux honorés avec Jupiter, soient
 éclos du cerveau des Grecs, ou que quel-
 ques-uns aient été apportés d'ailleurs, cela
 est fort indifférent pour décider de leur
 nature & du vrai sens de leurs fables: puis-
 que par-tout on les a forgés à peu près de
 même.

§. 23. Essayons néanmoins s'il n'y a pas un

(a) Mythol. de Banier, tome 1, pag. 619.

moyen de distinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Hésiode nous servira de guide. Il distingue des Dieux de deux espèces : les premiers, sont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le soleil, la lune, &c. ce sont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les passions de l'humanité personnifiées; comme Vénus, Némésis, le Sommeil, la Discorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. aussi Hésiode les fait naître tous sous le règne de Cœlus ou de Saturne.

Les seconds sont ceux que l'on supposoit auteurs des Sciences & des Arts; ainsi Bacchus & Cérès n'ont présidé à l'agriculture; Vulcain, à la mécanique; Mercure, au commerce; Mars, à la guerre; Minerve, aux sciences; les Muses, à la poésie; Apollon & Esculape, à la médecine; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Vesta & aux Dieux Larès, lorsqu'on a été réunis dans un foyer commun. Certains Dieux sont aussi devenus nouveaux par la nouvelle manière de les envisager. Ainsi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux; Pluton, le Roi des enfers; Neptu-

ne, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Grèce. Voilà pourquoi Hésiode place la naissance de tous ces Dieux nouveaux sous le règne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit presque oublier, on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux soient venus des pays étrangers. Les Grecs paroissent avoir reçu plusieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il est à présumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à supposer qu'elle fut déjà honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté est de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant que de l'être dans la Grèce. Dans cette incertitude, soutenir que les Grecs ont emprunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'est un système dénué non-seulement de preuves, mais encore de vraisemblance.

On peut cependant faire une objection. N'est-il pas probable que l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs adorateurs d'un seul Dieu, comme elle s'est introduite plus d'une fois chez les Hébreux ? c'est toujours par la communication avec leurs voisins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas est fort différent. Que les Israélites, réduits en servitude en Égypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient souvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple servoit à les séduire, dont les fêtes pouvoient les attirer ; on le conçoit aisément. Mais que la Nation entière des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne se comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela est absolument sans exemple.



 CHAPITRE XV.

Cinquième conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

- §. 1. QUAND il seroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne sont point les auteurs de la Religion grecque, il ne s'ensuit pas qu'il soit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, comme M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Sçavans qui ont suivi cette méthode, c'est parce qu'ils l'ont fait sur une supposition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & sans être assujettis à aucune règle certaine. Il seroit encore à souhaiter qu'ils n'y eussent pas eu recours sans nécessité, qu'ils n'eussent point affecté de puiser dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraisemblables. Les Poètes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Hésiode, les fables avoient déjà plus de mille ans. La plûpart des noms propres étoient des termes surannés, com-

me ils le font parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le sens ailleurs que dans le grec ; & où le trouver, sinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui font émanées de la même source ? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des siècles suivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver plusieurs dans leur langage.

Si nous avons à faire l'histoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il nous fallut expliquer les noms propres des personnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunehilde, &c. seroit-ce dans la connoissance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de secours ? Il nous faudroit des Glossaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle est la nécessité où nous sommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros ; c'est du vieux grec : on ne le parloit plus au siècle de Platon & de Démosthène. Les Dictionnaires formés sur les écrits de ces derniers sont insuffisans, il faut y suppléer par des Glossaires

tels que celui d'Hétychius & par les langues des peuples voisins de la Grèce.

§. 5.

On continuera donc à suivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réserve, & en tâchant d'éviter les défauts dans lesquels ils sont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il est évident que le grec seul n'est pas propre à nous en découvrir le sens. 2°. L'on s'en servira pour montrer la signification d'un mot grec, lorsqu'il est unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes auxquels on puisse le comparer, alors on est forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on employera le latin pour expliquer le grec, sur-tout lorsqu'on verra qu'un terme est évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui sont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, se trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Grèce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire sans hésiter, que ce nom a la

même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légère variété dans la prononciation. Quand on trouve *ἵα*, rivière ou lac de Thessalie, *ἵα*, rivière d'Elide dans le Péloponnèse, Yung, rivière de la Chine; Yonne, rivière de Bourgogne; Vionne, rivière du Vexin; Yane, rivière de Picardie; Vienne, rivière de Touraine; ces différentes inflexions de la même syllabe peuvent-elles empêcher d'affurer qu'elle a signifié de l'eau dans toutes les langues? Lorsque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous douter que ce terme n'ait signifié hauteur ou élévation (*a*)? 5°. Lorsque le grec seul fournira un nombre suffisant de termes de comparaison pour vérifier le sens d'un mot, l'on s'abstiendra de citer

(*a*) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, seront sûrement révoltés de la multitude des synonymes que l'on y suppose. Est il vraisemblable qu'il y ait eu 80 ou cent mots pour désigner les eaux? voici ma réponse. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon usage de tous les noms connus de rivières & de montagnes, je suis en état de montrer 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaison des lettres de l'alphabet, il n'en est aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de plusieurs rivières. 2°. Qu'il n'est aucun nom grec de rivière qui ne se retrouve dans quelque autre partie du monde. Je ne sçai si ces deux faits paroîtront vraisemblables; quant à moi ils me sont démontrés. Je laisse aux Sçavans le soin d'en tirer les conséquences.

les autres langues ; ce seroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les consulter toutes, autant qu'il est possible, pour s'affurer de ses conjectures, mais il doit épargner cette rébutante discussion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes : que le nom d'une Divinité doit exprimer son caractère & ses fonctions : que lorsqu'elle est différemment nommée dans les diverses langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être synonymes ou équivalens ; autrement ce n'est plus le même personnage.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laisse pas de sentir combien l'explication de la mythologie doit paroître insipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'instruire qu'en s'amusant. Rapprocher, comparer, décomposer des mots, disserter sur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laisse cette occupation aux Glossateurs, personne ne leur envie la satisfaction qu'ils peuvent y trouver ; en vain l'on présente au public le résultat de tant de veilles, si l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de li-

berté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'estime qui est due à leurs sçavans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour sur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pousser les découvertes plus loin. S'ils se sont trompés en plusieurs choses, c'est qu'il n'est pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui semblera trop affirmatif, sur-tout dans une matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres, personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux même qui

n'approuvent point son système, lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible supplément; ou, si l'on veut, que comme une légère correction à faire à celui de ce sçavant Académicien.

3. 6. Malgré la vraisemblance que l'on a cru appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de la Mythologie. Avec ce secours, il est à présumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la suite des explications encore plus satisfaisantes & plus probables que celles qui sont proposées dans ce recueil.

5. 7. Si l'on osoit présumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'est qu'il réunit en quelque façon tous les systèmes, & que l'on y suit en quelque chose toutes les différentes méthodes, dont on a fait usage jusqu'ici pour expliquer les fables: celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le sens des

noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables historiques, mais non pas dans le sens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on suppose que les fables font souvent allusion aux usages communs de la vie & sur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puisque l'on pense après lui que les Dieux sont des personnages feints, & que le Poëme d'Hésiode est l'Histoire de la Religion grecque : enfin celle des Allégoristes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une physique sublime & des mysteres profonds, comme ils ont fait, mais une physique grossiere & populaire & les vérités les plus simples,

Peut-être cette apparence même de conciliation est ce que l'on goûtera le moins ; on ne la trouvera pas suffisante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un sage milieu entre les deux opinions ; tout système exclusif est ordinairement défectueux, les Historiens & les Allégoristes ont également tort. Ce n'est qu'en se rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raison. Il est vraisemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'histoire & de l'allégorie ; pour en donner une explication satisfaisante, il faut faire un choix

5. 2.

prudent des faits qui paroissent les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'est qu'en faisant usage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le sens de toutes les fables, contenter tous les esprits, réunir enfin tous les suffrages. Voilà, si je ne me trompe, la plus forte objection que l'on puisse m'opposer.

S'il se trouve jamais un Génie conciliateur assez habile pour allier ensemble deux choses aussi incompatibles que l'histoire & l'allégorie, ou autrement l'Histoire naturelle avec l'Histoire civile, je rendrai volontiers hommage à ses talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un si beau projet; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès; ce n'est pas sans raison que je le crois impossible.

1°. Les fables sont une espèce de système suivi, les Dieux descendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Hésiode, ne paroît point être de son invention, elle s'accorde à peu-près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que sur quelques circonstances. Si dans la liste des Dieux vous placez un homme, la chaîne est rompue, comment expliquera-t-on sa naissance & sa postérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait isolé
&

& dégagé de toutes les circonstances est vraisemblable sans doute : examinez seulement le temps où il faut placer son règne ; la vraisemblance disparoît. Dans des siècles de dispersion, où l'on peut à peine supposer quatre familles rassemblées, il n'y avoit pas des Rois. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente ; cinq ou six peuples différens révendiquent sa naissance : les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux son berceau ; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence ? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & passer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue ? Que fera-ce, lorsqu'il faudra concilier sa généalogie, ses exploits, ses alliances, sa postérité, ses crimes ? Contradictions, rêveries, ridiculités de toutes parts : où restera la vraisemblance ?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés sur les mêmes traditions, sur les mêmes monumens, sur les mêmes témoignages, quelle est la règle qu'il faudra consulter ? pas un seul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables sont nées plusieurs siècles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles se sont augmentées de siècle en siècle :

Partie II.

F

entre les divers auteurs qui les ont racontées; aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choses qu'il rapporte, puisqu'elles ont dû se passer chez des peuples encore sauvages qui ne sçavoient rien transmettre à la postérité.

3°. Pourquoi employer sans raison plusieurs méthodes, lorsqu'une seule peut suffire? dès qu'une fois le penchant des peuples sauvages à diviniser toutes les parties de la nature est prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir? Supposer dans une même fable, selon le besoin, des circonstances qui sont historiques & d'autres qui ne le sont pas, c'est retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les systèmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'essayer si notre méthode ne peut pas rendre raison de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raisonnement simple auquel il ne paroît pas possible de répondre. La Mythologie des idolâtres modernes ne renferme rien d'historique, donc il en est de même de celle des Grecs & des Romains. Il seroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir,



CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres systèmes, & réponse à quelques objections.

UN sçavant moderne qui a développé brièvement, mais avec beaucoup d'éloquence, l'*Origine, les Progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (a), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle est née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture symbolique, qui a été en usage non-seulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge du monde & chez les descendans d'Adam. Selon lui, la coutume de peindre le soleil & la lune, pour former une espèce de calendrier, d'adorer Dieu au lever du soleil & de s'assembler aux nouvelles lunes, fit d'abord désirer ces deux astres. L'invention du Zodiaque, dont les Egyptiens ne sont point les auteurs & qui est plus ancien qu'eux, introduisit ensuite le culte des animaux. Les premiers qui firent réflexion au mal physique & moral qu'ils apperçoivent dans l'univers, ne purent concevoir qu'un Dieu infiniment bon en fût l'auteur; ils imaginèrent deux principes,

(a) Imprimé à Paris en 1757.

l'un bon, l'autre mauvais : bientôt on crut que deux ne suffisoient pas, qu'il en falloit plusieurs; cette idée peupla l'univers d'Intelligences du second ordre auxquelles on rendit un culte. Le respect pour les morts, le souvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de passer jusqu'à l'adoration; ainsi Jupiter, Pluton, Neptune, furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux astres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs statues placées en public & chargées d'affiches ou de symboles, furent la source de nouvelles erreurs. La premiere colonie qui peupla l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture symbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour désigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le sol de l'Egypte fort différent des autres climats; les signes anciens ne servirent donc plus que pour le culte Religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réservée aux seuls Prêtres, & on la perdit entièrement lorsque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. De-là sont nées les fables; les métamorphoses, l'adoration des ani-

DES DIEUX DU PAG. 69

maux en Egypte & les autres folies du Paganisme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens; approprièrent les représentations symboliques de ceux-ci aux Dieux, que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Grèce, & créèrent une foule d'autres personnages sur le même modèle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-seulement ses propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit soumises à son empire.

Ce système, comme l'on voit, est à peu près le même que celui de l'histoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il est sujet à la plûpart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuse que solide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci-devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire. On se contentera d'observer que l'adoration des astres, des animaux, & des autres parties de la nature, se trouve chez plusieurs Nations qui n'ont jamais fait usa-

ge du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Écriture symbolique & qui ne paroissent pas en avoir jamais eu aucune connoissance : nous l'avons montré en détail dans le chapitre sixième. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes institutions.

- §. 3. C'est ce qu'a montré avec toute la sagacité possible, le sçavant Magistrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (a) : il a fait voir qu'aucun des systêmes proposés jusqu'ici sur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raison du culte extravagant que tous les peuples de l'univers, sans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées ; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les astres ni avec les héros déifiés ; que ce culte étoit direct, absolu, & non point symbolique ni relatif ; & il seroit difficile de rien opposer de solide aux raisons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumieres supérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans son ouvrage plusieurs suppositions qui paroissent non-seulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui semblent se contredire.

- §. 4. D'abord il donne la préférence à la mé-

(a) En 1742.

thode d'expliquer les fables par l'ancienne histoire; il en prouve la justesse par le nom même de *Mythologie*, qui signifie, selon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il insinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes divinifiés après leur trépas. Voyons si cette hypothèse peut s'accorder avec ce qu'il nous enseigne ailleurs.

1°. Il convient que cette méthode ne § 51
peut rendre raison de toutes les espèces d'idolâtrie, du culte rendu aux astres, aux animaux, aux êtres mêmes inanimés; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le sabéisme & le fétichisme (a). Voilà déjà un grand défaut. Si donc on peut trouver un systême qui rende raison de toutes ces pratiques, il mérite sans doute d'être préféré. Or tel est celui que l'on a tâché de prouver jusqu'ici.

2°. Il soutient que l'adoration des astres § 52
& des êtres naturels est plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (b); que c'a été la première Religion des Grecs aussi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (c); que le fétichisme & le sabéisme

(a) Page 10.

(b) Page 12 & 51.

(c) Page 150.

étoient dans les premiers temps les deux seules Religions reçues en Egypte; que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a presque pas été sujette (a) que, selon le fragment de Sanchoniaton, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le soleil, les vents, le feu (b). Cela supposé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont empruntés leurs nouveaux Dieux ou héros divinifiés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros? Les Egyptiens & les Phéniciens ont donc changé de Dieux & de Religion avant que d'en faire changer aux Grecs. Quelles sont les preuves, les causes, la date de ce changement?

§. 7. 3°. *La Grèce*, dit-il après Hérodote, *donna dans la suite à ses vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers.* (c) Cela se conçoit-il? les Grecs avoient sans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. *Mais ces noms propres sont*

(a) Page 104 & 252.

(b) Page 114 & suiv.

(c) Page 158.

vous orientaux : c'est-à-dire, ils ont une signification dans les langues orientales ; mais ils en ont aussi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant ; au besoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au hasard du Phénicien est la plus foible de toutes les preuves.

4°. Notre sçavant Auteur a très-bien 9. 8.] développé les diverses causes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des Etres naturels (a). Le penchant de l'homme à concevoir tous les Etres semblables à lui-même, à supposer de la bonté ou de la malice aux choses inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent, à personnifier les Etres physiques & les Etres moraux : voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute espèce. Il est donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples, Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichisme des Negres.

(a) Page 215 & suiv.

Dans cette supposition, quelle relation les anciennes fables de la Grèce peuvent-elles avoir avec l'Histoire ?

§. 9. Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou ? voilà le doute que laisse toujours dans l'esprit le sçavant ouvrage que nous examinons ; & la principale difficulté demeure indécise.

Pour la résoudre, il faut se rappeler une observation que notre Auteur a faite (a) & que nous avons déjà rapportée d'après les Voyageurs (b), que les objets du culte des Negres ne sont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choses que l'on suppose douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs ; que ces fétiches ne sont pas tous les objets matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plû aux Negres de choisir & de faire consacrer par leurs Prêtres. Il faut se souvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rapportent de la confiance excessive que les Negres ont en leurs Prêtres : ils croient que ces fourbes conversent familièrement avec les Esprits ou Génies qui sont leurs véritables Dieux, qu'ils sont dépositaires de toute

(a) Page 11.

(b) Chap. 6, § 9.

leur puissance. Il n'est pas surprenant qu'ils soient persuadés en conséquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains talismans ou fétiches, qu'en vertu de la consécration faite par ces Prêtres, un caillou peut servir de gage de la présence & du secours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere; que dans cette opinion ils rêverent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'assistance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la consécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il est clair que toutes les pratiques des Negres supposent nécessairement la croyance des Esprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent, que cette croyance est la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganisme. Dès que l'on perd de vûe ce dogme fondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reste une autre objection à résoudre. §. 106
Selon le sentiment du même Auteur, nous

G ij

supposons faussement que les Grecs ont eu d'abord la connoissance d'un seul Dieu, & qu'ils sont tombés ensuite dans le Polythéisme & l'Idolâtrie. Tous les peuples sauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, sont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoissance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui passent la portée des peuples sauvages; leurs idées bornées & grossières, les conduisent assez naturellement au Polythéisme (a); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphysiciens, que depuis la dispersion du genre humain, le Polythéisme a toujours été la première Religion des hommes.

§. 11. Nous avons déjà observé (b) que ce fait est absolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la question de savoir si les Dieux des Grecs ont été des hommes ou les êtres physiques personnifiés. Quand la première Religion des Pélasges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéisme, comme Hérodote l'assure, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant

(a) Pag. 191 & suiv.

(b) Chap. 3, §. 11.

Cœlus, ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus il s'enfuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain : il faudroit seulement supprimer la première époque où nous avons envisagé la Religion grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu, comme plusieurs Sçavans le prétendent, il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre système sur la nature des Dieux & sur le sens des fables, n'en recevrait aucune atteinte.

En second lieu, c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie, sortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des peres aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siècles, même chez les hommes devenus sauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de

l'Amérique communiquer à leurs descen- dans les notions grossières & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été nécessaire que les Grecs arrivassent à cette connoissance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphysiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par supposer ou que la connoissance d'un seul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la dispersion des peuples; l'un & l'autre de ces faits est également faux & contraire au texte des livres saints.

§. 12. Enfin, il s'en faut beaucoup que le sentiment des Métaphysiciens qu'on nous oppose, soit infaillible ou démontré: des Ecrivains qui passent parmi nous pour de grands Philosophes, après avoir pesé les raisons, se sont décidés pour l'opinion contraire.

Il est naturel, disent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, éprouvant tous les jours sa foiblesse, sentant par-tout un pouvoir invisible, ait bientôt dit: il y a quelqu'Etre au-dessus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pou-

voir supérieur, qui tantôt nous favorise & tantôt nous maltraite. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs* ; car pourquoi plusieurs ? on commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet Etre que l'on aura d'abord invoqué ? sera-ce le soleil, sera-ce la lune ? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des astres, ils y sont accoutumés ; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Ce sont des espèces de Philosophes qui ont remarqué les premiers le cours des astres.

Un village se fera donc borné à dire : il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, apaisons-la par de petits présens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien aussi lui donner un nom : le premier qui s'offre est celui de chef, de maître, de seigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens, *Baal*, *Bel*, *Moloch* chez leurs voisins, *Papée* chez les Scythes, signifient seigneur & maître. *Ouranos* ou *Cælus*, pre-

mier Dieu des Grecs , a désigné la même chose.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnoître une seule Divinité; s'ils avoient été Philosophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les Etres qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. Chaque bourgade imaginoit un Etre tutélaire & terrible, résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un seul, parce qu'elle n'avoit qu'un seul chef à la guerre.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée & leur esprit ayant acquis des connoissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & assigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux astres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

DES DIEUX DU PAG. 81

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne ; le temps forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons , ni les chats , ni même les astres , n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes , Babyloniens , Perses , Egyptiens , Scythes , Grecs & Romains , admettent un Dieu suprême , rémunérateur & vengeur.

On n'ose d'abord le dire au peuple ; mais on le dit secrettement & dans les mysteres. Toutes les autres Divinités ne sont que des Êtres intermédiaires. On place des héros , des empereurs au nombre des Dieux , c'est-à-dire , des bienheureux. Mais il est sûr que Claude , Octave , Tibere & Caligula , ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot , il paroît prouvé que du temps d'Auguste , tous ceux qui avoient une Religion , reconnoissoient un Dieu supérieur , éternel , & plusieurs ordres de Dieux secondaires , dont le culte fut appelé depuis idolâtrie (a).

Assurément nous ne pensons pas que ces réflexions soient une preuve démonstrative , plusieurs sont très-sujettes à contestation ; mais enfin jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la chose s'est faite autrement ,

(a) Diction. Philos. art. Religion , deuxième question ;

nous sommes en droit de supposer avec le plus grand nombre des Sçavans, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un seul Dieu sous la notion confuse d'*Etre supérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puissances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la suite.

Mais quelque système que l'on suive sur la manière dont ce culte s'est introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganisme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conséquent que fort tard chez les Grecs & lorsqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la dernière évidence, ou du moins la portera au souverain degré de la probabilité.

§. 14.

Il reste cependant toujours une objection dont tous les esprits sont d'abord frappés. Est-il vraisemblable que dans un objet aussi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des personnages réels, des allégories pour des narrations sérieuses, que les seules équivoques

du langage aient pu opérer un aveuglement si inconcevable ?

On pourroit répondre que le système des Mythologues historiens suppose des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Est-il vraisemblable qu'il y ait eu un puissant Empire chez des peuples sauvages, qui s'est formé on ne sçait comment, & qui a disparu de même ; que les Grecs aient commencé par adorer des scélérats ; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honorer des étrangers ; que pouvant multiplier à direction ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des personnages chimériques, la nuit, la discorde, le sommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainsi dans leur Religion le mélange le plus bizarre ? On ne répétera point les autres objections que l'on a faites contre ce système.

Mais il faut résoudre directement la difficulté. Je soutiens que la supposition dont les esprits prévenus révoquent en doute la possibilité, devient très-vraisemblable quand on veut réfléchir sur la marche de l'esprit humain, telle qu'on l'a tracée, chapitre 3, §. 8, sur les fables, sur les erreurs, sur les pratiques populaires qui subsistent encore aujourd'hui, & qui paroîs-

sent avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux, deux espèces de fables, les unes physiques, les autres historiques, telles que les romans: L'on doit mettre au rang des premières tout ce que l'on raconte sur les feux nocturnes, sur le cochemar, sur les follets qui pansent les chevaux, sur les différentes espèces de lutins: erreurs dont les unes sont nées des opérations des somnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en est quelques-uns dont les principaux personnages ont existé, comme ceux de Richard sans Peur, de Robert le Diable, de Pierre de Provence, &c. d'autres où tout est fabuleux, Gargantua, l'Espégle qui est un recueil de tours & de filouteries, &c. N'est-il pas à présumer qu'il en étoit de même chez les Grecs?

2°. Les principales erreurs des anciens se retrouvent encore parmi les peuples grossiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les instruire; ils croient encore aux influences de la lune, aux songes, aux présages, aux jours heureux & malheureux, aux talismans, aux forciers & au sabat, &c. ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de

la même source, de l'ignorance des causes naturelles, de la croyance d'un pouvoir supérieur agissant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ses différentes parties?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumières qu'elle donne aux plus simples, malgré le zèle & la vigilance des pasteurs, il s'est introduit souvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres superstitieuses, qui n'étoient fondées que sur l'ignorance & l'abus du langage: l'inscription *vera Icon*, placée sous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique*; d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les Critiques ont prouvé la fausseté, & dont les Evêques les plus sages ont souvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulières fondées sur la simple allusion des noms: l'on a invoqué *S. Fort*, pour fortifier les membres, *S. Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puisque l'intercession des Saints peut être utile contre toutes sortes de maux; mais l'idée particulière que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'est glissé parmi les igno-

rans, des pratiques superstitieuses établies sur le même fondement, comme la coutume de plier les pièces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & plusieurs autres usages dont il seroit inutile, peut-être même dangereux de rappeler le souvenir. N'est-il donc pas vraisemblable que les erreurs, les fables, les superstitions anciennes, ont eu la même origine ?



CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on suit Hésiode ; idée de la Version françoise de ses Poësies & des Remarques qui l'accompagnent.

§. I. **P**OUR développer le systême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choisir un meilleur guide qu'Hésiode. M. l'Abbé Banier observe, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens : après Homere, Hésiode est le premier Mythologue, & ils s'accordent assez entr'eux. La Théogonie est l'histoire des Dieux la plus complète & la plus suivie ; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que

On peut réussir à expliquer celles de notre Poëte, il est aisé de découvrir l'origine & le sens de toutes les autres; elles ont été bâties sur le même fond & selon la même méthode.

On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Hésiode, les graces naïves de son style, le sublime même auquel il s'éleve quelquefois. La description du combat des Titans, celle de la naissance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être mises en parallèle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reste de ses ouvrages, c'est que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit susceptible : aussi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le style médiocre. 6. 22

Quand on dit que sous les régnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Hésiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion grecque, on ne prétend pas assurer que c'ait été son dessein exprès, ni qu'il l'ait ainsi conçu distinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu seulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition 6. 23

sur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on soutient que cette tradition telle qu'Hésiode la rapporte, nous indique en termes obscurs les révolutions arrivées successivement dans la croyance des Grecs. Il est cependant probable que le Poëte en a soupçonné quelque chose, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas blesser l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même sort que Socrate subit dans la suite. Quoi qu'il en soit, nous regardons Hésiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme simple historien des fables, quoiqu'Hérodote ait pensé le contraire (a).

§. 4.

Pour en venir à la version françoise, on conçoit qu'il étoit impossible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être servilement traduit. Notre langue ne souffre point les épithetes entassées qui ne servent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions si familières aux anciens. Plusieurs expressions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais sens en françois. La traduction que l'on donne, ne doit point être lûe sans les remarques.

Le lecteur s'appcevra aisément que

(a) Hérodote, l. 2, n. 69.

l'on s'est servi de l'excellente édition d'Hésiode donnée par le Clerc: on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni pour l'exactitude de la version latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la suivre constamment? C'est-là qu'il faut avoir recours, s'il survient des doutes sur la fidélité de la traduction françoise.

Les remarques, outre leur objet principal, qui est de développer le vrai sens d'Hésiode, & le système de la Théogonie, sont encore destinées souvent à montrer que celles de le Clerc ne sont pas toujours aussi bien fondées qu'elles le paroissent, que le plus grand nombre de ses étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, sont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant sur l'origine de la mythologie, que sur la multitude des colonies Phéniciennes, n'est rien moins que solide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorsqu'elles ont paru justes & nécessaires pour l'intelligence du texte. §. 52

On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties: la première, qui sert comme de Préface, est une Invocation des Muses; les quatre suivantes sont relatives aux quatre époques de la Religion grec- §. 53

Partie II.

H

que que l'on a distinguées ci-devant, & dont ce Poëme est l'histoire.

§. 7. En s'appliquant à ce travail, on ne l'a point envisagé comme un objet de pure curiosité; il a semblé propre à établir deux vérités importantes. La première, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un seul Dieu, que c'est du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'est point de la plus haute antiquité. La seconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conservé long-temps de saines idées sur la Divinité; qu'il falloit par conséquent une révélation surnaturelle, éclatante & révêrue des caractères les plus frappans pour établir & conserver la vraie Religion sur la terre. C'est ici en même temps une application du principe que l'on a tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaison peuvent servir à dissiper peu à peu les ténèbres répandus sur l'Histoire des anciens peuples, & nous faire distinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses.

§. 7. Mais quand ce principe seroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il fera toujours fort aisé de le tourner en ridicule, en suivant la méthode employée par quelques Sçavans pour décrier

te genre d'érudition. L'on affectera de choisir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plausibles au premier coup d'œil, en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On présentera ces lambeaux décousus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reste: on conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument destituées de la plus légère vraisemblance. On pourra étayer encore cette décision par des réflexions générales sur les abus de la science étymologique, sur l'incertitude de ses applications, sur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainsi prévenu par le compte infidèle qu'on lui rend d'un systême dont on ne combat que l'accessoire, ne se donnera pas la peine de consulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir si l'Auteur raisonne de suite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuse.

Par ce procédé peu équitable & qui est assez à la mode, l'on parviendra très-sûrement au point auquel nous touchons déjà de fort près, à faire mépriser souverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute espèce d'érudition, à ne plus estimer d'autre talent que celui d'écri-

re avec légèreté & avec grace : & il n'est pas nécessaire de montrer jusqu'où cette façon de penser peut nous conduire.

§. 2. Qu'on me permette de le répéter & de finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement sensé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choses à faire : la première, d'examiner la question principale, si les Dieux du Paganisme ont été des êtres réels ou imaginaires, si la mythologie est fondée sur l'Histoire ou si elle est allégorique ; & de peser les preuves que l'on a rassemblées. La seconde, de suivre, du moins sommairement, l'application de la méthode que l'on propose pour l'explication des fables : on a déjà fait observer qu'elle ne porte que sur des conjectures, & qu'il est impossible qu'elles soient toujours également heureuses. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de hasardées, ces défauts de détail font-ils un motif suffisant de rejeter un système, quand il est prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la critique & du mépris des Censeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fausseté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il est ridicule de le chicaner sur les conséquences.

On ne se flatte pas néanmoins de per-

suader ceux qui ont déjà pris parti sur cette matiere. Un Ecrivain obscur doit-il assez compter sur la force du vrai pour espérer de renverser par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les suffrages les plus respectables ? c'est beaucoup, si l'on daigne seulement jeter un coup d'œil sur ses raisons & sur sa méthode. Mais il se trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque question ce qu'il y a de vrai ou de plus vraisemblable; c'est pour eux principalement que l'on a composé cet ouvrage.



P O È M E S
D'HÉSIODE,
T R A D U I T S
E N F R A N Ç O I S.

THÉOGONIE.

THÉOGONIE.

Partie II.

I



THÉOGONIE,



PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

COMMENÇONS nos chants par invo- v. 1.
 quer les Divinités qui président à la musi-
 que & qui habitent sur le mont Hélicon,
 les Muses de ma patrie qui s'exercent à
 danser autour de la belle fontaine & de
 l'autel de Jupiter. Après s'être baignées 5.
 dans les eaux sacrées du Permesse, de l'Hip-
 pocrène & de l'Olmus, elles continuent
 leurs aimables jeux sur le sommet de l'Hé-
 licon.

Enveloppées d'un nuage léger, elles pas- 10.
 sent les nuits à célébrer dans leurs concerts
 le souverain des Dieux, la Reine d'Argos
 Junon à la brillante chaussure, la fille de
 Jupiter Minerve aux yeux pers, Apollon
 Phoebus, Diane la chasseuse, Neptune qui 15.
 environne & qui ébranle la terre avec ses
 flots, la respectable Thémis, Vénus aux
 yeux pleins de douceur, Hébé couronnée
 d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le Soleil,

I ij

20. la Lune, Latone, Japetus, le rusé Saturne ;
la Terre, le vaste Océan, la Nuit téné-
breuse & toute la Cour céleste des im-
mortels.

25. Ce sont ces Nymphes divines qui inspi-
rèrent autrefois Hésiode, lorsqu'il gardoit
ses moutons au pied de leur montagne
sacrée ; tel est le discours que lui adresse-
rent les Muses de l'Olympe, les filles du
souverain Jupiter : Bergers, oisifs habitans
des campagnes, gens inutiles qui ne pen-
sez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'est
nous qui enseignons l'art de composer
d'ingénieuses fictions & de dire agréable-
ment la vérité.

30. En prononçant ces paroles, elles me mi-
rent à la main une branche de laurier, sym-
bole de leur pouvoir ; je me sentis animé
d'un esprit divin, l'avenir & le passé se dé-
voilerent à mes yeux : elles m'ordonnerent
de célébrer la naissance des heureux im-
mortels & de ne jamais les oublier elles-
35. mêmes dans mes Vers. Mais où me con-
duira ce propos ?

Que les Muses soient donc mon premier
objet : ce sont elles, qui par leurs concerts,
réjouissent Jupiter dans l'Olympe. Elles
présentent à ses yeux l'ordre des destinées,
le présent, le passé, l'avenir : leur voix ne
40. s'affoiblit jamais, & leur douce harmonie

répand la joie dans le séjour du tonnerre; le sommet de l'Olympe en retentit, & toute la cour céleste y est attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement font nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaisantes qui leur ont succédé & qui régnerent sur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le souverain Jupiter est le principal sujet de leurs louanges; elles exaltent son règne & sa puissance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros.

C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance, c'est dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémofyne, fille de Jupiter qui régne sur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce secret: après l'année révolue, le temps de son enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une ressemblance parfaite, dont l'esprit toujours tranquille n'est occupé que de chant & de poésie. Le sommet glacé de l'Olympe est le séjour ordinaire où se rassemble leur cour; les graces, la volupté, les plaisirs de la table ne les abandonnent

65. jamais; elles chantent les loix, les mœurs; les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent sur l'Olympe faire la cour à leur pere, le son agréable de leur voix, le bruit de leurs danses firent retentir les échos. Il régne dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder son tonnerre: après avoir vaincu son pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a distribué à tous leurs emplois.

75. Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleste palais: Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope; celle-ci est la plus puissante de toutes; elle doit toujours accompagner les Rois.

80. Lorsque les Muses jettent un regard favorable sur un Prince que Jupiter a placé sur le thrône, elles répandent une douce rosée sur sa langue, les paroles coulent de sa bouche comme un torrent de miel, il fixe les regards du peuple, lorsqu'il monte sur son tribunal pour rendre la justice. Un seul discours prononcé avec dignité, suffit pour appaiser les plus vives contestations. C'est pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence, afin qu'ils fassent régner l'équité, qu'ils sçachent prévenir ou répa-

rer les crimes par les graces insinuantes de
 leurs discours. Dès qu'un Roi digne de 90.
 la couronne se montre à ses peuples, il voit
 la foule se prosterner à ses pieds, lui rendre
 les mêmes hommages qu'à la Divinité, il
 tient dans une attention respectueuse la
 plus nombreuse assemblée. Tels sont les
 dons précieux que les Muses accordent à
 leurs Eleves. Ce sont les Muses & Apol- 95.
 lon, Dieu redoutable par ses traits, qui for-
 ment les Musiciens & les Poëtes; mais c'est
 Jupiter qui place les Rois sur le thrône.

Heureux le favori des Muses! Les gra-
 ces & la persuasion naissent de sa bouche.
 Qu'un malheureux soit plongé dans la plus
 amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par 100.
 les Muses commence à chanter les exploits
 des héros, les louanges des habitans de
 l'Olympe, l'homme affligé oublie ses pei-
 nes, la sérénité renaît dans son ame; il cède
 au pouvoir enchanteur des Déeses qui
 l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans
 ma bouche des chants dignes des immor-
 tels que je vais célébrer. Dites-nous quels 105.
 Dieux sont nés de la terre, du ciel, de
 la nuit, ou de l'humide élément: racontez-
 nous comment la terre, les fleuves, la mer
 orageuse, le ciel, les astres ont été les pre-
 miers Dieux; comment leur ont succédé 110.

- les Intelligences bienfaisantes qui répartissent les richesses de la nature, qui président à ses différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer sur les hauteurs de l'Olympe. Divines Muses, qui habitez le ciel depuis la naissance du monde, apprenez-nous cet important secret, & quel a été le premier de tous.



SECONDE PARTIE.

Règne de Cælus, génération des Etres.

- γ. 116. **L**E Chaos fut avant toutes choses, ensuite la terre, séjour tranquille des immortels qui habitent les sommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes entrailles de la terre, & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les foudres des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.

125. Du Chaos sont nés l'Erebe & la Nuit obscure, de la Nuit jointe à l'Erebe sont fortis le Jour & la Clarté.

- La Terre produisit d'abord le Ciel aussi étendu qu'elle, tout parfemé d'étoiles, pour qu'il lui servît de couverture & de séjour aux Dieux. Elle enfanta encore les

330.

hautes montagnes où habitent les Nymphes qui se plaisent à errer sur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuse sans le secours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au monde l'Océan & ses gouffres profonds; Céus, Créus, Hypérion, Japetus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémofyne, Phœbé avec sa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le rusé Saturne est le dernier & le plus violent de ses enfans, il fut ennemi de son pere dès sa naissance. 135.

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout semblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'est de-là qu'on leur a donné le nom de Cyclopes: leur force & leur adresse éclatoient dans les ouvrages qui sortoient de leurs mains. 140.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monstrueuse & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gygès, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres membres à proportion. 150.

- Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre ont été d'une grandeur & d'une force
155. plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere: à mesure qu'ils naissoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laissoit point voir le jour, & se
160. faisoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémissoit & en séchoit de douleur; le ressentiment lui suggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorsqu'elle eut tiré de son sein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ses enfans de son dessein. » Vous
165. » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle de votre pere, si vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous » fait & la maniere indigne dont il vous » traite ». La crainte dont ils étoient saisis ne leur permit pas de répondre; mais le rusé Saturne plus hardi que les autres lui ré-
170. » pliqua: » ma mere, je me charge de l'exécution: le crime dont notre pere se rend » coupable, me dispense d'avoir pour lui » les sentimens d'un fils ». La Terre satisfaite le plaça dans un lieu secret où il ne
175. pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'usage qu'il en devoit faire. Sur le soir, le Ciel répandit sur la terre les ténèbres de la nuit, & lorsqu'il s'étendoit pour

s'approcher de son épouse, Saturne d'une main hardie mutila son pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé. 180.

Mais le sang du ciel ne pouvoit cesser d'être fécond; autant il en tomba de gouttes sur la terre, autant il en sortit de nouveaux Etres. De-là sont nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent sur la terre sous le nom de Mélies. 185.



TROISIÈME PARTIE.

Règne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à son pere; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps sur les eaux. De l'écume qui s'en forma nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'isle de Cythere & bientôt après en Cypre; par-tout où se montroit la charmante Déesse, les fleurs croissoient sous ses pas: on l'appelle Aphrodité ou Vénus, Reine de Cythere, elle est toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait allusion à l'écume de la mer 188; 190; 195;

dont elle est née. On la nomme encore

200. Cytherée, à cause de l'isle où elle aborda, Cypris, parce que c'est auprès de Cypre qu'elle a reçu le jour; & ses inclinations ne démentent point son origine. L'Amour & le beau Cupidon sont toujours à sa suite, & ils l'accompagnent dans l'assemblée des Dieux.

205. Les ris, les jeux de la jeunesse, les entretiens galans, les supercheries de l'amour, les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont échus en partage. Tel est le sort que lui ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang donna alors à ses enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtement qu'ils recevraient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber sur toutes les races futures.

215. La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Destin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes sans le secours d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Momus, du Chagrin dévorant, des Hespérides qui gardent au-delà de l'Océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déesse fatales, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis,

220. Atropos, sont encore filles de la Nuit; ce sont elles qui distribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naissance.

qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Némésis, Divinité si pernicieuse aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde. 225.

Celle-ci à son tour enfanta le Travail & les Soucis, l'Oubli, la faim, les douleurs cuisantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le mensonge, les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le serment qui cause de si grands maux quand on ose le violer. 230.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il est sincere & bienfaisant, ami de l'équité, rendant justice à tout le monde. 235.

De l'union de la Mer avec la Terre sont nés Thaumás, le vaillant Phorcys, la belle Cétéo & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris son épouse, fille de l'Océan, ont produit la nombreuse famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux: Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoé, Spio, 240.

110 T H É O G O N I E.

- Thoë, la belle Thalie, la gracieuse Mélite, Euliméné, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé aux doigts de roses, Doto, Proto, Pherusa, Dynaméné, Nefée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatolegé qui appaisent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec la belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomedie, Polynomé, Autoñoë, Lyfianaffe, Euarné dont le caractère est aussi beau que son visage, l'élégante Pfamathé, la divine
250. Ménippe, Néfo, Eupompé, Thémisto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de son pere. Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.
265. Thaumás eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris, les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs ailes rapides la vitesse des vents & des oiseaux; & qui s'élevent au plus haut des airs.
270. Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naissance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce sujet les vieilles, Pephredo & Enyo, toujours

T H É O G O N I E. III

couvertes d'un superbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où sont les Hespérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduse : celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de vieillir. Neptune eut commerce avec elle sur la tendre verdure, & Persée lui ayant coupé la tête, il en sortit le grand Chrysaor & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé parce qu'il étoit né auprès des sources de l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la main une épée d'or : il s'est envolé de dessus la terre au séjour des immortels, où il habite le palais de Jupiter & il porte le tonnerre & la foudre.

Chrysaor devenu époux de Callirhoë ; fille de l'océan, fut pere de Géryon monstre à trois têtes ; celui-ci fut dépouillé de ses armes par Hercule qui lui enleva les bœufs dans l'isle Erythie, & qui en conduisit le troupeau à Tirynthe, après avoir franchi le vaste océan, tué le chien Orthos, & le bouvier Erythion dans la caverne obscure où il se retiroit.

Callirhoë enfanta encore dans un antre profond un autre monstre qui n'eut jamais rien de semblable parmi les Dieux & les hommes, la redoutable Echidna, moitié

112 T H É O G O N I É.

300. nymphe à visage agréable, aux yeux noirs, & moitié serpent dont la vûe fait horreur, qui est taché de diverses couleurs, qui se nourrit de carnage dans le sein de la terre. Il se tient dans une caverne profonde sous un rocher loin des Dieux & des hommes.
305. Telle est la demeure que les Dieux ont assignée à la cruelle Echidna, nymphe immortelle qui ne vieillit point; elle y est renfermée dans les montagnes. On dit que Typhon, vent orageux & violent a eu commerce avec cette belle aux yeux noirs, que de-là sont venus Orthos, chien de
310. Geryon, ensuite Cerbere, chien de Pluton, monstre à cinquante têtes, d'une taille & d'une force extraordinaire, d'une voix terrible & d'une cruauté égale. Il en est venu encore l'hydre de Lerne qui fit tant
315. de ravages: Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conseils de Minerve, tua ce monstre à coups d'épée.
320. Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monstrueux, d'une vitesse extrême: il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chèvre, la troisième d'un dragon, & ressembloit à ces trois animaux, au lion par le devant du corps, à la chèvre par le milieu, à un serpent par derriere, & vomissoit

vomissoit des torrens de flammes. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégase, s'en rendit le maître. 325.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la postérité de Cadmus, & le lion de Némée. Junon épouse de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts d'où il ravageoit les environs de Némée & du mont Apesas. Il fut encore tué par Hercule. 330.

Enfin Céto & Phorcys engendrèrent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vastes campagnes des Hespérides : telle est en détail leur postérité. 335.

De Tethys & de l'Océan sont fortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Po & ses gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, le majestueux Danube, le Phase, le Rhéfus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Hep- raporus, le Granique, l'Æsopus, le divin Simois, le Penée, l'Hermus, le Caïcus remarquable par la beauté de ses eaux, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardeus & le divin Scamandre. 340.

Tethys est encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens consacrent leur chevelure, aussi-bien qu'au grand Apollon & aux fleu-

350. ves. Tel est le sort qu'ont reçu de Jupiter
 Pitho, Admete, Janthé, Electre, Doris,
 Prymno, Uranie, Hippo, Clymène, Rho-
 dia, Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie,
 Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable
 355. Dioné, Melobosis, Thoë, la belle Poly-
 dore, Cerceïs, Pluto, Perseïs, Janire,
 Acaste, Xanthé, Petrée, Menestho, Eu-
 rope, Métis, Eurynomé, Telestho, Crisé,
 360. Asia, l'aimable Calypso, Eudoré, Tyché,
 Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui est la
 plus respectable de toutes.

- Telle est la postérité de l'Océan & de
 365. Tethys, telles sont leurs filles aînées; mais
 il en est un plus grand nombre dispersées
 par toute la terre & qui demeurent au fond
 des eaux. Il est de même une infinité d'au-
 tres fleuves nés de Tethys & de l'Océan,
 qu'il n'est pas possible à un mortel de nom-
 370. mer, mais qui sont connus des peuples qui
 en habitent les bords.

Thia épouse d'Hypérion enfanta le So-
 leil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mor-
 tels sur la terre & les Dieux immortels
 dans le ciel.

375. Eurybie, femme de Crius, fut mere
 d'Astræus, de Pallas, de Persés plus habile
 que ses freres. Astræus, marié à l'Aurore,
 380. fit naître les vents impétueux, Argestès &
 Zephyre, le rapide Borée, l'humide No-

T H É O G O N I E. I I 7

rus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des astres brillans dont le ciel est semé.

Pallas & Styx fille de l'océan, produisirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illustres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainsi l'obtint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre sur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattoient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les privilèges dont ils jouissoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux qui avoient été laissés dans l'oubli sous le règne de Saturne seroient élevés aux honneurs sous le sien, chacun suivant ses mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan son pere, arriva la premiere sur l'Olympe avec toute sa famille. C'est en récompense de son zèle que Jupiter lui a accordé les plus flatteuses distinctions; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du serment des Dieux, & a pris pour commensaux tous ses enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de mai-

K ij

tre souverain il avoit le pouvoir de le faire.

405. Coéus associa Phoébé à son lit & la rendit mère de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phœbé mit encore au monde la
410. brillante Astérie, dont Persés fit son épouse dans la suite & qui fut mère d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs & lui a donné les plus grands privilèges; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déjà sous le règne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes
415. honneurs & les Dieux immortels la respectoient infiniment. De même aujourd'hui, si quelqu'un offre des sacrifices ou fait des expiations en suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense; la Déesse écoute favorablement
420. ses vœux: elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouissoit déjà
425. sous le règne des Titans ou des anciens Dieux: elle a conservé sa dignité, telle

qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer: il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ses bonnes graces. La Déesse protège & fait prospérer qui elle juge à propos, elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle est assise à côté des Rois, lorsqu'ils prononcent des arrêts: elle se trouve au milieu des combattans sur l'arène, pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriser; bientôt victorieux par son secours il se couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit sur toute sa famille. Fidelle à suivre les cavaliers dans leurs courses & les navigateurs dans leurs voyages, elle les exauce, lorsqu'ils adressent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déesse accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, souvent elle l'arrache à celui qui croyoit déjà la tenir. Elle est occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chèvres, les moutons: elle les fait croître ou diminuer com-

430.

435.

440.

445.

118 T H É O G O N I E.

450. me il lui plaît. Quoiqu'elle soit le seul enfant de sa mere, elle exerce ce pouvoir immense parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conserver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels sont ses privilèges.

455. Rhéa, épouse de Saturne, eut d'illustres enfans : Vesta, Cérès, Junon à la chaussure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux souterrains un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ses flots, le sage Jupiter pere des Dieux & des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

460. Saturne les avaloit à mesure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui disputât l'empire sur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ses parens que par l'ordre des Destins, malgré
465. toute sa force, il seroit un jour vaincu par son propre fils & par les desseins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il devoit ses enfans à leur naissance.

470. Rhéa. défolée en gémissoit; mais lorsqu'elle se sentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle supplia la Terre & le Ciel ses parens de l'aider de leurs conseils, de lui suggérer le moyen

de mettre à couvert le fils qu'elle alloit
mettre au monde, & de le dérober à la
fureur de Saturne son pere qui ne manque-
roit pas de le dévorer comme les autres.
Touchés des prieres de leur fille, ils lui dé- 475.
couvrirent tout ce que les Destins avoient
réglé sur le sort de Saturne & de son fils.
Ils l'envoyerent en secret à Lyctus dans
l'isle de Crète, lorsqu'elle étoit sur le point
d'accoucher. La Terre elle-même reçut
dans ses bras Jupiter naissant, le nourrit &
l'éleva dans l'isle de Crète. D'abord sa 480.
mere le porta à Lyctus au milieu des téné-
bres de la nuit, & le cacha de ses propres
mains dans une caverne profonde au pied
du mont Egée. Ensuite Rhéa prit une gros-
se pierre, & l'ayant enveloppée de langes,
elle la présenta au fils du Ciel, à Saturne 485.
ancien souverain des Dieux. Le malheu-
reux prit la pierre & l'avala sur le champ,
sans prévoir qu'un jour son fils reparoîtroit
sain & sauf, lui arracheroit le thrône par
violence & régneroit à sa place. 490.

La force & les membres du jeune Prin-
ce croissoient avec une promptitude mer-
veilleuse; après l'année révolue, par le
secours des conseils artificieux de la Terre,
le grand Saturne tout rusé qu'il étoit, fut
obligé de laisser reparoître son fils, & suc- 495.
comba bientôt sous sa violence & ses intri-

gues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment ; Jupiter la planta & l'affermir dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnasse, pour servir de monument & de spectacle
 § 00. aux hommes. Il tira de prison les fils du Ciel ses oncles que son pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalousie. En récompense de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les
 § 05. éclairs que la Terre avoit cachés dans son sein ; & c'est avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clymène, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas.
 § 10. Elle enfanta encore le fameux Menœtius, l'industriel & rusé Prométhée, & l'insensé Epiméthée qui causa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'est lui qui épousa la premiere femme que Jupiter s'avisa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir son audace & sa férocité. Atlas, asservi à une loi rigoureuse, se tient debout aux extrémités de la terre près des Hespérides, & porte le ciel sur sa tête & sur ses bras sans se lasser jamais ; tel est le poids énorme dont Jupiter
 § 15. l'a
 § 20.

l'a chargé. Il a étroitement enchaîné Prométhée & l'a attaché par des liens indissolubles à une colonne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiseau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pendant la nuit.

525

Le vaillant Hercule, fils d'Alcmène, a délivré le fils de Japetus de ce supplice & a tué l'oiseau qui le dévorait. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe où il régne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain & de le rendre fameux par toute la terre : tel est l'honneur qu'il a voulu faire à son fils. Quoique violemment irrité, il a oublié son ressentiment & l'audace de Prométhée qui osa disputer d'habileté avec le souverain des Dieux.

530



QUATRIÈME PARTIE.

Règne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisième époque de la Religion grecque.

LORSQUE les Dieux étoient en dispute avec les hommes à Méconé, Prométhée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrail-

535

Partie II,

L

les & la graisse, les cachant avec le ventre
 340. du bœuf : de l'autre il rangea adroitement
 tous les os & les couvrit de graisse. Alors
 Jupiter pere des Dieux & des hommes lui
 adressant la parole : fils de Japet, mon ami,
 lui dit-il, le plus puissant des Rois, tu as
 345. bien mal fait les parts.

Jupiter, à la connoissance duquel rien
 ne peut échapper, lui parloit ainsi pour lui
 reprocher sa mauvaise foi. Promethée tou-
 jours dans les mêmes dispositions, lui ré-
 pondit en souriant : glorieux Jupiter, sou-
 verain des Dieux éternels, c'est à vous de
 choisir celle que vous jugerez à propos.
 350. Cette réponse n'étoit qu'un artifice, mais
 Jupiter éclairé d'une lumière éternelle n'i-
 gnoroit aucune de ses pensées. Il forma
 sur le champ contre les hommes un funeste
 projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après
 avoir détourné la graisse qui cachoit les os
 355. du bœuf, il conçut un dépit secret dont il
 donna bientôt des marques ; c'est dès ce
 moment que les hommes ont suivi la cou-
 tume de brûler les os des victimes sur les
 autels des Dieux. Fils de Japet, continua
 360. Jupiter indigné, tu as trop d'esprit & tu en
 fais mauvais usage.

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant
 oublier cet outrage, n'accordoit plus l'u-
 sage du feu aux malheureux mortels, Mais

Le fils de Japet trouva encore le moyen de le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de fêrulle , & le ralluma ainsi sur la terre. 565

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes , en conçut un nouveau ressentiment & résolut de les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modeste ; Minerve prit le soin de la parer & la revêtit d'une robe blanche , lui mit sur la tête une coëffure artistement rangée , une guirlande des plus belles fleurs , une couronne d'or d'un travail exquis , où Vulcain avoit déployé toute son industrie pour plaire au souverain Jupiter. Il y avoit gravé la figure de la plûpart des animaux qui vivent sur la terre ou dans les mers , avec tant d'art qu'ils paroïssent vivans & qu'on ne se lassoit point de les admirer. Après avoir ainsi formé avec un soin infini cette dangereuse merveille , il la fit paroître dans l'assemblée des Dieux & des hommes avec toutes les graces dont Minerve s'étoit plûe à l'embellir. Les uns & les autres virent avec une admiration égale , le don séduisant mais funeste que l'on alloit faire aux hommes. De-là est venue cette race foible & délicate de femmes , que les mortels

gardent parmi eux pour leur malheur, Ja^s
 mais amies de la pauvreté ni de l'épargne,
 elles n'ont de goût que pour le luxe &
 la dépense; semblables aux frelons qui se
 595. nourrissent du travail des abeilles auquel
 ils n'ont point eu de part, qui tandis que
 ces diligentes ouvrières sont occupées du
 matin jusqu'au soir à faire leur miel, se
 tiennent oisifs dans la ruche, ne pensant
 qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui.
 600. C'est ainsi que Jupiter a fait aux hommes
 le funeste présent des femmes pour parta-
 ger leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une au-
 tre manière; quiconque craignant les en-
 nuis du mariage & l'embarras d'une fem-
 605. me, demeure dans le célibat, s'il vient à
 vieillir, il est privé des secours les plus
 nécessaires à la vieillesse: s'il est riche, une
 troupe de parens éloignés partageront ses
 biens après sa mort. Celui qui a été assez
 heureux en se mariant pour rencontrer
 une femme sage & fidèle, trouve dans ses
 maux mêmes une ressource puissante: mais
 si par malheur on l'a pris d'un mauvais
 610. caractère; c'est un chagrin qui ronge éter-
 nellement le cœur & auquel il n'y a point
 de remède. Ainsi l'on ne peut échapper
 à la vengeance de Jupiter ni tromper ses
 615. desseins; le fils de Japet, Prométhée avec

toute son adresse, & malgré son innocence, n'a pu se soustraire à sa colere ni au funeste lien dont il est garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit descendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrémités de l'univers, où ils souffrent sans relâche & déplorent vainement leur triste sort. 620

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumière, comme la Terre le leur avoit conseillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les hasards du combat & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de sanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés sur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaisans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés sur l'Olympe, se battirent avec acharnement pendant dix années entières, sans que l'on pût sçavoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté seroit l'avantage. 630

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour rassasiés de nectar & d'ambrosie & régales splendidement 640

- de tous les mets dont les Dieux se nourrirent, voyant que leur courage s'enflam-
 moit sur la fin du festin, il leur tint ce dis-
 645. cours : illustres enfans du ciel & de la terre,
 foyez attentifs à mes paroles; voilà déjà
 long-temps que nous combattons contre
 les Titans pour leur enlever la victoire &
 l'empire; redoublez aujourd'hui votre va-
 leur & vos efforts contre ces ennemis re-
 650. doutables; rappelez-vous les bienfaits dont
 je vous ai comblés, les ténèbres profondes
 & les liens cruels dont j'ai sçu vous dé-
 livrer. Alors le vaillant Cortus prit la pa-
 655. role : nous sçavons, Seigneur, répliqua-t-il,
 la vérité de ce que vous dites; nous con-
 noissons par expérience toute l'étendue de
 vos lumieres & de votre sagesse. C'est par
 elle que vous avez sçu venger l'opprobre
 des immortels; c'est elle qui nous a tirés
 des chaînes & de la prison obscure où
 660. nous gémissions. Comptez, fils de Saturne,
 que nous n'omettrons rien pour vous assu-
 rer l'empire & que nous combattrons les
 Titans avec plus d'ardeur que jamais.

Toute l'assemblée des Dieux applaudit à
 ce discours & se sentit animée d'un nou-
 665. veau courage. Tous, Dieux & Déesses, an-
 ciens Titans ou enfans de Saturne, com-
 battirent dès-lors avec plus de fureur. Ju-
 piter mit en face de l'ennemi les géans

qu'il avoit fait sortir du sein de l'Érébe, monstres redoutables par leur force & leur figure; ils avoient chacun cent bras & cinquante têtes, & les membres d'une grosseur énorme. Ils lançoient d'un seul bras des rochers tout entiers. De l'autre côté les Tirans étoient rangés avec un air fier & menaçant, & déchargeoient les plus terribles coups. Les flots de la mer en fureur mêloient leur bruit confus à celui des combattans, la terre en retentissoit & en pouffoit de tristes gémissemens. Le vaste Olympe étoit ébranlé par les efforts des Dieux; leur marche impétueuse, le tumulte de leurs mouvemens; la violence de leurs coups se faisoient sentir jusqu'au fond du noir Tartare. Ils s'accabloient mutuellement d'une grêle de traits, les cris de fureur qu'ils pouffoient pour s'exciter, pénétroient jusqu'aux cieux. Jupiter donna l'essor à son courage & fit les plus grands efforts de valeur: son bras puissant lançoit du haut du ciel & de l'Olympe le foudre avec un fracas de tonnerre & des éclairs continuels. La terre en mugissoit prête à être embrasée, & les forêts entières étoient en proie aux flammes. Une chaleur brûlante se faisoit sentir sur toute la face du globe & faisoit bouillir les flots de la mer; les Titans mêmes ne purent en éviter les

- ardeurs; des tourbillons de flammes s'é-
 700. levoient jusqu'aux nues: l'œil ne pouvoit
 soutenir l'éclat du foudre qui embrasoit
 jusqu'à l'Erebe. On croyoit voir & enten-
 dre le ciel s'approcher comme autrefois de
 la terre, & celle-ci prête à être réduite en
 705. poudre par le poids de sa chute: tel étoit
 le fracas que faisoient les Dieux acharnés
 au combat. Les vents déchaînés élevoient
 des tourbillons de poussiere & méloient
 leurs sifflemens aigus au bruit du tonnerre
 & des foudres que lançoit Jupiter. Le tu-
 multe alloit toujours croissant, & le combat
 710. s'échauffoit par la violence du carnage.
 Enfin cette fureur martiale commença à se
 ralentir. Les deux armées d'abord rangées
 de front avoient fondu avec impétuosité
 l'une sur l'autre; mais Cottus, Briarée, &
 le fougueux Gygès avoient porté les plus
 715. terribles coups; ils avoient lancé de leurs
 mains vigoureuses jusqu'à trois cens ro-
 chers. Ils accablèrent enfin les Titans sous
 la multitude de leurs traits; ils les précipi-
 tèrent dans les entrailles de la terre, & les
 y enchaînerent avec tout leur orgueil.
720. Autant le ciel est élevé au-dessus de la
 terre, autant il y a d'espace entre la terre
 & le fond du Tartare. Une enclume tom-
 bée du ciel demeureroit neuf jours & au-
 tant de nuits avant que de toucher à la

terre, & il lui faudroit un temps égal pour
 tomber depuis la terre jusqu'au fond du
 Tartare. Un mur de fer l'environne de 7254
 toutes parts, & des ténèbres trois fois plus
 épaisses que la nuit en ferment l'entrée.
 Au-dessus sont les fondemens de la terre &
 de la mer. C'est-là que les Titans sont 7302
 plongés dans une obscurité profonde par
 ordre de Jupiter; triste demeure, éloignée
 du séjour des mortels & dont ils ne peu-
 vent sortir: Neptune les y a renfermés
 avec des portes de fer & un mur impéné-
 trable: c'est-là encore qu'habitent les fi-
 dèles Satellites de Jupiter, Gygès, Cottus,
 & Briarée. C'est-là enfin que commencent 7352
 & finissent tour-à-tour, la terre obscure, le
 Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, & le
 ciel lumineux: lieu affreux que les Dieux
 mêmes ont en horreur, chaos immense,
 dont un mortel ne pourroit atteindre le 7402
 fond dans une année: à peine auroit-il pas-
 sé l'entrée, qu'il seroit emporté de côté
 & d'autre par un mouvement impétueux
 & des secousses violentes: séjour abhorré
 des Dieux mêmes, qui n'est habité que par 7452
 la nuit & ses épaisses ténèbres. Le fils de
 Japetus, Atlas, debout à l'entrée soutient
 le ciel sur sa tête & sur ses bras, sans se las-
 ser jamais. C'est-là que le jour & la nuit se
 suivent alternativement & sans interrup-

130 T H É O G O N I E.

750. tion & passent tour-à-tour par une porte de fer. A mesure que l'un entre, l'autre fort, sans que jamais ils se trouvent ensemble au même lieu. Dès que l'un est parti pour parcourir la terre, l'autre attend paisiblement qu'il soit de retour pour recommencer la même course.
755. L'un porte la lumière aux habitans de la terre, l'autre leur conduit le sommeil frere de la mort. C'est donc là que se tient la nuit ténébreuse avec ses enfans le sommeil & la mort, Divinités odieuses que jamais le soleil n'éclaire de
760. ses rayons, soit lorsqu'il monte au plus haut des cieux, soit lorsqu'il descend sur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaste espace des mers pour donner le repos
765. aux hommes; l'autre avec un cœur de fer & des entrailles d'airain, attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre, & se fait haïr des Dieux mêmes sur lesquels elle n'a aucun pouvoir. Là est le triste palais des Dieux infernaux, du redoutable
770. Pluton & de Proserpine: l'entrée en est gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manège artificieux; il caresse & fait accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur permet plus de sortir, & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce sombre séjour.

T H É O G O N I E. 131

Là se trouve encore la fontaine Styx, 7754
 fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux
 immortels. Elle est dans un antre écarté,
 sous un vaste rocher, soutenu par des co-
 lonnes aussi brillantes que l'argent, & qui
 s'élevent jusqu'aux cieux. La fille de Thau- 7802
 mas, la prompte messagere Iris est quelque-
 fois obligée de franchir les mers, lorsqu'il
 s'éleve des dissensions parmi les Dieux.
 Si quelqu'un des habitans des cieux se
 rend coupable de mensonge, Jupiter en- 7852
 voie Iris chercher dans un vase d'or l'eau
 glacée de Styx, qui est le lien du serment
 des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du
 sommet d'un rocher, & forme sous terre
 un ruisseau toujours couvert d'une sombre 7902
 nuit, & qui se jette dans l'océan. De dix
 parties de cette eau, il y en a neuf qui cou-
 lent autour de la terre & forment un clair
 ruisseau qui se décharge dans la mer: la
 dixième partie qui tombe du rocher est
 destinée à la punition des Dieux. Quicon-
 que des immortels habitans de l'Olympe
 se parjure sur cette eau, demeure pendant
 un an sans parole, sans respiration & sans 7952
 vie, privé de l'ambrosie & du nectar, éten-
 du sur un lit dans un engourdissement
 total. Au bout de l'année, quoique guéri
 de cette maladie, il n'est pas à la fin de ses 8002
 peines. Il est séparé pour neuf ans de la

compagnie des Dieux immortels, il n'est point admis pendant tout ce temps à leurs assemblées ni à leurs festins; enfin à la dixième année il rentre dans tous ses privilèges. Telle est la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis sur l'eau de Styx, fontaine révéree de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'est-là que commencent & finissent tour-à-tour la terre obscure, le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, le ciel brillant d'étoiles; lieu hideux, affreux, que les

Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain sont suspendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la solidité. C'est-là que demeurent les Titans,

loin des Dieux, dans le fond du chaos ténébreux. Les fidèles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygés sont placés aux sources de l'Océan. Neptune a fait Briarée son gendre par estime pour son courage, & lui a donné sa fille Cymopolie en mariage.

Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes semblables à celles

d'un serpent ou d'un dragon horrible, laissoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vo-

missoient des flammes. Toutes ensemble
 faisoient des cris affreux semblables à ceux 8304
 de différens animaux & qui étoient enten-
 dus jusqu'aux cieux ; tantôt elles pouf-
 foient des mugiffemens comme un taureau
 en fureur , tantôt des rugiffemens aussi
 terribles que ceux d'un lion, tantôt des
 hurlemens comme un chien : souvent il
 faisoit un bruit dont les montagnes reten- 8354
 tissoient au loin. Il seroit sans doute arrivé
 quelque chose de funeste à sa naissance,
 il se seroit rendu maître des Dieux & des
 hommes, si Jupiter le pere commun n'y
 avoit pourvû. Il fit gronder son tonnerre à 8404
 coups redoublés ; le bruit en retentit non-
 seulement jusqu'aux extrémités de la terre,
 mais jusqu'au plus haut des cieux & au
 fond des abîmes de l'océan. L'Olympe
 trembla sous les pas du Roi des immortels,
 & la terre en poussa des gémiffemens. Le 8454
 feu de la foudre éclatoit de toutes parts, &
 faisoit rouler des tourbillons de flamme ;
 le ciel, la terre, la mer en ressentirent éga-
 lement les ardeurs. Les vagues en fureur se
 brisoient avec violence contre les rivages ;
 l'émotion des Dieux causoit dans tout l'u-
 nivers un bouleversement affreux. Pluton 8504
 en fut effrayé dans l'empire des morts, les
 Titans précipités avec Saturne au fond du

Tartare, en ouïrent le bruit & en ressentirent la secouffe. Jupiter en courroux redoubla les coups de tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut de l'Olympe frappa le monstre en lançant contre lui la foudre. Il réduisit en cendres ses horribles têtes, le fit tomber sous ses coups redoublés, & la terre retentit du bruit de sa chute. La flamme gagna les forêts & les montagnes; elle embrasoit la terre & la faisoit couler comme les métaux fondus s'échappent de la fournaïse, & comme Vulcain fait sortir du sein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainsi la terre tomboit en dissolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monstre au fond du Tartare.

C'est Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argestes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne servent qu'à soulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à causer des naufrages. Tantôt ils tourmentent les vaisseaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en sont assaillis sur mer, leur perte est inévitable; tantôt ils soufflent sur la vaste étendue de la terre, brisent les

tendres fleurs dont elle est couverte, ren-
versent les travaux des hommes, remplis-
sent tout de poussière. 880a

Les Dieux délivrés enfin de leurs tra-
vaux & de la guerre qu'ils avoient eue
à foutenir contre les Titans, déférerent
par les conseils de la terre l'empire des
immortels à Jupiter, maître de l'Olympe; 885a
& pour récompense, il leur a distribué à
tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux,
prit pour sa premiere épouse Métis, la plus
sçavante des Dieux & des hommes. Mais
lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher de
la Déesse Minerve, Jupiter gagné par les 890a
conseils artificieux & les discours séduifans
du Ciel & de la Terre, la renferma dans son
propre sein. Leur dessein étoit d'empêcher
qu'aucun des Dieux immortels ne s'empa-
rât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit
réglé par les destins que Métis mettroit au
monde des enfans d'un génie supérieur. 895a
D'abord elle devoit enfanter la Déesse aux
yeux bleus, qui fortit peu après du cer-
veau de Jupiter, qui égale son pere en
force & en prudence, ensuite un fils qui
par son courage seroit devenu maître des
Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce
malheur en cachant Métis dans ses propres 900a
entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le
bien & le mal.

236 THÉOGONIE.

Jupiter épousa ensuite la belle Thémis; Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le souverain des Dieux a donné de grands privilèges : ce sont Clotho, Lachésis, Atropos, qui distribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphrosyne & Thalie, filles aussi charmantes que leur mere, dont les regards gracieux inspirent une respectueuse tendresse.

Jupiter prit ensuite pour épouse Cérés, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proserpine : Pluton l'enleva par violence à sa mere, mais le souverain des Dieux lui permit de la garder.

Il aima encore Mnémosyne qui donna naissance aux neuf Muses, dont les plaisirs ordinaires sont les festins & les concerts.

Latone eut de lui Apollon & la chaste Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La dernière épouse de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit sortir de son cerveau la respectable Pallas, Déesse vive & courageuse

gause qui anime les guerriers, qui se plaît 9252
aux combats & au tumulte des armes.

Junon, sans le secours de son mari & pour disputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus industrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune 9304
est né Triton, Dieu puissant, qui domine sur les abîmes de la mer, & qui habite le superbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouse de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables qui mettent le trouble & la confusion dans les armées, se mê- 9354
lent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à sa suite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouse de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illustre Mercure, ambassadeur & héraut des Dieux.





CINQUIÈME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatrième époque de la Religion grecque.

7. 940. **SÉMÉLÉ**, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouissent à présent des honneurs de la Divinité.

Enfin du commerce d'Alcmène avec Jupiter est né le vaillant Hercule.

945. Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épousa Aglaé la plus jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour épouse la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeunesse éternelle.

950. Le vaillant Hercule, fils d'Alcmène heureusement sorti des hafards auxquels il a été exposé par son courage, a épousé dans l'Olympe la belle & sage Hébé; heureux mortel qui a mérité par ses exploits
955. d'habiter éternellement parmi les Dieux sans vieillir jamais.

Perseis, fille de l'Océan, épouse du soleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

Ætès. Celui-ci par l'avis des Dieux immortels a épousé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage est née la belle Medée. 960

Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les isles & le continent. Que les Muses, filles de Jupiter, célèbrent dans mes vers la postérité des Déeses immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naissance à des enfans semblables aux Dieux & assurés comme leurs meres de l'immortalité. 965

Cérès, la plus estimable des Divinités devenue épouse de Jafius dans l'isle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaisant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de prospérités celui qui est assez heureux pour le rencontrer. 970

L'épouse de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Aristée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illustre ville de Thebes. 975

Calliroë, fille de l'Océan, épouse & amante de Chrysaor, mit au monde le plus robuste des mortels, Géryon, qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ses bœufs dans l'isle Erythie. 980

L'Aurore, épouse de Titon, accoucha

M ij

de Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Emathion, autre Roi célèbre. La même, unie
 985. à Céphale, eut un illustre fils, le vaillant Phaëton, héros semblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la première fleur de jeunesse & occupé des plaisirs de son âge, fut enlevé par la galante Vénus
 990. & transporté dans son temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompense, la Déesse lui accorda les honneurs divins.

Jason, fils d'Æson, après s'être heureusement tiré des périls auxquels l'injuste & superbe Roi Pélias l'avoit forcé de s'exposer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par
 995. l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena sur son vaisseau cette jeune beauté, & l'épousa à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouse mit au
 1000. monde un fils auquel elle donna son nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Philyre: ainsi se font accomplis les desseins du grand Jupiter.

Pfamathe, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Æacus,
 1005. devint mere de Phocus.

Téthys, Déesse d'une blancheur éblouissante, choisit Pélée pour son mari, & mit au

T H É O G O N I E. 141

monde le vaillant Achille, ce héros fameux qui versa le sang de tant d'ennemis.

La galante Vénus, Reine de Cythere, accorda ses faveurs au vaillant Anchise dans les forêts du mont Ida & fut mere d'Enée. 1010

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyffe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage sans reproche. Ils tenoient sous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les isles les plus éloignées. Calypso, autre Déesse, eut du même Ulyffe Nausithoüs & Nausinoüs, pendant le séjour qu'il fit chez elle. 1015

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & semblables aux Dieux. A présent, Muses charmantes, filles du souverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité. 1020



LE BOUCLIER
D'HERCULE.

LE



LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcmène, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie & sa famille, pour suivre à Thebes son mari Amphitryon : elle surpassoit par sa beauté & par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siècle; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'esprit. Elle auroit pû le disputer à Vénus même par les graces touchantes de sa physionomie & le tendre feu de ses regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux; quoiqu'elle eût vû son propre pere tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphitryon vint à Thébes, & supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ses freres, à porter le fer &

Partie II.

N

le feu chez les fiers Téléboïens qui habi-
 20. toient l'île de Taphos. Telle étoit la loi
 qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris
 les Dieux à témoin. La crainte d'encourir
 leur disgrâce lui faisoit hâter une expédi-
 tion que le ciel sembloit approuver. Il
 avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers
 Ééotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne,
 25. qui, couverts de leurs boucliers, ne respi-
 roient que le carnage : des Locriens exer-
 cés à combattre de près, & des Phocéens
 qui ne leur cédoient point en valeur. Le
 fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invin-
 cible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes,
 formoit alors un projet différent, il vou-
 loit donner le jour à un héros digne par
 son courage d'être le défenseur des Dieux
 30. & des hommes. Il quitta l'Olympe tout
 occupé du dessein de surprendre pendant
 la nuit la charmante épouse d'Amphi-
 trony. Il descendit sur le mont Typhaon,
 d'où il passa sur le sommet du mont Phi-
 cius, & il s'arrêta un moment à rêver à son
 35. projet, L'exécution n'en fut point différée,
 il passa la nuit suivante avec la fille d'Elec-
 tryon. Pendant cette nuit même, son époux
 vainqueur & couvert de gloire, arriva
 chez lui; & sans parler à aucun de ses do-

mestiques, courut d'abord à l'appartement
 de son épouse. Semblable à un homme 402
 échappé d'un danger pressant, d'une mala-
 die douloureuse, ou d'une étroite prison,
 notre héros sortit heureusement d'une ex-
 pédition périlleuse, s'empressa de rega- 452
 gner sa maison, & combla de ses caresses
 une épouse qu'il chériffoit. Alcméne ayant
 successivement passé dans les bras d'un
 Dieu & dans ceux d'un homme, mit au
 monde deux enfans bien différens de ca-
 ractère, quoique formés dans le même sein.
 Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien 502
 qui le distinguât des autres hommes: le
 second, nommé Hercule, fut le plus grand
 & le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit
 pour pere Jupiter, tandis que son frere
 étoit né d'Amphitryon: origine bien diffé-
 rente! L'un devoit le jour à un homme 552
 mortel, l'autre au fils même de Saturne, au
 souverain des Dieux.

C'est lui qui fit tomber sous ses coups le
 fils de Mars, le vaillant Cygnus; il les ren-
 contra l'un & l'autre dans un bois consacré
 à Apollon: Mars environné des horreurs 602
 de la guerre, montoit un même char avec
 son fils; l'œil ne pouvoit soutenir le vif
 éclat de leurs armes; deux coursiers fou-
 gueux, par leur marche précipitée, fai-
 soient voler des tourbillons de poussiere;

N ij

65. le char, traîné avec rapidité, faisoit un
bruit épouvantable. Cygnus plein d'au-
dace se flattoit de renverser à ses pieds le
70. fils de Jupiter & son conducteur, & de
se faire un trophée de leurs armes; mais
Apollon ne prêta point l'oreille à ses vœux,
il anima au contraire le courage de son
ennemi. Le bois sacré & l'autel d'Apollon
brilloient de l'éclat des armes du Dieu de
la guerre & du feu qui sortoit de ses yeux
étincelans: quel mortel eut osé lui tenir
tête, si ce n'est Hercule & Iolaüs? La
75. force de leur corps étoit égale à la gran-
deur de leur courage, leur bras puissant
portoit des coups auxquels rien ne pouvoit
résister.

Tel est le discours qu'adressa pour lors
Hercule au compagnon de ses travaux,
Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis;
Amphitryon avoit sans doute irrité les
80. Dieux, lorsqu'il quitta l'agréable séjour de
Tirynthe pour aller demeurer à Thèbes.
Le meurtre d'Electryon sur lequel il ven-
gea la perte de ses troupeaux, l'obligea de
se réfugier auprès de Créon & d'Hénioché
son épouse; il en fut reçu avec bonté, ils
85. eurent pour lui tous les égards que l'on
doit à un suppliant fugitif, ils l'honorèrent
même de leur amitié. C'est dans ce temps-
là même qu'il prit Alcmène pour épouse,

& qu'elle nous donna la naissance à votre
 pere & à moi. Mais nous nous sommes
 trouvés bien différens de corps & de carac- 90.
 tère : il faut que Jupiter lui ait ôté la pru-
 dence , puisqu'il a quitté sa patrie & sa fa-
 mille pour devenir le lâche courtisan de
 l'impie Eurysthée. Le malheureux n'a eu
 que trop sujet de déplorer sa faute , mais elle
 est irréparable : pour moi je suis condamné
 par les ordres du ciel à des travaux rudes &
 périlleux. Mais , mon ami , tenez ferme 95.
 les rênes à nos vigoureux coursiers , rani-
 mez votre courage , conduisez droit de-
 vant vous les chevaux & le char ; ne vous
 laissez point effrayer par le bruit que fait
 Mars en fureur & par les vaines clameurs
 dont il fait retentir le bois sacré d'Apol-
 lon : quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, 100.
 il aura besoin à ce moment de toute sa
 valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre :
 O mon maître , de quelle gloire vous allez
 être couvert ! Le pere des Dieux & des
 hommes , le puissant Neptune protecteur 105.
 de Thèbes , présentent eux-mêmes à vos
 coups ce fier mortel , pour relever par sa
 défaite l'éclat de votre courage. Allons ,
 revêtez-vous de vos armes redoutables ,
 opposons à ce char dont Mars fait parade ,
 le nôtre qui ne lui cède en rien ; montrons- 110.

lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclés ne le redoutent point ; forcé à fuir devant nous , qu'il apprenne que les descendans d'Alcée sçavent combattre aussi vaillamment que lui & ne connoissent d'autre plaisir que celui de la victoire.

115. Hercule , charmé d'une réponse si courageuse , & le regardant d'un air satisfait : brave Iolaüs , dit-il , élève de Jupiter , le combat ne tardera point ; rappelez votre
120. ancienne valeur , maniez avec adresse le noir Arion , le meilleur des chevaux de bataille , & seconde-moi de toutes vos forces.

- En finissant ces paroles , il mit ses bot-
125. tes d'airain dont Vulcain même lui avoit fait présent ; il garnit sa poitrine d'une cuirasse couverte d'or , dont le travail exquis rehaussoit encore l'éclat , que la fille de Jupiter , la Déesse Pallas lui avoit donnée lorsqu'il combattit pour la première fois :
130. il ceignit l'épée tranchante qui lui avoit déjà procuré tant de victoires , il rejetta derrière lui son carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le deuil & les larmes : elles étoient d'une longueur excessive , d'un poli parfait , garnies à l'extrémité du plumage
135. d'un aigle. Tenant d'une main sa lance armée d'airain , il couvrit sa tête altière d'un

casque d'acier richement orné : tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.

Mais il munit son bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eut pû rompre ni percer ; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible, dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, sa gueule hérillée de dents faisoit frémir : il portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pourrissoit sur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La Parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déjà languissant de ses blessures, un troisième expirant & étendu : sa robe étoit teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpens d'une figure hideuse épouvan-

152 LE BOUCLIER

toient par leurs sifflemens les ennemis du héros; & quand il agitoit ses armes, on entendoit le grincement horrible de leurs
 165. dents. On y distinguoit toutes ces figures, sans aucune confusion, l'on appercevoit jusqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons & la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyoit des troupeaux de sangliers & de lions irrités, le regard farouche, prêts
 170. à se dévorer, qui s'avançoient fièrement l'un contre l'autre, dont les crins hérissés annonçoient la fureur. Déjà un lion d'une grandeur énorme & deux sangliers étoient étendus morts couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des
 175. lions. Ce spectacle sembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y étoit représenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus,
 180. Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titaréus descendant de Mars, Thésée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plus qu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes: de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Pétraüs,
 185. l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des massues gar-

nies d'or : ils sembloient s'élaner sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans ; ils combattoient de près avec la lance & la massüë. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroissoit au milieu monté sur son char attelé de chevaux couverts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de sang & de poussiere, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Jupiter, la fiere Pallas se monroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaulé ; ainsi elle sonnoit la charge. 1904

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée ; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels ; les Muses joignoient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon. 2004

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin formé de métal, représentoit l'inégalité des ondes : des dauphins se jouoient au milieu, prêts à se jeter sur d'autres poissons, & sembloient animés : deux dauphins 2104

154 LE BOUCLIER

d'argent sortant leur tête hors des eaux; dévoroient leur proie; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles, un pêcheur placé sur le bord attentif à les observer, tenoit un filet qu'il se préparoit à jeter.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée, fils de Danaë, qui sortoit tout entier hors du bouclier, & sembloit n'y pas tenir, tant le sçavant ouvrier
 210. Vulcain avoit sçu l'en faire paroître détaché; il étoit couvert d'or, avoit des ailes aux pieds & une épée d'airain suspendue au côté par un baudrier: il sembloit voler avec autant de rapidité que la pensée. Il portoit derrière lui la tête monstrueuse de
 225. la Gorgone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit sur sa tête le casque de Pluton environné des ténèbres de la nuit; il fuyoit de toutes ses forces transporté de frayeur; les cruelles & horribles Gorgones le poursuivoient
 230. & s'efforçoient de l'atteindre: leur bouclier d'acier bruni sembloit résonner par l'impétuosité de leur course. Elles avoient à leur ceinture deux serpens qui baïssoient la tête, lançoient leur langue, grinçoient
 235. les dents, & jettoient des regards furieux.

Au-dessus de ces horribles monstres étoit peint le plus terrible spectacle; des

hommes armés & obſtinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille, les autres pour y porter le fer & le feu. Pluſieurs étoient déjà étendus par terre, d'autres continuoient à ſe charger de coups. Des troupes de femmes rafſemblées ſur les murs & ſur les tours d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & ſe déchiroient le viſage; tous ces objets ſembloient reſpirer & montroient l'adreſſe de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années, ſortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le ſecours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derrière eux, les Parques au viſage noir, à la dent meurtrière, au regard farouche, avides de carnage ſe diſputoient les corps des mourans: toutes vouloient ſe rafſaſſier de ſang; dès qu'un malheureux étoit bleſſé, elles le faiſiſſoient de leurs griffes redoutables, & faiſoient deſcendre ſon ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir aſſouvi leur faim cruelle, elles le jetoient brutalement par derrière & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachéſis & Atropos Déeſſe de plus petite ſtature que ſes ſœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guer-

riers, en se jettant des regards furieux, & se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Tristesse pâle & affligée, décharnée & languissante, consumée par la faim, qui se foutenoit à peine sur ses genoux; ses mains armées de griffes aiguës, son visage sale, ses joues couvertes de sang, les dents ferrées, épouvantoient le spectateur: elle avoit les épaules couvertes de poussière, & pleuroit amèrement.

A quelque distance on voyoit une ville superbement bâtie, avec sept portes dorées, où les habitans étoient livrés à la joie & au plaisir. Les uns conduisoient une nouvelle épouse dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hyménée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étoient à la tête du cortège, d'autres les suivoient en dansant: un chœur de Musiciens les accompagnoit, faisoit retentir les échos du son des instrumens, & animoit les danseuses par une vive harmonie; d'autre côté des jeunes gens étoient rassemblés à un festin & se réjouissoient au son de la flûte; le jeu, le chant, la danse, la gayeté régnoient de toutes parts: toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçoient à la course des chevaux; des laboureurs habillés à la

légère, conduisoient la charrue; une vaste
 campagne étoit couverte de riches mois-
 sons: déjà des ouvriers armés de faux fai-
 soient tomber les épis dorés, & recueil-
 loient les dons de Cérès; d'autres les 290
 lioient en javelles & les conduisoient dans
 la grange. D'autres étoient occupés à la
 vendange, & la serpe à la main dépouil-
 loient la vigne de ses fruits; les uns rem-
 plissoient de raisins les paniers couronnés
 de feuilles & de pampre, d'autres les por-
 toient sous le pressoir. Les seps de vigne 295
 rangés avec art, étoient également remar-
 quables par l'éclat de l'or dont ils étoient
 formés, & par l'art avec lequel Vulcain
 avoit représenté les feuilles qui sembloient
 voltiger autour des échelas, & les raisins
 avec leurs couleurs naturelles. Le son de la 300
 flûte animoit au travail ceux qui fouloient
 le raisin dans les cuves & ceux qui puis-
 soient le divin jus de Bacchus. On voyoit
 des jeunes gens qui s'exerçoient au com-
 bat du ceste & de la lutte, des chasseurs
 occupés à poursuivre le gibier, deux chiens,
 qui la gueule béante sembloient prêts à
 atteindre leur proie, des lievres qui par la
 rapidité de leur course s'efforçoient d'é-
 chapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à 305
 cheval & sur des chars pour la prix de la

458 LE BOUCLIER

course; les écuyers placés sur le devant lâchoient les rênes & animoient les coursiers: ceux-ci sembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le succès du combat étoient peintes sur le visage des combattans. Au bout de la lice paroissoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

310. Sur le bord du bouclier & tout autour étoit représenté l'océan dont les ondes sembloient flotter: des cignes voloient au-dessus des vagues & se rappelloient par leurs cris, d'autres nageoient dans les flots au milieu d'une troupe de poissons qui s'égayoient autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ses ordres. Malgré sa grandeur & son poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit sans effort, & le manioit avec adresse.

320. A la légèreté avec laquelle il sauta sur son char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolais, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & sçavante, les deux coursiers qui le traînoient.

325. La Déesse aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adressa

ces paroles : Courage, généreux descen-
 dans de Lyngéus ; le souverain des immor-
 tels, Jupiter lui-même vous protège ; il
 vous accorde l'avantage de tuer Cygnus
 de votre main & de le dépouiller de ses
 armes ; mais n'oubliez pas, jeune héros, 330a
 l'avis que je viens vous donner ; après
 avoir ôté la vie à votre ennemi, laissez-le
 étendu sur la place avec ses armes : atta-
 chez-vous à observer le cruel Mars prêt à
 fondre sur vous ; & lorsque vous le verrez
 découvert de son bouclier, plongez-lui 335a
 votre épée dans le sein ; retirez-vous en-
 suite, parce qu'il ne vous est pas permis
 de vous emparer de ses chevaux ni de ses
 armes.

A ces mots, la Déesse monta sur le char,
 tenant dans ses mains immortelles la vic-
 toire & la gloire. Iolaüs d'une voix terri- 340a
 ble excitoit l'ardeur des coursiers ; ceux-ci
 animés par les cris de leur maître, faisoient
 voler le char & couvroient la terre de
 poussière. Minerve, par le mouvement de
 son égide, leur avoit inspiré une nouvelle
 vigueur ; la terre sembloit mugir sous leurs
 pas.

D'autre côté le fameux cavalier Cy- 345a
 gnus & Mars, Dieu de la guerre, s'avan-
 çoient avec autant de rapidité que le feu &
 la tempête. Les chevaux des deux chars

prêts à s'entrechoquer, poufferent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour.

350. Hercule prit la parole le premier : Lâche Cygnus , comment oses-tu hasarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre ? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx : tu connois sa puissance & le respect
355. qui lui est dû : tu ne sçaurois l'ignorer, puisqu'il t'a donné sa fille Themistonoë : un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur ; mais si tu oses te mesurer avec moi, Mars lui-même ne te sauvera pas de la mort. Ce n'est pas la première fois qu'il a
360. éprouvé la force de mon bras ; lorsqu'il voulut me disputer la possession de Pyles , trois fois je le portai par terre d'un coup de lance avec son bouclier percé : du quatrième coup je la lui passai de toutes mes forces au travers de la cuisse après avoir percé
365. son bouclier : on le vit renversé ignominieusement sur la poussière par la force du coup. Les Dieux mêmes insultèrent à sa foiblesse, & lui reprocherent les dépouilles sanglantes qu'il m'avoit laissées entre les mains.

- Ces audacieuses paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus ; le fils de Jupiter & celui de Mars mirent promptement
370. pied

pied à terre, tandis que leurs écuyers ran-
 gerent leurs chevaux de côté. La violence
 de leur choc fit retentir la terre sous leurs
 pieds. Tels que les rochers se précipitent
 du sommet des montagnes roulant les uns 375
 sur les autres, brisent en tombant les chê-
 nes, les pins, les peupliers, malgré la pro-
 fondeur de leurs racines; ainsi les deux
 guerriers se jettoient l'un sur l'autre & fai-
 soient retentir de leurs cris les villes voisi-
 nes; Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fer- 380
 tile Antée, entendirent leur voix & le bruit
 de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre
 & pleuvoir du sang; heureux présage pour
 son fils, qui lui enfla encore le courage. 385

Tel qu'un affreux sanglier poursuivi
 dans les gorges des montagnes, grince les
 dents, se rue sur les chasseurs, aiguise sa
 dent meurtrière, blanchit sa gueule d'écu-
 me, lance des regards étincelans, fait dres- 390
 ser les foies sur son dos & sur sa hure; tel le
 fils de Jupiter parut en s'élançant de son
 char.

C'étoit le temps auquel la bruyante Ci-
 gale, cachée sous la verdure, annonce aux
 hommes l'été par ses chants, recueille pour 395
 se nourrir la rosée sur les plantes, & fait
 entendre son ramage depuis le lever de
 l'aurore jusqu'à la fin du jour; temps des

Partie II.

Q

chaleurs brulantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, & fait espérer aux hommes les doux présens de Bacchus. C'est ce temps-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces & pour se livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissemens horribles & grincent les dents de fureur; comme deux vautours au sommet d'un rocher se déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorsqu'ils ont apperçu une chevre sauvage ou une biche qu'un jeune chasseur a percée de ses fleches: si le jeune homme, incertain du lieu où est tombée sa proie, vient à s'écarter, les cruels oiseaux fondent sur elle, & se battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obstinoient au combat, & faisoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, poussa sa lance contre le bouclier de son ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la sienne entré le

casque & l'écu, l'atteignit sous le menton, où il étoit sans défense, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force & sans vie; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ses armes. 420r

Le fils de Jupiter le laissa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang & de carnage: le feu dans les yeux, il se bat les flancs & le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitryon, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre. Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le désespoir dans le cœur: ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se charger. 425r 430r 435r

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité 440r

& jettant un cri affreux, se précipita sur
 Hercule. Celui-ci immobile, soutint l'ef-
 fort sans s'ébranler : alors la fille du souve-
 rain Jupiter, la Déesse Minerve, couverte
 de sa noire égide, se présente devant Mars
 445. & le regardant d'un air indigné lui cria :
 Arrête, Dieu sanguinaire, arrête la fougue
 de ton courage & les vains efforts de ton
 bras; il ne t'est point donné par les Destins
 de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la
 vie au grand Hercule. Quittes la partie &
 ne t'exposes point à combattre contre
 moi.

450. Mars ne daigna pas l'écouter; agitant
 ses armes aussi brillantes que l'éclair, il dé-
 chargea sur Hercule un coup qu'il croyoit
 mortel : désespéré du meurtre de son fils,
 il plongea sa lance de toutes ses forces con-
 tre le bouclier dont Hercule étoit couvert;
 455. mais Minerve d'une main habile détourna
 le coup & le rendit inutile. Mars furieux,
 tira son épée & voulut en percer Hercule :
 celui-ci non moins animé lui passa sa lance
 au travers du bouclier, lui fit une profon-
 460. de blessure à la cuisse & le renversa par
 terre.

Le Trouble & l'Effroi, écuyers du Dieu
 de la guerre, le replacerent à l'instant sur
 son char, & poussant à toute bride, ses
 465. vaillans courriers le ramenerent sur l'O-

D 'H E R C U L E. 165

lympe. Le fils d'Alcméne & son fidèle Iolais couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ses armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde Minerve de son côté regagna 470 l'Olympe & le Palais de son pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout son peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la sépulture. Ces peuples prirent part à la 475 juste douleur d'un Roi respecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entièrement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inaccessible. Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour se venger de ce Prince qui avoit l'audace de 480 dépouiller & d'outrager ceux qui conduisoient à Delphes des victimes pour les sacrifices.



LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

LES



LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

MUSE S Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poëtes, j'implore votre secours : inspirez-moi des chants dignes de votre pere. C'est le souverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder son tonnerre, décide à son gré du fort des mortels, qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obscurité, qui tantôt nous élève au faite des grandeurs & tantôt nous en fait descendre, qui nous rend comme il lui plaît le destin, ennemi ou favorable, qui punit les méchans & humilie les superbes. Jetez sur moi, ô Roi des Dieux, un regard de bienveillance, & prêtez l'oreille à ma voix : inspirez l'équité à ceux qui rendent la justice, pour moi je me charge d'enseigner la vérité à Persés.

Il y a parmi les hommes deux sortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux menant après

Partie II.

P.

elles la division. L'une entretient la discorde & la guerre pour le malheur des mortels; tous la détestent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là est fille de la Nuit; le Roi du ciel, le souverain Jupiter, plaça l'autre sur la terre pour le bien des humains: elle anime le plus indolent au travail. Un homme oisif vient il à jeter les yeux sur celui qui s'est enrichi, cet exemple lui inspire le gout de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation est avantageuse; le voisin est jaloux du gain de son voisin, l'artisan de tous ceux qui exercent son métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poëte de quiconque fait des vers.

Perfés, mon ami, souviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalousie ne te fasse point quitter le travail pour aller être spectateur des disputes & des clameurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidèle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès; il faut être sûr de sa propre subsistance, avant que de disputer aux autres leurs possessions. Tu n'auras plus lieu désormais de commettre cette imprudence; finissons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable;

C'est la plus grande faveur que Jupiter puisse nous accorder. Lorsque nous fimes autrefois nos partages, tu scûs t'emparer de ce qui te convenoit; tu comptois sur les présens que tu faisois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos contestations à leur gré. Insensés! Ils ne scavent pas que la moitié vaut souvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes. 407

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre; sans cela tu scavois gagner dans un seul jour de quoi subsister pendant toute une année sans rien faire: tu pourrois suspendre à ton foyer le gouvernail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs & tes mulets qui succombent sous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce secret pour se venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamnés à des peines continuelles. 45.

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de fêrule, à l'insçu de Jupiter, & sans redouter sa foudre: le Dieu du ciel indigné lui adressa ces funestes paroles: Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta 55.

- postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de leurs peines, ils chériront l'instrument de ma vengeance & de leur malheur. Le pere des Dieux & des hommes accompagna cette menace d'un sourir amer. Il ordonna à Vulcain de former une statue d'argile détrempee, de lui accorder le don de la parole & toute la vigueur d'un homme, d'en faire une fille charmante, égale en beauté aux Déeses immortelles. Minerve fut chargée de lui apprendre à travailler, à manier sc̄avamment l'aiguille & le fuseau,
60. Vénus, d'orner sa tête de toutes les graces, de lui inspirer de violens desirs & un gout décidé pour la parure; Mercure, de lui donner un esprit fourbe, un caractère dissimulé. Tels furent les ordres du souverain fils de Saturne, & ils furent ponctuellement exécutés. On vit sortir des mains de l'habile Vulcain une figure de jeune fille;
70. la Déesse aux yeux bleus, la sc̄avante Minerve prit soin de la parer & de la coëffer; les graces & la persuasion releverent sa beauté par l'or & les pierreries; les saisons lui firent une couronne des brillantes fleurs du printemps; l'industriuse Pallas n'oublia rien pour en faire une personne accomplie; Mercure mit dans son cœur la duplicité, le mensonge, l'art de séduire &
- 75.

dans sa bouche le talent de la parole ; enfin 804
 il lui donna le nom de Pandore , parce
 que tous les Dieux l'avoient comblée de
 leurs dons , pour la rendre plus pernicieuse
 aux hommes.

Après avoir ainsi achevé cette dange- 856
 reuse merveille , Jupiter envoya le prompt
 messager des Dieux , Mercure , en faire pré-
 sent à Epiméthée. Celui-ci ne se souvint
 plus des avis que lui avoit donnés Promé-
 thée , de ne rien recevoir de Jupiter , mais
 de tout refuser , de peur qu'il n'en arrivât
 quelque malheur aux mortels. Après avoir
 reçu le présent fatal , il sentit bientôt de
 quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps , les hommes vivoient sur 906
 la terre sans peine & sans travail , exempts
 de maladies & des incommodités de la
 vieillesse ; dès-lors ils passent leurs années
 dans la douleur & le chagrin. Pandore
 ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre
 les mains , en laissa sortir tous les maux
 qu'elle renfermoit : l'espérance seule de- 954
 meura au fond , lorsque Pandore referma
 le couvercle. Telle fut l'artificieuse ven-
 geance de Jupiter. Dès-lors les maux de
 toute espèce sont répandus parmi les hom-
 mes ; ils couvrent toute l'étendue de la
 terre & la surface de la mer. Les maladies 1004
 parcourent l'univers jour & nuit & nous

surprennent fans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'est pas possible de se
 105. soustraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, sois exact à la retenir.

Lorsque les Dieux furent nés aussi-bien
 110. que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créèrent d'abord le siècle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut sous Saturne, & lorsqu'il régnoit dans le ciel. Les hommes vivoient aussi heureux que les Dieux, dans une entière sécurité, fans soins, fans travail, fans vieillir jamais, toujours avec un corps également jeune &

115. vigoureux: exempts de chagrin, ils ne pensoient qu'à jouir des plaisirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit semblable au sommeil: ils ne franquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & sans culture des fruits en abondance; heureux &

120. tranquilles, ils jouissoient en paix des dons de la nature. Après que cette première race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du souverain Jupiter, des Démons

125. ou bons Génies qui errent sur la terre enveloppés d'un air léger, pour prendre soin des hommes; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions & leur distri-

buent les richesses de la nature. Telle est la dignité suprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créèrent ensuite le siècle d'argent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur enfance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroident renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice ; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparaître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe. 1304 1354

Après que cette seconde race eut été ensevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux ; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés. 1404

Le souverain Jupiter créa en troisième lieu le siècle d'airain, pire encore que le siècle d'argent ; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violens, qui n'avoit de goût que pour la guerre. 1454

& les combats : ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée ; ils étoient d'un caractère dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodigieuse ; rien ne résistoit aux efforts de leurs bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain & habitoient des maisons de même métal ; on n'en connoissoit point d'autre alors , le fer n'étoit pas encore en usage. Ils se détruisirent les uns les autres , & descendirent couverts de crimes dans la sombre demeure de Pluton : leur force terrible ne les sauva point des coups de la mort , ni des ténèbres où elle enveloppe les mortels.

Lorsque cette odieuse espèce d'hommes fut exterminée , Jupiter en fit naître une quatrième plus sage & plus vertueuse. C'est la race divine des héros que l'on nomme autrement demi-Dieux , qui nous ont précédés sur la terre. Tous ont péri dans les hasards de la guerre & au milieu des combats ; les uns dans la terre de Cadmus , au siège de Thèbes entrepris pour la succession d'Œdipe , les autres au-delà des mers au siège de Troye. La funeste beauté d'Hélène en fut la cause , & ils en ont été les victimes. Le fils de Saturne , le souverain Jupiter les a placés aux extrémités du monde dans une demeure également éloi-

gnée des Dieux & des hommes, où ils sont gouvernés par Saturne : ce sont les isles fortunées situées au milieu de l'océan, où ces héros menent une vie tranquille & heureuse, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année. 1702

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter de vivre parmi la cinquième race des hommes, de me faire mourir plutôt ou naître plutard ! C'est le siècle de fer, où les travaux & la misère sont sans interruption, auquel les Dieux n'accorderont jamais de repos, où tout au plus les maux sont entremêlés de quelques biens. Jupiter ne tardera pas de faire périr encore cette nouvelle espèce d'hommes ; à peine sont-ils nés, qu'ils blanchissent de vieillesse. L'union ne régit ni entre le père & les enfans, ni entre les voisins, ni entre les amis ; la discorde arme les frères contre les frères, & pendant une si courte vie, ils sont l'opprobre de leur famille. Les uns sont des impies qui sans craindre la vengeance des Dieux, calomnient & outragent les innocens ; les autres des cœurs dénaturés qui ne témoignent à leurs parens, vieux & cassés, aucune reconnoissance pour leur éducation : celui-ci porte la guerre chez ses voisins, & met leurs biens au pillage ; on ne fait grâce ni à la justice, ni à l'innocence, 1750

1802

1852

1902

1952

2002

ni à la vertu ; l'on a plutôt des égards pour les scélérats & les méchans. Il n'y a plus ni justice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'homme de bien, & se parjure sans scrupule. L'Envie au teint livide, qui ne se repaît que des maux d'autrui, poursuit tous les hommes, & les noircit par de fausses accusations. Enfin la Pudeur & l'Équité habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel ; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux : elles les ont laissés en proie à leurs miseres sans aucune espérance de les voir jamais finir.

J'adresse maintenant une parabole aux Rois qui croient être sages ; voici le discours que tint l'épervier à un rossignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ses serres, & à qui la douleur faisoit pousser des cris lugubres : malheureux oiseau, à quoi servent tes plaintes ? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi ; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me suives, il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté.

C'est une imprudence de résister à celui qui est plus puissant que nous ; loin d'y trouver aucun avantage, on n'en est que plus maltraité. Ainsi raisonnoit l'épervier, sur de la force de ses ailes.

Mon cher Persès, sois ami de l'équité; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injustice; elle cause infailliblement la ruine des petits: les grands la souffrent impatiemment & se vengent du dommage qu'elle leur cause. Le plus sûr moyen de parvenir est la justice, elle l'emporte tôt ou tard sur son ennemie; l'insensé en fait l'expérience à ses dépens. Le Dieu redoutable des sermens poursuit sans relâche la vengeance des jugemens iniques: la justice outragée par les juges corrompus, & forcée de succomber sous leurs arrêts tyranniques, élève ses cris vers le ciel; enveloppée d'un air léger elle voltige autour des villes & des nations qui la méconnoissent, & fait pleuvoir les fléaux sur ceux qui l'ont bannie de leurs assemblées. Ceux au contraire qui rendent également justice aux étrangers & à leurs Concitoyens, qui ne s'écartent jamais des règles de l'équité, rendent leur patrie & leur nation florissante, ils y font régner une paix profonde; Jupiter attentif à leur conduite, écarte loin d'eux les malheurs de la guerre, les horreurs de la famine & toute espèce de défordres. Rien ne trouble la joie de leurs festins; le terre s'empresse de leur prodiguer ses dons; ils trouvent même, sur les chênes, du gland pour se nourrir, & du miel pour l'as-

235. faisonner. Leurs brebis portent de riches toisons, leurs femmes mettent au monde des enfans semblables à leur pere; ils sont dans l'abondance de toutes choses. Ils n'ont besoin ni de navigation ni de commerce; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes, de quoi pourvoir à tous leurs besoins.

240. Pour ceux qui se livrent à l'injustice & au crime, Jupiter ne tarde pas à les punir. Souvent toute une ville est la victime des désordres & des projets pernicieux d'un seul Citoyen: Jupiter y envoie la disette & la contagion; les peuples périssent, la stérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantissent; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, ensevelit leurs vaisseaux sous les flots.

250. Rois, qui jugez les Nations, réfléchissez sur ces malheurs: les Dieux ont les yeux ouverts sur la conduite des mortels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injustice, & qui bravent la vengeance divine. Ils sont répandus par milliers sur la face de la terre; Jupiter les y a placés pour veiller sur les hommes, pour examiner leur conduite & leurs crimes: enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La justice est une vierge pure qui doit sa naissance à Jupiter; les Dieux mêmes qui habitent le ciel ont du respect & de la vénération pour elle. Si quelqu'un la blesse & l'outrage, sur le champ elle porte ses plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger sur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abusent de leur autorité. Juges corrompus par les présens, redoutez sa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injustice. 260.

Celui qui pense nuire à autrui, se fait tort à lui-même; un mauvais conseil est toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'est caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle maniere un peuple rend la justice. Voudrois-je être juste, & le conseillerois-je à mes enfans, s'il étoit défavantageux de l'être, & si le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur sort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre soit ainsi perverti. 270.

Souviens-toi, mon cher Persès, des conseils que je te donne. Sois fidele à suivre les règles de l'équité, renonces à toute injustice; telle est la loi que Jupiter impose à tous les hommes. Il peut être permis aux 275.

280. bêtes féroces, aux poissons, aux oiseaux de dévorer leurs semblables; la justice n'est pas faite pour eux, mais elle convient aux hommes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; si au contraire il se parjure & blesse la justice par un faux témoignage, il se prépare un malheur sans remède: la postérité tombera dans
 285. le mépris, au lieu que les descendans du juste seront plus honorés de siècle en siècle.

C'est pour ton bien que je te parle, imprudent Persès; il est aisé de pousser la méchanceté à son comble, la voie en est toujours ouverte & les occasions sont fréquentes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin en paroît
 290. d'abord long, pénible, escarpé; dès que l'on y est entré, il s'applanit, & les difficultés s'évanouissent.

C'est la perfection de la vertu sans doute, de prendre toujours le bon parti par ses propres lumieres, & de considérer en toutes choses la fin où elles doivent aboutir; mais c'est aussi un mérite de suivre les
 295. bons conseils. Celui qui n'a ni sagesse ni docilité, n'est bon à rien.

Fidèle à mes avis, appliques-toi au travail, mon cher Persès; rends-toi digne des
 300. Dieux dont tu es descendu; tu feras à l'abri

de l'indigence, Cérès te comblera de ses dons, & remplira ta maison de biens. La faim marche à la suite de la paresse : un homme oisif est détesté des Dieux & des hommes ; il ressemble aux avides frélons qui dévorent dans leur oisiveté le fruit du travail des abeilles. Prends du goût pour les travaux les plus avantageux, afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes besoins. Le travail est la source de l'opulence ; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes ; un fainéant leur est en horreur,

Ce n'est point un déshonneur de travailler, c'en est un de ne rien faire ; dès que tu sçauras t'occuper, bientôt l'aisance dont tu jouiras, excitera l'envie des paresseux mêmes ; l'opulence ainsi acquise, a pour compagnes la gloire & la vertu : tu deviendras semblable aux Dieux. Travailler est donc le sort du sage. Ne jettes plus un œil avide sur le bien d'autrui, penfes à te rendre utile, & pourvois à ta subsistance ; c'est l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence est la honte ; & la mauvaise honte ; car il y en a une qui est utile ; la première ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richesses. Ce n'est point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer ; celles

que les Dieux nous donnent, sont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la rapine, par la fourbe, par le mensonge, (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raison, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux
 325. ne tarderont pas de renverser sa fortune & d'anéantir sa famille; il n'est pas riche pour long-temps.

C'est se rendre coupable de maltraiter un étranger, un suppliant, de fouiller le lit de son frere, de lui débaucher son épouse par un aduldere honteux, de faire
 330. tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé sous le poids de la vieillesse. C'est exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

Sois assez sage pour éviter de semblables forfaits. Honores les Dieux immortels selon tes facultés, par des ofrandes pures & innocentes : ofires-leur des holocaustes; aies soin de les appaiser par des libations & des victimes, le soir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chérissent & te protégent; qu'ils te mettent en état d'acheter
 340. les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; aies soin sur-tout de régaler ton voisin. S'il te survient un travail ou un embarras imprévu, les voisins accourent sans ceinture, les parens prennent le temps de se retrouffer. Un mauvais voisin est un malheur, un bon voisin est un bien inestimable, heureux qui en rencontre de tels: si le Laboureur voit périr son bétail, c'est qu'il a de mauvais voisins. 3454

Empruntes de ton voisin dans une juste mesure, rends lui de même; & si tu peux, rends lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras besoin. Ne cherches point de profits injustes, ce sont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, visite pour visite, présent pour présent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu: on rend volontiers à celui qui donne; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité est toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ses dons avec joie, c'est le plaisir le plus pur pour une belle ame. Celui qui est porté au larcin & qui le commet sans scrupule, pour peu qu'il dérobe, se prépare de cruels remors. En amassant peu & fréquemment, on amasse enfin beaucoup; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler sans cesse. Ce 3504 3554 3604 3654

Partie II.

Q

que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il est en fureté; ce qui est dehors, est toujours en danger. Il est agréable d'user de ce qu'on a, il est triste d'avoir besoin de ce qu'on n'a pas : fais-y réflexion. Bois à longs traits d'un tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il est au milieu; il est trop tard pour l'épargner quand il est au bas.

370. Récompenses justement les services; même d'un ami: quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance poussées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laisses point séduire par les ajustemens, par les discours,
375. par les caresses d'une femme; se livrer à elle, c'est se fier aux voleurs.

- Un seul enfant suffit pour conserver la maison paternelle: dans ta vieillese il te fera consolant d'en voir croître un second avant que de mourir; tes richesses augmenteront avec tes enfans, plus ils seront en grand nombre, plus Jupiter les comblera de biens. Plusieurs donnent plus de soins,
380. mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, observes cette maxime: que tes travaux se succèdent sans interruption.

- Commences ta moisson au lever des Pleyades, & ton labour à leur coucher.
385. Elles demeurent cachées pendant quarante

jours, mais elles reparoissent sur la fin de l'année, quand on commence à aiguifer la faux. Telle est la règle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément. 390a

Laboures, femes, & moissonnes sans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, si tu veux avoir ses fruits dans leur maturité; autrement tu cours risque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu exposer tes besoins; mais une seconde fois n'attens de moi ni dons ni emprunts: travailles, insensé, c'est la loi que les Dieux ont imposée aux hommes, si tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & souffrir les rebuts de tes voisins. On te donnera une ou deux fois, à la troisième tu seras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs discours, on ne t'écouterà pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penser à payer tes dettes, & à prévenir la faim. 400b

Commences à te procurer une maison, du bétail pour le labourage, une bèrgere pour le conduire, des outils en bon état, afin que tu ne sois pas obligé de les emprunter; & si on te les refuse, de laisser passer le temps propre au travail. Ne re- 410a

Q ij

mets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ses greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent est toujours aux prises avec les accidens.

415. En automne, lorsque les ardeurs du soleil & les sueurs commencent à diminuer; que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain est plus agile; alors le soleil ne darde point ses rayons directement sur nos têtes, & il prolonge sa
420. course pendant la nuit. Lorsque le bois de charpente est moins sujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la seve ne monte plus, souviens-toi qu'il est temps de couper les bois nécessaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de sept pieds; c'est la juste mesure.
425. Si tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Donnes trois palmes aux jantes des roues, & dix palmes à un charriot. Amasses plusieurs bois courbes; lorsque marchant dans la plaine ou sur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez-toi; c'est le bois le plus dur pour servir au labour.
430. Qu'un élève de Pallas ait soin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon,

Fais deux charrues en travaillant dans ta maison; l'une d'une seule pièce, l'autre d'assemblage; c'est le meilleur parti; si l'une vient à se rompre, tu te serviras de l'autre. Le laurier & l'orme sont les meilleurs bois pour faire le timon de la charrue, le chêne pour le dental, le chêne verd pour le manche. Aies soin d'acheter deux bœufs de neuf ans, c'est à cet âge qu'ils sont les plus forts; lorsqu'ils cessent de croître, ils sont plus propres au labour. Qu'ils ne soient pas sujets à se battre, à rompre la charrue & à laisser ainsi l'ouvrage imparfait; qu'ils soient conduits par un homme robuste de quarante ans, muni d'un bon quartier de pain, qui soit attentif à l'ouvrage & à tracer des sillons droits, qui ne s'amuse point à regarder ses camarades, mais qui soit attaché à son travail. Un plus jeune ne seroit pas aussi capable de semer, comme il convient, pour éviter de semer deux fois; il seroit trop aisément distrait par ses compagnons.

Observe attentivement chaque année le passage de la grue; les cris qu'elle pousse dans les airs, annoncent le temps du labour & l'approche des pluies de l'hiver: fâcheuse circonstance pour celui qui manque de bœufs pour labourer; aies donc alors des bœufs à toi dans tes pâturages. Il est aisé de

455. dire : prêtez-moi des bœufs & un charriot ; il est aussi facile de répondre à l'emprunteur : mes bœufs sont occupés. Alors un homme riche en idée, forme le projet de faire un charriot : l'insensé ne pense pas qu'il faut cent pièces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & se les procurer.

460. Dès que le temps du labour est arrivé, commences des premiers ; & du matin, toi & tes domestiques, laboures la terre sèche ou humide dans la saison pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le second en été ; & sèmes en automne la terre devenue plus légère par ce second labour. La terre ainsi préparée met à couvert de la disette & du désespoir qui l'accompagnent, & te procure de quoi appaiser les cris de tes enfans.

465. Fais des vœux à Jupiter terrestre, à la chaste Cérès, pour qu'elle fasse parvenir ses dons à leur maturité. Lorsque tu commences ton labour, que tu prens d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la semence & écarte
470. les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion

n'engendre que des maux; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité. Tu penseras alors à nettoyer tes greniers; & tu pourras te réjouir à ton aise, quand ils seront pleins. Riche en provisions tu attendras paisiblement le printemps; tu n'auras rien à demander à personne, & les autres auront besoin de toi. 475

Si tu attends la solstice d'hiver pour semer, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la poussière; confus & désolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de personne. Jupiter accorde à la vérité des succès, tantôt bons & tantôt mauvais, & personne ne peut en répondre; si tu laboures tard, voici toute la ressource que tu peux attendre. 480, 485

Lorsque le coucou commence à chanter sur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, si Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours sans interruption, tellement que l'eau monte aussi haut que l'ongle des bœufs & pas davantage, alors le blé semé tard pourra égaler le premier semé. 490

Observe exactement les saisons, ne te négliges point au retour du printemps & lorsqu'il pleut à propos.

Pendant l'hiver, lorsqu'un froid violent
 tient tout le monde renfermé, ne fréquen-
 495. tes ni les boutiques des artisans, ni les as-
 semblées des hommes oisifs; un pere de
 famille laborieux sçait augmenter son bien
 dans ce temps-là même : crains de te voir
 accablé tout-à-la-fois par la rigueur de la
 saison, par l'indigence & les horreurs de la
 faim. Un homme qui craint le travail, qui
 dans sa pauvreté se repaît de vaines espé-
 500. rances, est souvent occupé de desseins cri-
 minels : assis tout le jour dans les lieux
 d'assemblée, dans la disette de toutes cho-
 ses, il se livre aisément à de noirs projets.

Dis à tes valets pendant la belle saison :
 l'été ne durera pas toujours, réparons no-
 tre demeure. Evitez le mois Lenæon & les
 jours dangereux où la température de l'air
 505. est pernicieuse au bétail : préservez-vous
 des froids glaçans que nous envoie Borée,
 dont le souffle met en fureur la mer de
 Thrace, couvre de glaces la terre & les
 arbres, déracine sur les montagnes les chô-
 nes & les sapins, les précipite dans les val-
 510. lons, fait un bruit épouvantable dans les
 campagnes & les forêts. Les bêtes féroces
 sont saisies de crainte & demeurent immo-
 biles; le poil dont elles sont revêtues, ne
 les met point à couvert des rigueurs de la
 froidure : elle se fait sentir au bœuf, mal-
 gré

gré l'épaisseur de son cuir; & à la chevre, 515.
 malgré la longueur de son poil; les trou-
 peaux de moutons y sont moins sensibles à
 cause de l'épaisseur de leur laine. Le vieil-
 lard tranſi courbe ſes épaules : la jeune
 fille, qu'une pudeur délicate retient ſéden-
 taire auprès de ſa mere, n'y eſt pas expoſée;
 le bain & l'huile dont elle fait uſage, le 520.
 ſoin qu'elle a de ſe couvrir exactement
 pendant la nuit, la défendent contre la
 rigueur de l'hiver. Alors le Polype ſe ron-
 ge les membres dans ſa froide & ſombre
 retraite; le ſoleil ne lui montre plus d'au-
 tre nourriture dont il puiſſe ſe raffaſier. 525.
 Cet aſtre eſt retiré vers les climats des
 noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard
 ſur la Grèce.

Dans cette triſte ſaiſon, l'on voit les
 différens animaux qui peuplent les forêts,
 fuir en grinçant les dents, au travers des 530.
 brouſſailles; ils cherchent à ſe mettre à
 couvert dans les plus épais taillis ou dans
 les cavernes des rochers: ſemblables à un
 vieillard courbé ſur ſon bâton, dont les
 membres ſont ſans vigueur & la tête pen-
 chée vers la terre; ils rodent de tous côtés
 pour éviter la neige & les frimats. 535.

Alors aies ſoin de te vêtir d'étoffe de
 laine & d'une longue robe; enveloppes-
 toi d'un drap épais & bien fourni, ſi tu ne

340. veux trembler sans cesse & frissonner de froid. Couvres tes pieds de bons souliers de cuir de bœuf garnis de fourrures endedans. Lorsque la froidure sera plus violente, fais-toi un manteau de peau de chevreau cousue avec des nerfs de bœuf pour

345. te défendre de la pluie; & mets sur ta tête un chapeau capable de préserver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorsque la bise veut cesser; l'air frais du matin se répand sur la terre pour donner la fécondité aux travaux du

350. riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'éleve des rivieres, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt est agitée avec violence, lorsque Borée nous amene de la Thrace de sombres nuages.

355. Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maison; ne demeures point exposé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénètre les habits & le corps, évites-le soigneusement: la saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de leur ordinaire, & un peu plus à

360. l'homme; la longueur des nuits diminue leurs besoins. Sur cette observation aies soin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail jour

halier & à celle du repos de la nuit, jusqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles provisions à ses habitans.

Soixante jours après le solstice, l'étoile 565
 l'Arcturus sortant de l'Océan, paroîtra la première sur le soir. Ensuite l'hirondelle de Pandion vient annoncer aux mortels par ses chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens son arrivée pour 570
 tailler la vigne, c'est le temps le plus propre. Lorsque l'escargot paroissant hors de sa coquille, commence à se traîner sur les plantes au lever des Pleyades, il est trop tard pour fouer la vigne. Aiguises alors ta faux, & conduis tes gens au travail. Ce n'est plus le temps de reposer à l'ombre ni de dormir le matin, lorsque la moisson 575
 vient & que le soleil affoiblit nos forces: il faut se hâter, mettre promptement ses grains à couvert, se lever au point du jour pour avoir assez de temps. L'aurore seule emporte le tiers du travail journalier; c'est le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la besogne: c'est l'aurore qui met les hommes 580
 en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorsque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre son ramage sur la verdure, & tient ses aîles dans un

mouvement continuel, les chaleurs se font
 sentir avec violence; alors les chevres sont
 585. plus grasses, le vin plus agréable au goût,
 les femmes plus portées au plaisir, les hom-
 mes moins vigoureux; desséchés par les
 brulantes ardeurs du soleil, à peine se sou-
 tiennent-ils sur leurs genoux. Alors il est
 agréable de prendre le frais sous un om-
 brage épais avec du vin de Biblos, de
 590. grandes coupes de lait de chevre dont les
 petits sont fevrés, de la chair de chevreau
 & de génisse qui n'ait pas encore porté.
 Dans cette saison tu peux boire à longs
 traits, étendu à l'ombre, & te régaler à ton
 aise, en respirant la douce haleine des zé-
 595. phirs & la fraîcheur d'une fontaine vive &
 pure; mêles trois parties d'eau avec un
 quart de vin.

Au premier lever d'Orion, commandes
 à tes gens de fouler les dons précieux de
 Cérés dans une aire bien battue & exposée
 600. au grand air; après avoir mesuré ton grain,
 ferres-le promptement dans le grenier,
 Lorsque tu auras rassemblé toutes tes pro-
 visions, je te conseille de chercher un va-
 let qui n'ait point de domicile, & une ser-
 vante qui n'ait point d'enfans: une ser-
 vante avec des enfans est un embarras.
 Entretiens un chien alerte & vigoureux, &
 605. ne lui épargnes point la nourriture, de

peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appartient. Amasses du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets; mais accordes de temps en temps du repos à tes domestiques & ôtes le joug à tes bœufs.

Lorsqu'Orion & Sirius seront parvenus au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Persés, il faut vendanger & recueillir le raisin. Exposes-le au soleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le sixième verses dans des vases le précieux jus de Bacchus. Enfin lorsque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront disparu, aies soin de labourer à temps: ainsi toute l'année sera successivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'exposer aux périls de la navigation, lorsque les Pleïades fuyant le nébuleux Orion se seront cachées sous les eaux de la mer, différens vents commencent à souffler avec impétuosité, il ne faut plus exposer un vaisseau sur les flots: c'est le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enseigné. Mets ton vaisseau à sec, & le soutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne soit pas battu par les vents; vuides la sentine, de peur que les eaux ne le pourrissent: tiens à couvert

330. tous les agrès , plies proprement les voiles ;
suspends le gouvernail à la fumée , attens
paisiblement le retour du temps propre à
remettre en mer. Alors remets ton vais-
seau à flot , fournis-le d'une riche cargai-
son pour en tirer un profit considérable.

C'est ainsi, ô imprudent Persés, que mon
pere & le tien montoit des vaisseaux pour
335. gagner de quoi vivre : c'est ainsi qu'il sortit
de Cumès en Eolide pour venir ici par
mer ; il ne quittoit ni biens ni héritages , il
fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à
qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hé-
340. licon dans le chétif village d'Ascra, séjour
incommode en hiver , désagréable en été,
& qui n'est bon en aucune saison.

Aies soin de faire à temps toutes sortes
d'ouvrages , mais sur-tout les voyages par
mer. Approuves les petits vaisseaux , mais
fers-toi d'un grand , une charge plus confi-
dérable rapportera plus de profit , si tu n'es
345. pas contrarié par les vents. Si tu veux t'ap-
pliquer au commerce pour rétablir tes af-
faires & sortir de l'indigence , je t'ensei-
gnerai les règles de la navigation , quoique
je ne les aie jamais apprises par expérien-
350. ce : je n'ai jamais monté un vaisseau que
pour aller en Eubée depuis Aulide , où
autrefois nos peres rassemblèrent toutes
les forces de la Grèce & attendirent un

Vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poësie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit proposé des prix considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire 659 un trépied magnifique, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage qu'elles m'avoient accordé. C'est la seule fois que j'ai été porté 660 sur un vaisseau.

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur temps pour la navigation; les naufrages sont alors moins à craindre, tu ne courras aucun risque; à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attens pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automne soient venues, & l'hiver commencé: le souffle impétueux des vents du midi met alors la 665 670 675

R iv

mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuse.

On peut encore naviger au printemps, lorsque le figuier commence à pousser à l'extrémité de ses branches des feuilles
 680. semblables au pied d'une corneille. La mer est encore accessible, mais ces voyages de la première saison ne sont ni sûrs ni agréables; il faut en épier l'occasion; c'est
 685. un hazard si on les fait sans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richesses leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'est à toi de faire des réflexions sérieuses sur les avis que je te donne.

690. N'expose pas tout ton bien sur un vaisseau, n'en hazarde que la moindre partie; il est triste de tout perdre sur mer; il ne l'est pas moins de briser un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ses marchandises. Gardes le milieu en toutes choses; le grand secret est de sçavoir prendre son temps.

695. Prends-le sur-tout pour choisir une épouse, peu devant ou peu après trente ans; c'est l'âge le plus convenable. Qu'une fille soit nubile à quatorze ans & qu'elle se marie à quinze; prends une fille de bonnes mœurs & à qui tu puisses apprendre à les

conserver. Choisis-la dans ton voisinage, 700^a
 après l'avoir soigneusement examinée; ne
 t'exposes point à être la risée du public.
 Une femme vertueuse est pour son époux
 le plus précieux de tous les biens; mais
 c'est le plus terrible de tous les fléaux
 qu'une femme de mauvaise conduite qui
 fait sécher son époux de douleur & vieillir 705^a
 avant les années.

Observe le respect & la piété envers
 les Dieux. N'aies jamais pour un ami la
 même confiance que pour un frere, sinon
 gardes-toi de lui manquer le premier.
 N'uses jamais avec lui de mensonge ni de
 détour; mais s'il vient à te blesser par ses
 paroles ou par sa conduite, punis-le dou- 710^a
 blement. S'il cherche à regagner ton ami-
 tié & à te faire satisfaction, reçois-le: un
 malheureux est exposé à changer souvent
 d'amis. Que jamais l'air de ton visage ne
 trahisse les secrets de ton ame, il ne faut
 pas être l'hôte de tout le monde, ni l'hôte 715^a
 de personne, partisan des méchans, ni ca-
 lomniateur des bons. N'aies jamais la du-
 reté de reprocher à un homme sa pauvret-
 é, souvent elle vient des Dieux.

La langue qui sçait se taire est un tré- 720^a
 sor, celle qui parle à propos est encore
 plus louable; si tu fais un reproche, peut-
 être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chi-

canes pas sur le prix d'un régal que l'on se donne entre amis; l'on y goûte beaucoup de plaisir pour peu de dépense.

725. Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres Dieux, des libations de vin sans avoir lavé tes mains; ils n'écouteront ni tes vœux ni tes prières. Ne te tournes point contre le soleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le soleil couché & pendant la nuit d'une manière peu modeste. Les Dieux veillent même pendant les ténèbres. Un homme modeste se retire à l'écart ou derrière un mur pour satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te découvre jamais d'une manière indécente devant ton foyer. N'habites point avec ton épouse au retour d'un repas funèbre, mais après un sacrifice offert aux Dieux. Ne traverses jamais à pied les eaux pures d'une rivière sans en avoir salué le Génie & lavé tes mains dans ses eaux; traverser un fleuve sans s'être purifié les mains, est une action odieuse aux Dieux, & ils la punissent par quelque accident.

740. Ne coupes point tes ongles pendant le festin d'un sacrifice; ne poses point le vase où l'on verse du vin sur la coupe des convives; cette action est un présage de malheur. Ne laisses point imparfait l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une cor-

neille de mauvaife augure n'aille croasser
 fur les murs; n'y manges point & n'y
 prends point le bain, avant que d'en avoir
 fait la dédicace, c'est une efpèce de crime.
 Ne fais point affeoir fur une pierre un 7502
 enfant de douze ans ou de douze mois,
 cela pourroit l'énerver; qu'un homme ne
 fe lave point dans les bains d'une femme,
 cette indécence entraîne des malheurs à fa
 fuite. Si tu arrives à un sacrifice commen- 7510
 cé, n'en tournes point les myfteres en ri-
 dicule, le Dieu en feroit offensé. Ne lâches
 jamais aucune ordure dans le lit des fleu-
 ves qui fe jettent dans la mer, ni dans les
 fontaines, évites même avec foin cette
 malpropreté. Redoutes la censure publi- 7601
 que, & la mauvaife réputation. La renom-
 mée est à craindre, elle est aifée à exciter,
 fâcheufe à supporter, difficile à étouffer:
 un bruit qui paffe par la bouche de tout
 un peuple ne fe diffipe jamais entière-
 ment; c'est la voix de la renommée qui est
 une Divinité.

Jours remarquables.

Observe la distinction des jours felon 7611
 l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens
 à faire de même. Le trentième du mois
 est heureux pour visiter les travaux & dis-
 tribuer les provisions; ce jour-là tout le

- monde est occupé à ses affaires. Ceux-ci ont encore été désignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatrième & le septième :
770. celui-ci est sacré, parce que c'est le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec sa chevelure dorée. Le huitième & le neuvième sont favorables pour vaquer à ses affaires, l'onzième & le douzième
775. sont encore bons; le premier pour tondre les brebis, le second pour faire les moissons; le douzième cependant est préférable. C'est à celui-ci que l'araignée suspendue en l'air à la chaleur du jour file sa toile, & que la fage fourmi augmente son monceau : une femme le doit choisir pour ourdir sa toile & commencer son travail.
780. Ne commences jamais à semer le treize du mois, mais il est bon pour planter : le seize est dangereux pour les plantes, mais il est favorable à la naissance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur
785. mariage; il en est de même du fixième; il est propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il est encore favorable à la naissance des garçons; il donne de l'inclination pour les injures & le mensonge, pour les discours séduisans & les entretiens secrets.
790. Il faut châtrer les chevreaux & les

veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune est pleine, est heureux pour mettre au monde un fils sage & de bon caractère; il en est de même du dix, le quatorze est pour les filles. C'est à celui-ci qu'il faut apprivoiser les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute espèce de chagrin; ce sont des jours sacrés. Le quatre est heureux pour prendre une épouse, après avoir consulté le vol des oiseaux; les augures sont nécessaires dans une occasion si importante. Evites les cinquièmes, ils sont pernicious; alors, dit-on, les furies se promènent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Discorde a enfanté pour punir les parjures.

Le dix-sept, visites le blé dont Cérés t'a fait présent, & vannes-le dans ta grange; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaisseaux; commences le quatre à les assembler, le dix-neuf après-midi est le plus favorable, le neuf est encore sans danger, il est bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de personnes savent que le vingt-neuf est excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs,

206 LES TRAVAUX, &c.

les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer : plusieurs n'osent pas s'y fier.

§ 20. Le quatre, perces ton tonneau ; le quatorze est le plus sacré de tous ; quelques-uns croient que c'est le vingt-quatre au matin, l'après-midi est moins favorable.

§ 25. Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres sont indifférens, ne présagent & ne causent ni bien ni mal : l'un préfère celui-ci, l'autre celui-là ; mais peu sont en état d'en dire les raisons. Souvent un jour est malheureux, d'autres fois il est meilleur. Heureux celui qui sçait les distinguer pour régler son travail ! Il évite d'offenser les Dieux, de contredire les augures, de se rendre coupable.

Fin des Poèmes d'Hésiode & de la seconde Partie